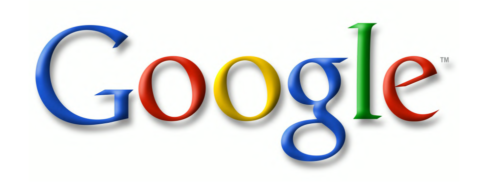
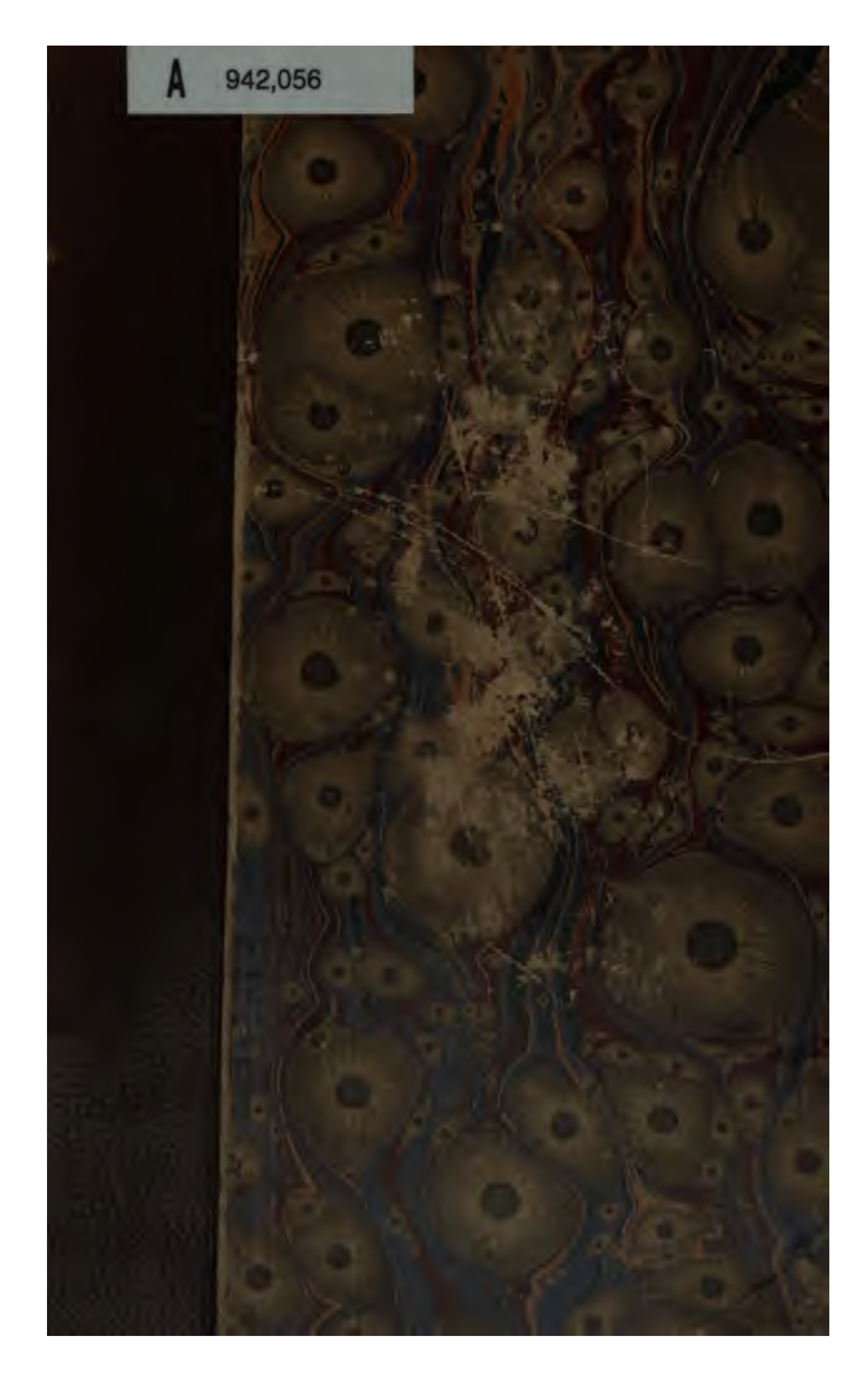
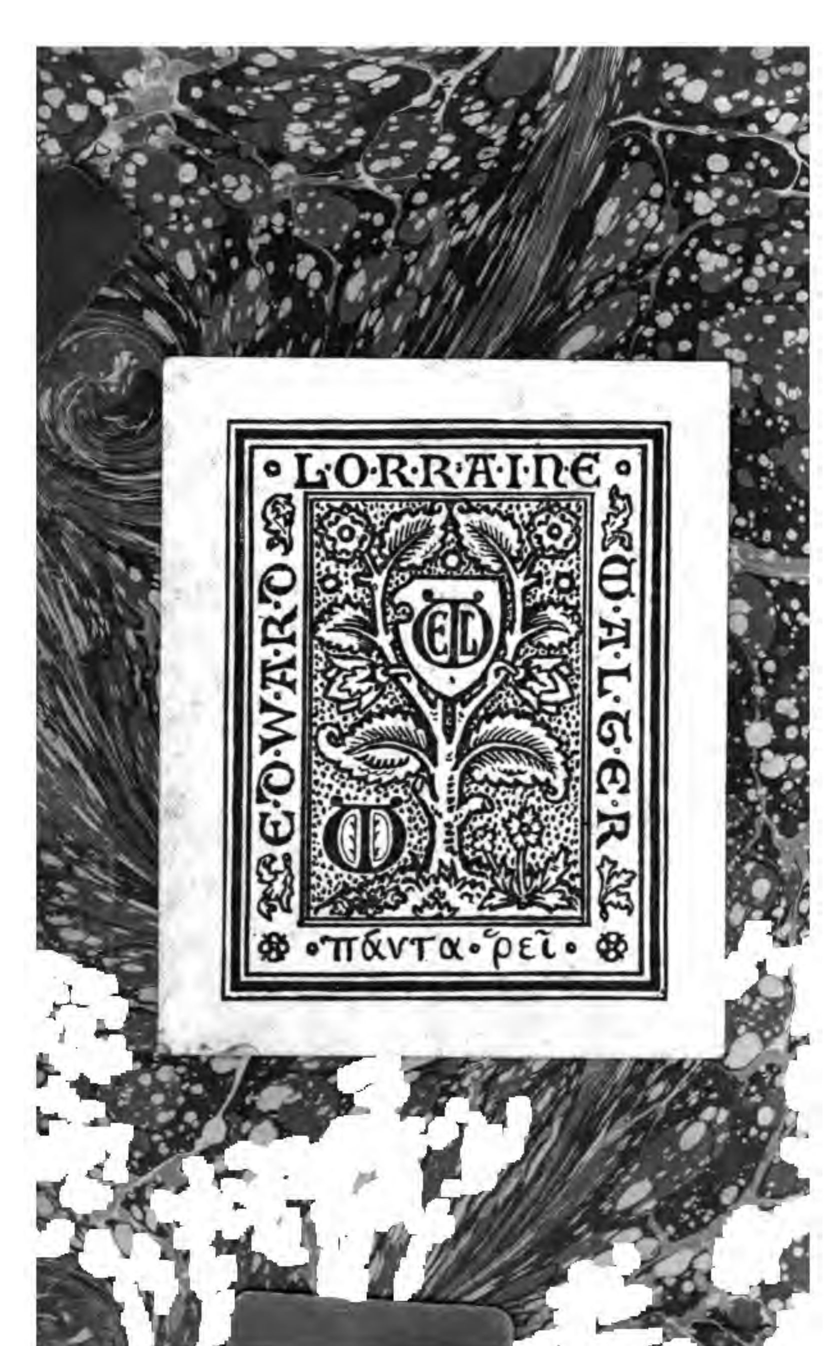
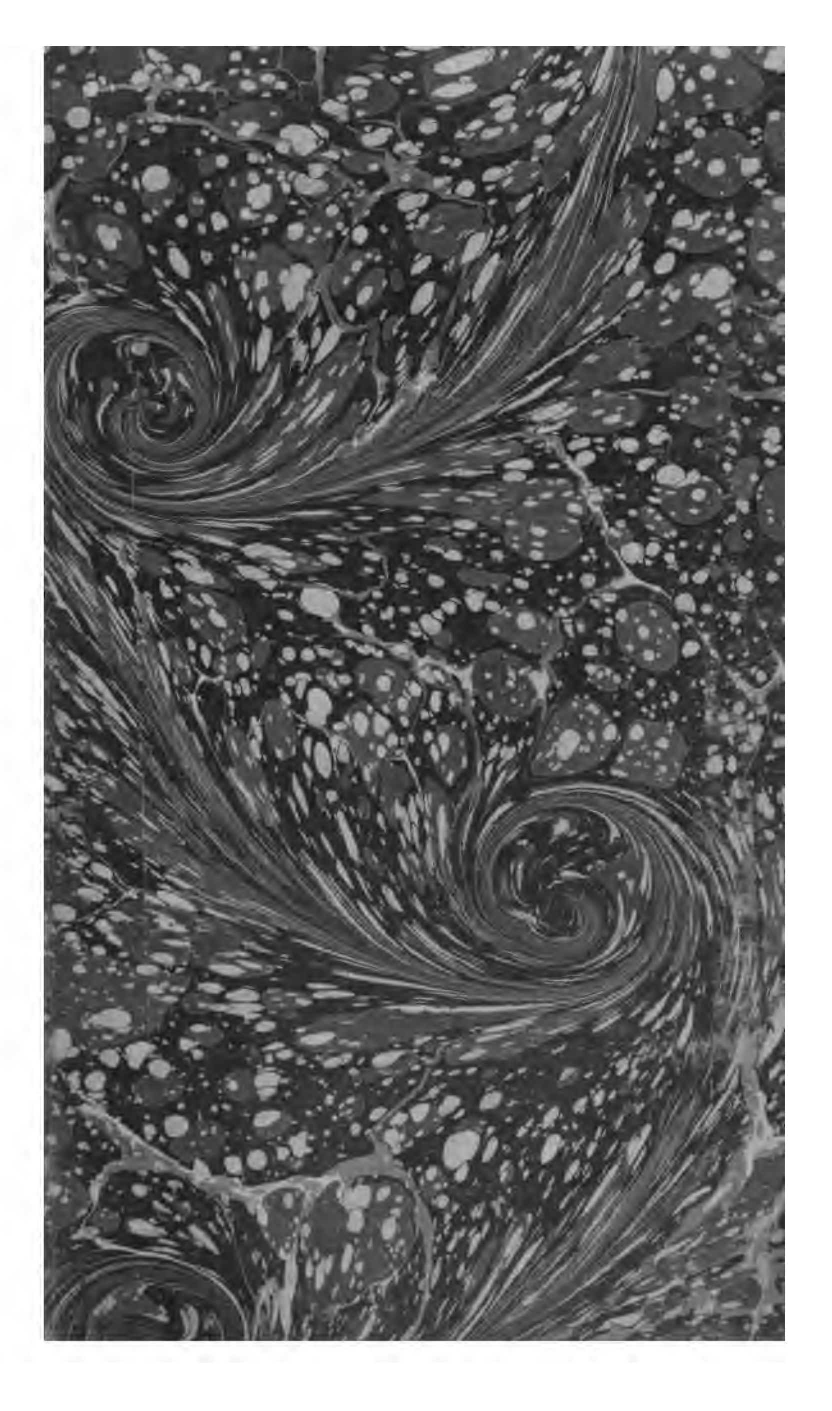





L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
παντα ῥεῖ





MME DE STAËL

COULOMMIERS
Imprimerie P. Brodard et Gallois.



MADAME DE STAËL

REPRODUCTION DE LA GRAVURE DE LAUGIER

D'APRÈS GÉRARD

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

MME DE STAËL

PAR

ALBERT SOREL

DE L'INSTITUT

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890



MME DE STAËL

CHAPITRE I

LE CARACTÈRE — LA JEUNESSE
LES PREMIERS ÉCRITS ET LES DÉBUTS DANS LE MONDE
1766-1789

Une personne qui a connu de près Mme de Staël et qui a été à même de recueillir de première main toutes les traditions de sa vie, Mme Necker de Saussure, a dit : « Ses ouvrages sont, pour ainsi dire, les mémoires de sa vie sous une forme abstraite... ». Mme de Staël l'avait déclaré : « Quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, on fait connaître par ses écrits, même sans le vouloir, jusqu'aux moindres nuances de sa manière d'être et de penser. » C'est ainsi que je me propose de chercher dans les événements de la vie de Mme de Staël l'esprit de ses ouvrages.

Les premières impressions reçues du monde for-

ment, à notre insu, dans notre âme, le prisme selon lequel, plus tard, nous colorons les choses. Pour Chateaubriand, ce furent les solitudes mélancoliques de Combourg, les grandes bruyères voisines de l'Océan et « terminées par des forêts » où soufflaient les tempêtes; pour Lamartine, les coteaux de Milly, la maison champêtre, les sentiers domestiques, un ciel doux et voilé, des horizons vagues et fuyants, une enfance pieuse auprès d'une mère chrétienne; pour Mme de Staël, ce fut, dans la vie intime, le spectacle d'un ménage heureux, et, dans la vie mondaine, le spectacle d'un salon où se rencontraient les beaux esprits, où l'on s'exaltait et raillait tour à tour, où l'on agitait tous les débats de la république des lettres et tous les problèmes de l'univers, où l'on dissertait sans fin, comme l'a dit un contemporain, sur « les grandes vérités de la nature, l'immortalité de l'âme, l'amour de la liberté, le charme et le danger des passions ». Un ménage comme celui de ses parents demeura la patrie idéale de son cœur; un salon, comme celui de sa mère, la patrie idéale de son esprit; le bonheur dans le mariage fut l'utopie, et une royauté de salon, l'ambition de son existence.

D'une famille d'origine irlandaise, devenue protestante, transportée et acclimatée en Allemagne, puis à Genève, né citoyen de cette république, rattaché par sa mère aux Français proscrits par Louis XIV, M. Necker, après avoir fait de fortes études classiques, se jeta dans les affaires de banque. Ces affaires le conduisirent à Paris, où il fit carrière

de publiciste et de financier. Mme du Deffand lui reprochait de mettre de la métaphysique dans tout ce qu'il disait, et le fait est que ses écrits en sont noyés. Il n'en mit point dans sa banque, qui prospéra. Il acquit une grosse fortune et consacra sa réputation par un éloge de Colbert, que l'Académie couronna en 1773. Necker aimait la popularité et ambitionnait le pouvoir : la popularité, parce qu'il se figurait que l'opinion générale ne peut errer; le pouvoir, parce qu'il se croyait capable d'accomplir, dans l'intérêt de l'humanité, la réforme des affaires publiques. Il portait dans son ambition la sincérité d'un philanthrope, la gravité d'un calviniste attendri par les homélies du *Vicaire savoyard*; de la bonhomie dans le commerce intime, de la hauteur dans les relations politiques, un mélange de sensibilité pour le genre humain, et de dédain pour les particuliers; des vues larges et systématiques, mais abstraites, sur l'ensemble des affaires; l'incertitude, la raideur et la minutie dans l'action. Il n'était point né ministre.

Il ne possédait ni la force ni la raison d'État. Il méconnaissait Richelieu, il méprisait Mirabeau, il ne comprit pas Bonaparte. C'était un cœur noble et un caractère vénérable : ce n'était point une âme de feu. La Révolution lui échappa. Mais il obtint, sous l'ancien régime, ce succès surprenant d'un Genevois, protestant, commerçant et roturier, imposé pour ainsi dire aux conseils du roi par le suffrage des hommes les plus éclairés de la France, et devenu populaire

dans la ville la plus libertine du monde, parmi la gent la plus rebelle aux vertus bourgeoises et aux croyances de Genève. Il le devait autant à sa fortune qu'à ses mérites. Sa banque lui permettait d'intéresser à sa réputation les hommes qui disposaient alors de la gloire : il donnait à dîner aux philosophes, et son salon était un de ceux qui gouvernaient l'esprit français.

C'est la part de Mme Necker dans l'entreprise laborieuse de l'élévation de son mari. Elle était fille de pasteur, et comme portée d'instinct aux œuvres, dans le sens chrétien du mot. La charité, exercée même avec excès, lui était un exercice salutaire. Elle s'y rafraîchissait. La vie du monde fut toujours pour elle une vie artificielle. Elle aimait le monde, elle le voulait aimer, elle se faisait un devoir d'y paraître brillante. Elle s'y trouvait à la fois divertie, offusquée, contrainte, exaltée et étouffée : elle s'y consuma. Son intelligence était remarquablement cultivée; mais sa curiosité d'esprit était constamment traversée de scrupules sur les articles de foi. Elle avait une singulière vivacité d'impressions, de la nervosité, dirait-on aujourd'hui, de la passion même, dans les attachements légitimes, mais avec une continuelle retenue de sa personne et comme une inquiétude secrète d'austérité. Malgré son goût des belles spéculations sentimentales et subtiles, son orgueil de tenir cour ouverte d'hommes célèbres, son désir de contribuer à la réputation d'un époux adoré, elle portait je ne sais quoi de tendu et de forcé dans

une société pour laquelle elle n'était point née : Genevoise dépaysée parmi les Parisiens, chrétienne égarée parmi les impies, les aimant sans les croire, les écoutant sans les approuver, les blâmant sans espérer de les convertir. Elle en souffrait dans ce qu'elle possédait de meilleur, la rectitude du cœur et la droiture du jugement. Elle aspirait à un autre air, à un air plus pur, celui des montagnes natales, mais elle était trop énervée pour le supporter. « Il est certain, écrivait-elle à une amie, qu'on peut et qu'on doit être plus heureux ailleurs; mais il faut, pour cela, ne pas connaître cet enchantement qui, sans faire le bonheur, empoisonne à jamais tous les autres genres de vie. »

Tel est le milieu où naquit, le 22 avril 1766, Germaine Necker, et où elle fut élevée. C'était une enfant prodigieusement précoce d'intelligence et de cœur, en même temps d'un naturel espiègle. Elle devint la joie de Necker. S'il la tenait dans une serre chaude, il voulait au moins l'y laisser s'épanouir. La serre ne suffisait pas à Mme Necker, elle y prétendait joindre un appareil ingénieux et raffiné d'éducation. Elle rêvait de faire de sa fille un chef-d'œuvre de l'art maternel, sachant tout et cependant pieuse; enthousiaste dans son imagination, modeste dans ses discours, sage dans sa conduite; très pure et très séduisante ensemble : tout l'éclat de l'existence, toutes les joies que donne le monde, sans l'orgueil de la vie et sans la frivolité. Elle se rompit l'esprit à forger cette chimère. L'enfant développait

d'elle-même un génie prodigue qui débordait de tous les côtés. Elle rompit le moule. Le plan d'éducation de Mme Necker alla grossir le fatras des utopies pédagogiques. Le milieu emporta tout.

Dès que Germaine put penser, elle raisonna; elle s'exalta dès qu'elle sentit. A onze ans elle figurait aux réceptions, assise sur un tabouret en bois, aux pieds de la mère, très droite et silencieuse. Elle se tut en ces années pour le reste de sa vie. Elle écoutait Raynal, Thomas, Grimm, Buffon, Morellet, Suard qui s'occupaient fort d'elle et s'amusaient à suivre sur ses traits mobiles les impressions de leurs discours. Le théâtre tenait une grande place dans leurs entretiens. Marmontel et La Harpe en dissertaient indéfiniment et déclamaient leurs citations. Mlle Clairon venait parfois. Germaine profita de ses leçons. Elle accompagnait ses parents à la comédie et faisait des extraits des pièces. Elle en composa bientôt pour des pantins dont elle tenait les fils : il lui en resta toujours quelque chose dans la conception qu'elle se fit de la vie. Elle traça des portraits, selon le goût du temps. A quinze ans elle résuma l'*Esprit des lois* et rédigea un essai sur le *Compte rendu* de Necker. Raynal lui demanda pour sa compilation des *Deux Indes* un « morceau » sur la révocation de l'édit de Nantes. Elle lisait à tort et à travers, préférant les romans, et parmi les romans, les plus exaltés. On ne peut dire à quel âge Rousseau lui fut révélé. Il devint sa première idole. L'enlèvement de *Clarisse* fut un des événements de

sa jeunesse. « *Werther*, a-t-elle dit, a fait époque dans ma vie. » Werther l'attendrit et l'attira, Lovelace l'éblouit, l'effraya et la fascina longtemps. « Ce qui l'amusait était ce qui la faisait pleurer », rapporte une amie. La vue d'un homme célèbre lui donnait des battements de cœur. La louange décernée à son père la faisait fondre en larmes. Elle avait dix-sept ans, lorsque, se trouvant avec la vieille maréchale de Mouchy, elle lui demanda : « Madame, que pensez-vous de l'amour? » Voilà le ton de ses conversations et le cours de ses rêveries. Elle tomba malade. « Elle deviendra peut-être folle, dit Tronchin; mais elle sera certainement très malheureuse. »

Ainsi se forma son esprit, un des plus ouverts et des plus étendus qu'on ait vus : une avidité insatiable de tout connaître, la capacité de tout embrasser; non seulement l'intelligence, mais la sympathie; une sorte de divination des idées d'autrui, et comme « une inspiration instantanée » de ses propres idées : devinant autrui, d'ailleurs, et s'inspirant elle-même, non par réflexion, mais en courant, et comme au vol. Nul intervalle entre la pensée et la parole : la pensée naissait et se vivifiait de la parole même. « La conversation était son inspiration et sa muse », a dit l'homme qui l'a le mieux comprise et le plus finement analysée. Elle vivait dans un état d'expansion et d'improvisation perpétuelles.

Il lui manquait le gouvernement de soi-même, le recueillement, la patience de la pensée. Ce lui était une fatigue de s'appliquer. Elle avançait par grands

coups d'ailes, ne rampant jamais sur les idées, mais planant rarement. Elle ne se donna la peine de rien apprendre à fond. Elle ne connut point cette discipline d'esprit qui fit la grâce saine et forte d'une Sévigné, ce naturel dans le grand style, cette façon simple de s'exprimer mieux que personne, cette familiarité de la langue, retrempée à ses sources, et toujours plus précise quand elle devient plus originale. Sa pensée se révoltait contre les lisières de Port-Royal; sa parole s'emportait sous le frein de Condillac. Elle n'entendait subir ni méthode ni grammaire. Ses aspirations furent toujours supérieures à ses idées; son cœur, pour des motifs analogues, demeura très souvent supérieur à ses discours et à ses actes.

Ce cœur ardent, emporté, mais droit; prodigue de ses dons et de sa confiance, ambitieux de retour et impatient de reconnaissance, par-dessus tout généreux, était aussi largement doué que l'intelligence. « J'ai beaucoup de facultés de bonheur », dit Corinne. Germaine Necker en était trop avide, comme des idées, et trop insatiable. Elle n'admettait, en ses élans d'affection, d'obstacles ni en elle-même ni en dehors. Elle ne comptait ni avec les empêchements du monde, ni avec les contradictions des sentiments, ni avec aucune des misères de la vie où se déchirent et s'usent les passions. Enfin tous les sentiments en elle tournaient à la passion, et toutes les passions à l'orage. « Sa dévorante imagination » qui entraîna tout autour d'elle, l'entraînait

la première; ce fut son levier à remuer les âmes; elle en ébranla la sienne, qui ne fut jamais sereine. « Je suis, disait-elle plus tard, dans mon imagination comme dans la tour d'Ugolin. »

Cependant elle possédait un fond de bon sens et de santé morale qui la soutint dans les tempêtes. Si elle ne comprenait point que les autres sentissent autrement qu'elle, ses sentiments, au moins, étaient sincères : cette sincérité était sa commune mesure, qu'elle s'appliquait à elle-même, très scrupuleusement. Le vertige des émotions passé, elle reprenait son équilibre et se jugeait. Ses examens de conscience la rendirent singulièrement perspicace et équitable. S'ils l'éclairaient, ils ne la consolaient guère. Sa clairvoyance d'analyse n'était la plupart du temps qu'un raffinement de souffrance. Mais, comme elle était essentiellement bonne, la souffrance perfectionna en elle la pitié.

Il faut noter ici, à l'origine, ces singularités de son caractère, car son génie en est né. Sa vie procède de ses sentiments tumultueux et tourmentés; ses écrits procèdent de son jugement et de sa pitié. En avançant dans la vie et en considérant son existence de plus haut, elle tira de ses propres épreuves une morale de plus en plus épurée. Ce qu'il y avait de rompu dans sa destinée s'acheva dans ses livres. C'est ainsi que des œuvres viriles et généreuses sortirent d'une carrière de troubles, d'agitations et parfois de faiblesses.

Heureusement pour elle et pour ceux qui l'en-

touraient, elle éprouvait le besoin impérieux d'être distraite. Elle avait une faculté très souple d'enjouement et, quand son cœur n'était point engagé, un abandon charmant dans les relations.

« Corinne avait beaucoup de gaieté dans l'esprit. Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté: on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile; car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie. » Et Delphine : « ... Des expressions toujours choisies et un mouvement toujours naturel, de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force! possédant au même degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves. »

C'est ainsi qu'elle se peint et qu'elle voudrait paraître sur le théâtre du monde. Elle ne conçoit point la gloire et le bonheur en dehors de ce théâtre. Elle s'y intéresse à tout : sentiments, politique, art, littérature, philosophie; mais le reste de l'univers lui est indifférent. Elle n'aime point la promenade;

la nature lui semble morne; la méditation l'énerve; la retraite la consterne; la solitude lui fait horreur. Elle a son côté vulnérable et son vampire, l'ennui. La société, qui est le charme de sa vie, en est aussi la nécessité. Elle ne se trouve qu'à Paris à l'aise et bien portante.

Cependant quelque chose en elle y étouffe, malgré elle, et y éclate. Elle place la source du bonheur dans l'enthousiasme, et elle cherche ce bonheur dans un terrain où tout est sable mouvant ou desséchement. Son caractère se révolte contre les conventions et les préjugés du monde, comme son esprit contre les méthodes de l'école et les usages de la langue. Elle prétend régner dans le monde, mais elle prétend se soustraire à la première condition de ce règne : l'étiquette, l'art de se maîtriser soi-même en dominant les autres. Son naturel répugne non seulement à l'hypocrisie et à la stratégie mondaines, mais à la simple discrétion et à cette prudence que l'on pourrait appeler l'esprit de finesse dans la conduite. Pas plus d'intervalle entre la pensée et l'action qu'il n'y en a entre la pensée et la parole. « Votre caractère, lui disait un ami qui la connaissait bien, est incapable de braver les ennuis qu'on provoque en cherchant à briller. »

Cette horreur de l'ennui, ou, si l'on veut, du vide, cette soif d'amusements, cette avidité de briller et de plaire, jointes à l'impuissance où elle est de se contraindre, la jettent dans de perpétuelles inconséquences. Elle possède une âme virile et impétueuse,

mais elle éprouve toutes les faiblesses de la femme. « Si l'étendue de son esprit, disait-elle de Delphine, lui donne de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui. » Le cœur et le génie de Germaine l'emportaient, au début, « de plein saut », sans souci du possible; puis, à la résistance des choses, « son admirable discernement du vrai, du réel, l'éclairait d'une illumination subite, la perçait, du même coup, comme d'un vif aiguillon; les retours étaient brusques,... et, le plus souvent, le dédain des précautions à prendre pour couvrir la retraite, pour ménager les transitions, faisait beau jeu à la médiocrité envieuse et maligne ». Ces luttes intestines, dit le plus autorisé et le plus respectueux des témoins, le duc Victor de Broglie, « rendirent son existence orageuse, son intérieur en famille passionné, ardent, tumultueux ». Elles détruisirent sa santé qu'elles ébranlèrent, de leurs commotions sourdes, dès les premières années.

Ces contrariétés fondamentales du caractère se reconnaissent dans les deux cultes de la jeunesse de Germaine : l'un, qui dura toujours, le culte bienfaisant de la religion domestique, le culte du foyer : celui de Necker; l'autre, le culte de l'idole étrangère, culte aux mystères insidieux et aux parfums empoisonnés, dont elle se détacha peu à peu, mais dont elle demeura à tout jamais troublée : celui de Rousseau. Necker et Rousseau célèbrent la vertu et promettent le bonheur; mais Necker place le bonheur dans la vertu, c'est à ee bonheur que le

génie de Germaine la convie; Rousseau place la vertu dans le bonheur, c'est à cette vertu sophistique que l'imagination de Germaine la sollicite.

Au point où nous la prenons, vers sa vingtième année, elle en est encore au rêve; mais le rêve qui l'agite est celui qui l'agitera toujours à travers toutes les métamorphoses de la vie. Être aimée, comme elle voudrait aimer elle-même, dans un épanouissement incessant de tout son être, dans une félicité glorieuse et rayonnante de sa vie. A dix-neuf ans, elle écrivait dans son journal : « Une femme ne doit avoir rien à elle et trouver toute sa jouissance dans ce qu'elle aime ». A trente ans, elle confiait à un ami : « J'avais tout mis dans l'amour. Tous les sentiments dérivent de là dans la jeunesse. » A quarante ans, elle fait dire à Corinne : « En cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer». Lorsque Germaine a conquis cette gloire, elle reconnaît que sans l'amour, tout y est vanité et conclut : « La gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur ». L'ambition ne sera jamais chez elle qu'un désir exalté de plaire et qu'un courant dérivé de l'amour. Mais elle désire d'autant plus passionnément paraître brillante qu'elle se connaît moins belle. Il lui manque, et elle ne le sait que trop, l'enchantement de la vue, le charme muet et ineffable qui, par les yeux, s'insinue irrésistiblement dans les cœurs.

Ses admirateurs la peignent en Muse, une lyre à la main. C'est Clio ou Melpomène : « la prêtresse

la plus célèbre d'Apollon, la favorite du dieu, celle dont l'encens lui est le plus agréable.... Ses grands yeux noirs étincellent de génie; ses cheveux, de couleur d'ébène , retombent sur ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits sont plutôt prononcés que délicats; on y sent quelque chose au-dessus de la destinée de son sexe.... » Mais on n'y sent point cette destinée même. Otez du portrait les attributs de mythologie et le fond allégorique, vous voyez une personne de taille moyenne, un peu trapue, non dépourvue de grâce et d'aisance, mais sans cette sveltesse et cette élégance de nymphe, type ravissant de la beauté d'alors, que David et Gérard immortaliseront dans les portraits de Juliette Récamier et de Mme Regnauld de Saint-Jean d'Angely.

Ce n'est ni Amélie, ni Corinne même, c'est Didon, vierge encore mais prédestinée aux passions : des traits expressifs; un teint plus brun que frais, coloré cependant et s'animant à la parole; des épaules sculpturales; des bras puissants, des mains robustes, mains de souveraine et non de grande coquette sentimentale; un front large; des cheveux noirs qui retombent épais et bouclés; le nez vigoureux; la bouche fortement dessinée, les lèvres saillantes, largement ouvertes à la vie et à la parole, bouche d'orateur, au franc et bon sourire; tout le génie brille dans les yeux, aux regards éclatants de lumière, confiants, superbes, profonds et doux au repos, impérieux quand l'éclair les traverse.

Mais pour que cet éclair luise, il faut le trépied avec l'inspiration. Germaine doit parler pour séduire et conquérir pour se faire aimer : de là, je ne sais quoi d'agité dans son empressement à plaire et jusque dans sa bonté. L'ambition est chez elle au service du sentiment, mais le sentiment emprunte quelque chose de l'inquiétude et de l'âpreté de l'ambition. C'est l'amour comme le conçoit un homme, l'amour qui domine. Or elle ne peut être heureuse si elle n'est dominée par l'homme qu'elle aime. Dans la vie, il lui faudrait un guide, dans l'amour un maître, et elle sera, dans la vie, la plus insoumise, dans l'amour, la plus despotique des créatures.

« Qu'a-t-elle senti, celle qui n'a point vu dans l'objet de son choix un protecteur sublime, un guide fort et doux, dont le regard commande et supplie, et qui reçoit à genoux le droit de disposer de notre sort? »... Un ami, « du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir; un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe ».

Voilà son idéal. Tout y est encore illusion et contrariété. Ce mariage romanesque, elle ne peut se le figurer que dans le monde où elle veut vivre, sans lequel elle ne peut vivre; mais ce monde, frivole et malicieux, comporte-t-il un tel culte d'admiration? Quel homme y soutiendra ce personnage sublime? Chez cette femme qui veut briller pour être aimée, qui ne veut aimer qu'un homme plus brillant qu'elle,

l'amour naîtra de l'étincelle des esprits; mais, la flamme allumée, l'amour s'y consumera. Avant même que la jalousie ne le déchire, la rivalité des esprits le blessera incessamment.

Relisez *Delphine*, ce roman de la vie de Mme de Staël; relisez surtout les lettres de Mlle de Lespinasse, cette réalité de *Delphine*, vous y verrez comment, dans des cœurs de cette sorte, l'enchantement opère. C'est dans un souper de causeurs en vogue, que Mlle de Lespinasse rencontre l'homme qui va s'emparer d'elle; c'est en l'écoutant qu'elle se sent prise et déjà éperdue : « Oui,vous êtes bien aimable! Je viens de relire votre lettre : elle a la douceur de Gessner, jointe à l'énergie de Jean-Jacques. » Et maintenant, Delphine, après la première entrevue avec Léonce, dans le salon de Mme de Vernon : « Je causai longtemps avec lui, devant lui, pour lui.... Chaque mot de Léonce ajoutait à mon estime, à mon admiration; sa manière de parler était concise, mais énergique; et, quand il se servait d'expressions pleines de force et d'éloquence, on croyait entrevoir qu'il ne disait qu'à demi sa pensée et que, dans le fond de son cœur, restaient encore des richesses de sentiment et de passion qu'il se refusait à prodiguer. Avec quel intérêt il daignait m'écouter! Non, je ne me fais pas l'idée d'une plus douce situation : la pensée excitée par les mouvements de l'âme, les succès de l'amour-propre changés en jouissances du cœur, oh! quels heureux moments!... »

Tel est le cadre et tel le héros; il faut en tenir

note si l'on veut comprendre ce qui distingue l'amour dans la vie et dans l'œuvre de Mme de Staël, de ce qu'il est chez Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, George Sand. Ce n'est ni sur « la plage sonore », ni sur les bords du lac environné de forêts profondes, ni sur le promontoire d'Armorique, ni dans le désert où le « bruit des transports » de Chactas « se mêle au bruit de l'orage », que Delphine et Corinne se sentent ravies d'amour. L'homme qui les enchante n'est ni le rhéteur Saint-Preux, ni l'orageux René, ni le doux Paul, ni Sténio, ni Jocelyn, ni Mauprat, c'est un homme du monde, un homme à succès, un héros d'académie , un de ces hommes dont parle lord Nelvil et qu'il admirait à Paris, « d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles ; recherchant les suffrages d'un salon, même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes, pour être applaudis, plutôt que pour être aimés ».

En 1781, Germaine rencontra le comte de Guibert et son idéal se personnifia. Elle avait quinze ans, il en avait trente-huit, mais elle était étrangement précoce sous le rapport de l'esprit, et Guibert était environné d'une telle auréole que les années ne marquaient point sur lui. Elle ne fit que le considérer au passage et l'entendre discourir dans le salon de Mme Necker. Il avait dans le port hautain de la tête, dans le ton tranchant de la parole, dans l'autorité de ses succès, dans la présomption superbe de sa jeu-

nesse prolongée, dans l'impétuosité un peu artificielle de son esprit, dans la retenue fort politique de sa conduite, je ne sais quoi d'imposant dont elle se sentit frappée. Elle ne soupçonna point la mécanique subtile de ce fameux artisan de gloire. « Vous seriez propre, lui écrivait, en ce temps-là même, Mlle de Lespinasse, à faire le bonheur d'une âme vaine et le désespoir d'une âme sensible... J'ai peur que vous ne soyez réduit à dire un jour : le besoin de la gloire a fatigué mon âme. » Mlle de Lespinasse en faisait l'expérience et s'en mourait; Germaine Necker la fit à son tour quand elle demanda à un autre Guibert, plus jeune et plus brillant encore, la vertu, la tendresse, la passion et le génie dont elle ornait alors le héros de ses rêves de jeune fille.

Ces rêves se traduisent dans ses premières compositions. Elle essaya des vers : elle y réussit peu; les images ne naissaient point spontanément dans sa pensée; elle était rebelle au rythme et à la rime. De tous les vers qu'elle a écrits, je ne vois guère à retenir que les suivants : ils donnent une impression douce et passionnée :

> Tu m'appelles ta vie : appelle-moi ton âme;
> Je veux un mot de toi qui dure plus d'un jour,
> La vie est éphémère, un souffle éteint sa flamme;
> Mais l'âme est immortelle aussi bien que l'amour.

On a conservé, parmi les ouvrages de cette période : une comédie très romanesque, *Sophie ou les sentiments secrets*, qui a été imprimée; un essai drama-

tique, *Jane Grey*; une tragédie, demeurée en manuscrit, *Montmorency*; trois nouvelles: *Adélaïde et Théodore*, ébauche de *Delphine*; *Pauline*, imitation de *Clarisse*; *Mirza* ou *Lettre d'un voyageur*, « anecdote fondée sur des circonstances de la traite des nègres ». Ce sont des compositions sentimentales, « sensibles », comme l'auteur se plaît à le répéter. Quelques lignes seulement, pour en donner le ton : « On m'a aimée quelquefois, dit Mirza; j'ai peut-être désiré d'être sensible; je voulais connaître ce sentiment qui s'empare de toute la vie et fait à lui seul le sort de chaque instant du jour. » Mais Mirza a lu, beaucoup trop lu, encore plus causé et réfléchi : « Je n'ai pu, dit-elle, jusqu'à ce jour, ni me tromper ni être trompée. » — « Mirza, s'écrie Ximéo, que je vous plains! les plaisirs de la pensée n'occupent pas tout entier; ceux du cœur seul suffisent à toutes les facultés de l'âme. » Rien, dans ces essais, n'annonce l'écrivain; mais tout y décrit l'état de l'âme et y révèle la femme.

C'est le principal, même le seul intérêt que présente aujourd'hui le plus important de ces ouvrages de jeunesse : les *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*. C'est un grand morceau de variations composé par une jeune virtuose, sur un thème à la mode, pour des concerts de salon : le goût a changé, le genre est faux, la virtuosité est passée de mode; mais l'ouvrage est un aveu, presque un programme de vie. Germaine subit le charme de Rousseau, elle n'est point captivée. C'est une

nuance qui se prononcera davantage avec les années. Elle marque la ligne qui sépare Germaine Necker des deux autres filles littéraires de Jean-Jacques : Mme Roland et George Sand. Mme Roland, c'est l'*Héloïse* incarnée; George Sand, c'est l'*Héloïse* exaltée jusqu'au génie; l'une est toute la vertu, l'autre toute la poésie de Rousseau; Germaine Necker n'est qu'une lectrice enthousiaste et une imitatrice indisciplinée. En réalité, elle se réclame de Rousseau et tâche de s'en inspirer, beaucoup plutôt qu'elle ne procède de lui. Elle n'atteindra jamais dans son style ni la sobriété du *Contrat social*, ni la simplicité enchanteresse des *Confessions*; elle ne s'appropriera guère que la rhétorique d'*Émile*. Pour le fond, son bon sens « inexorable », son esprit politique, l'esprit historique surtout, que l'expérience développera en elle, la conduiront très loin de Jean-Jacques. Il lui manque pour la parfaite pénétration du maître cette communauté de destinée qui forme le lien d'âme entre lui et Manon Phlipon ou Aurore Dupin. La fille de M. Necker ne sent revivre en elle ni Julie ni Sophie; elle ne se déclarera jamais citoyenne de la république du *Contrat*. Ni ces mœurs, ni ces passions, ni cette politique ne sont de son monde, et elle le signale dans ces deux jugements, dont l'un annonce l'historien futur et dont l'autre trahit la femme d'esprit : « Montesquieu est plus utile aux sociétés formées; Rousseau le serait davantage à celles qui voudraient se rassembler pour la première fois. » « Les sermons continuels de Julie

à Saint-Preux sont déplacés : une femme coupable peut aimer la vertu, mais il ne lui est pas permis de la prêcher. » Les *Lettres sur Jean-Jacques* furent imprimées en 1788 et publiées en 1789. Germaine Necker était alors mariée, et c'est sous le nom de femme qu'elle devait illustrer que parut son premier ouvrage.

Si jamais mariage de raison parut déraisonnable, c'est celui que les Necker disposèrent pour leur fille. Rarement une affaire négociée avec tant et de si complexes ménagements des choses du monde conduisit pour celles du cœur à des suites plus funestes.

Mme Necker désirait un grand mariage. Elle pensa au jeune Pitt qui vint sur le continent en 1783. A moins d'épouser Mirabeau, beaucoup plus âgé qu'elle et très décrié, ou Bonaparte, plus jeune de trois ans et encore inconnu, Germaine Necker n'aurait pu s'engager dans une destinée plus extraordinaire. Mais elle considérait déjà tout ce qui n'était point Paris comme un exil. Elle refusa et il s'ensuivit quelques orages dans la famille. « Ile maudite ! écrit-elle dans son journal, source présente de mes craintes, source à venir de mes remords. » Il fallut se rabattre sur un ministre étranger accrédité près du Roi, car il n'y avait que dans le corps diplomatique que l'on pût trouver un homme de qualité professant en France la religion réformée.

C'était le cas d'un Suédois, le baron de Staël-Holstein : il était de l'âge de Mirabeau, il avait,

par conséquent dix-sept ans de plus que Germaine Necker. Il était de bonne naissance et de bon ton, joueur, prodigue et peu fortuné, insinuant, d'un esprit plus judicieux qu'étendu, avec un certain penchant à ce mysticisme que les gens du Nord accommodent aisément avec le souci pratique des intérêts; diplomate par-dessus tout, aspirant à un beau mariage qui lui permettrait de payer ses dettes et de faire figure d'ambassadeur. La vieille comtesse de Boufflers, qui s'intéressait à lui, lui procura la bonne grâce de Necker et entreprit de gagner le roi de Suède à la combinaison. Les pourparlers ne durèrent pas moins de cinq ans. Enfin, Gustave III, ayant obtenu de la France la cession de l'île Saint-Barthélemy, consentit à transformer sa légation de Paris en ambassade, moyennant que la dot de Mlle de Necker en ferait les frais. Necker exigeait des garanties : l'ambassade perpétuelle, le titre de comte pour Staël. Gustave III promit la perpétuité de l'ambassade et retint le brevet de comte. Necker consentit. Quant à Germaine, elle dut se tenir fort honorée d'avoir fait l'objet d'une si belle transaction diplomatique. On la traita en princesse, c'est-à-dire qu'on ne lui demanda point son avis. Elle devint ainsi, le 14 janvier 1786, baronne de Staël. « Tout le monde, écrit la grande Catherine qui s'occupait de tout, assure que la fille de M. Necker fait un très mauvais parti et qu'on la marie mal. »

Tout avait contribué à développer en Germaine l'idéal de l'amour dans le mariage, et son mariage,

qui réunissait tant de convenances, excluait celle-là. Ce fut l'origine des tempêtes et des catastrophes de sa vie.

« C'est du mariage, dit Delphine, que doivent dériver toutes les affections d'une femme; et, si le mariage est malheureux, quelle confusion n'en reste-t-il pas dans les idées, dans les devoirs, dans les qualités même! Ces qualités vous auraient rendue plus digne de l'objet de votre choix; mais elles peuvent dépraver le cœur qu'on a privé de toutes les jouissances : qui peut être certain alors de sa conduite? vous, madame, parce que vous ne croyez plus à l'amour; mais moi, que son charme subjugue encore, quel est l'insensé qui veut de moi, qui veut d'une âme enthousiaste, alors qu'il ne l'a pas captivée? » — « Le sort d'une femme est fini quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime; la société n'a laissé dans la destinée des femmes qu'un espoir; quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit. »

Mme de Staël avait éprouvé sa vie et la jugeait quand elle écrivait ces lignes; elle n'avait que vingt-deux ans et son mariage était encore tout récent lorsqu'elle insérait dans une de ses *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau* ce passage significatif : « On est vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer; involontairement on fait ce que le devoir ordonne;... cet abandon de soi-même, ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher, prépare l'âme à la vertu. »

Elle n'était point heureuse selon son cœur, mais

ce serait la mal connaître que de se la figurer, en ces années de 1786 à 1789, mélancolique et exaltée à la manière des héroïnes de romans. Elle commença par s'étourdir du monde et du propre éclat de sa jeunesse. Elle fut reçue à Versailles; elle eut, rue du Bac, à l'ambassade de Suède, un salon qui effaça celui de Mme Necker; elle écrivit à Gustave III des lettres spirituelles sur la société de Paris et fit à ce prince, très fat de ses « lumières », la cour qui devait, semble-t-il, le plus le flatter. Elle devint les délices de cette société charmante dont un de ses adorateurs, le jeune abbé de Périgord, disait plus tard : « Qui n'a pas vécu dans ces années ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre ». Ce monde se croyait rajeuni; il n'était qu'enivré de soi-même. Il finissait comme un souper où les flambeaux s'éteignent devant les fenêtres ouvertes, dans le rafraîchissement d'une belle aurore d'été. Germaine de Staël en garda une impression ineffaçable : « On n'a jamais vu ni tant d'esprit, ni tant de vie nulle part ». Toute l'âme s'écoulait en espérances, et toutes les espérances s'évaporaient en discours. Il suffisait de bien parler pour avoir du génie, et jamais on ne parla avec une plus sincère illusion d'enthousiasme. « On pensait pour parler, on parlait pour être applaudi. » Règne des salons, règne de la conversation, règne des femmes : Germaine de Staël est reine; reine à Paris, de la France qui vient, comme Marie-Antoinette est reine, à Versailles, de la France qui s'en va. Son éloquence se révèle, et ses amis

éprouvent le premier enchantement de cette improvisation merveilleuse qui faisait dire à Sismondi, quand la voix de Germaine se fut éteinte : « La vie est pour moi comme un bal dont la musique a cessé ».

Elle fit des envieux, et, à peine célèbre, le monde commença de la calomnier. La malignité de ses rivaux en esprit s'ajoutait à la haine des adversaires politiques de son père. Fille de Necker, muse des réformateurs de l'État, elle soulevait contre elle tout ce qui, dans la cour et dans Paris, tenait aux vieux abus et se piquait de monarchie pure. Joignez-y les imprudences de son langage qu'elle ne calculait jamais, étant incapable de retenir une parole brillante ou un mot piquant; les inconséquences de sa conduite, son mépris de l'étiquette; des préférences trop déclarées, des éloignements et des dédains plus affichés encore. Elle n'en mesurait pas la portée, ne mettant pas plus de méchanceté dans ses saillies que de haine dans ses antipathies spontanées, poursuivant sans transition, dans la société, dans la politique, bientôt dans la Révolution, son rôle d'enfant prodige et d'enfant gâtée, jouant avec le feu, jouant avec les monstres sans imaginer que ses traits pussent blesser et qu'elle pût, en retour, être mordue de la flamme ou déchirée de la griffe.

« Elle effrayait les femmes », a dit plus tard Mme de Rémusat qui ne l'aimait pas ; « elle blessait une foule d'hommes auxquels elle se croyait supérieure ». Parmi ceux-là, Rivarol qui en fut jaloux et l'abîma; Sénac de Meilhan qui publia ce portrait perfide,

sous le nom d'Hortense : « L'ivresse des talents s'est emparée d'elle et elle s'est fait une habitude de l'enthousiasme.... Ses manières ont un fracas qui étourdit; sa conversation semble un assaut; c'est plutôt une femme rare qu'une femme aimable; mais celui qui serait aimé d'elle trouverait dans Hortense une femme unique, un trésor de pensées et de sentiments.... » Le monde avait été impitoyable à Marie-Antoinette; il fut cruel à Mme de Staël. Elle en souffrit. « Je ne connais, a-t-elle écrit, qu'une sévérité redoutable pour les âmes sensibles, c'est celle des gens du monde. » « Lutter contre l'opinion au milieu de la société, dit Delphine, est le plus grand supplice dont je puisse me faire idée. »

Et la voilà, dans cette société malicieuse et hostile, exposée à toutes les surprises et à tous les sophismes des passions. Rien ne l'en défend. Un vague déisme, poussière d'une religion ruinée par les sarcasmes des philosophes; une morale romanesque inclinée à toute la casuistique du sentiment; un mariage froid et sans attrait : frêles défenses contre l'assaut d'un monde corrompu et exalté, monde d'épicuriens à imagination enthousiaste, qui vivent de libertinage et s'échauffent sur la vertu, discourent sur le droit naturel et le traduisent en intrigues, déclament comme les héros de Jean-Jacques, agissent comme ceux de Crébillon fils et prétendent opérer la rénovation de l'État par une politique tirée des *Liaisons dangereuses*.

Parmi les jeunes chefs de cette génération qui

se donnaient rendez-vous dans son salon, Mme de Staël en distinguait trois qui lui tenaient de plus près que les autres à l'esprit ou au cœur. « Les trois hommes que j'aimais le plus, a-t-elle dit plus tard, que j'aimais depuis l'âge de dix-neuf et vingt ans, c'étaient Narbonne, Talleyrand et Mathieu de Montmorency. » Ce dernier doit être placé dès l'abord et gardé à part : il ne paraît jamais avoir joué que le rôle de confident et de consolateur, mais confident intime, consolateur d'élite, uni d'enthousiasme à son amie, en communauté d'illusions avec elle, le seul qui ne troubla jamais sa vie, qui n'y exerça qu'une influence bienfaisante et qui, sans charmer autant que les autres son esprit, eut peut-être une intelligence plus complète de son génie. Mathieu, nonobstant quelques inconséquences, était au fond homme de bien et sincèrement épris de vertu. Les deux autres étaient de parfaits roués. Talleyrand, encore qualifié d'abbé de Périgord, mais déjà très sécularisé d'esprit et de mœurs, non le Talleyrand classique des chancelleries et des congrès, ridé, vieilli, fatigué de toutes choses sans être rassasié de rien, mais un Talleyrand de la trentième année, très jeune d'aspect, très en goût, très élégant de tenue, plus fripon encore que sceptique, une sorte de Gondi plus imprégné de Laclos que de Saint-Evremond, et qui s'est appelé Chérubin quand il était au séminaire. Narbonne, grand seigneur, grand charmeur, le port et la réputation d'un homme d'État, inépuisable en idées et en projets,

chaleureux et épigrammatique, le plus éblouissant des causeurs, supérieur peut-être à Rivarol parce qu'il cause en gentilhomme qui prodigue son esprit et non en virtuose de profession; homme du monde, homme de cour, imposant aux hommes, irrésistible aux femmes, avec ce double prestige, d'une légende romanesque sur son passé et de triomphantes prophéties pour son avenir. Guibert venait de mourir à propos, en habile, qu'il avait toujours été, ménager de sa réputation de grand homme et d'homme heureux. Mme de Staël écrivit un *Eloge* « du héros » dans le ton funèbre et emphatique d'un de ses maîtres, Thomas : « C'est un chêne courbé par les vents, c'est la nature abandonnant le plus beau de ses ouvrages! » Elle le vit ressusciter, rajeuni et idéalisé encore, s'il est possible, sous les traits de Narbonne. Elle fut éblouie.

La Révolution tourna tout à coup vers les affaires les plus belles facultés de Mme de Staël et sembla lui offrir une nouvelle destinée, celle de femme politique. Elle en prit le personnage, elle n'en possédait pas le caractère. Inspiratrice d'un grand parti qui se crut maître de la France, les constitutionnels, elle resta grande maîtresse de maison et femme très passionnée de son bonheur au milieu de l'ébranlement général des choses. Elle ne pouvait mener la politique que de son salon : elle put se figurer, un moment, qu'elle en ferait l'État même. Ce ne fut jamais qu'un boudoir politique, un boudoir rayonnant et retentissant, mais un boudoir. La Révolution

passa autour, l'isola, puis le submergea. Il n'en pouvait être autrement.

La crise où l'on entrait n'était pas affaire d'esprit, d'éloquence et de cabales, c'était une affaire d'État, la plus formidable qui se fût encore vue, et il y fallait non de ces vains Pompées et de ces Cicérons dont Mme de Staël fut toujours idolâtre, mais de ces Syllas et de ces Césars dont elle eut toujours horreur. Elle s'intéressait trop à trop d'idées et à trop de personnes; elle aimait trop à plaire, à admirer, à consoler surtout, à se dévouer; elle avait trop de justice dans la conscience, trop de pitié dans le cœur, trop de délicatesse dans l'âme : elle pouvait inspirer ses contemporains, elle n'était capable ni de mener les hommes, ni d'exploiter leurs faiblesses, ni d'employer leurs vices. Elle ne formait point de desseins qu'elle ne rompît aussitôt pour servir un ami. Épargner une souffrance lui semblait le dernier mot de l'activité humaine. La raison d'État lui paraissait un blasphème. Le mot même d'État renfermait je ne sais quoi d'âpre et de tyrannique qui lui répugnait. Il figure à peine dans ses écrits. Le gouvernement n'y apparaît que comme une convention de théâtre. Elle n'aimait que la liberté. Animée d'un génie viril, elle était trop femme par les faiblesses et par la bonté du cœur pour être politique. La politique ne pouvait être dans sa vie qu'une souffrance et une déception de plus.

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION — LES RÉFLEXIONS SUR LA PAIX L'ESSAI SUR LES FICTIONS

1789-1795

Elle eut sa journée dans la Révolution, sa journée à elle, dont le souvenir apparaît, dans ses écrits, aussi radieux que celui de la première Fédération dans les chroniques nationales. C'est le retour triomphal de Necker après le 14 juillet 1789. Elle accompagne son père; elle le suit au milieu d'un peuple exalté; elle s'exalte elle-même. « M. Necker s'avança sur le balcon [de l'Hôtel de Ville], et, proclamant à haute voix les saintes paroles de la paix entre les Français de tous les partis, la multitude entière y répondit avec transport. Je ne vis rien de plus dans cet instant, car je perdis connaissance à force de joie »... « Ah! quelle enivrante jouissance que celle de la popularité! » Necker à l'Hôtel de Ville, Corinne au Capitole, c'est sous cet aspect théâtral, dans ces apothéoses de fin d'acte, où le rideau tombe au

milieu des applaudissements, que Mme de Staël se figurera toujours la gloire. Elle voudrait s'arrêter à ce jour, « le dernier de la prospérité de ma vie! » « Aucun homme n'a joui à ce point de l'affection du peuple. Hélas! c'est moi surtout qui en ai joui pour lui; c'est moi surtout qu'elle enivrait, c'est moi qui ne dois pas être ingrate envers ces joies. » Ingrate, elle ne le fut jamais. Mais ces joies, surprises du cœur ou de l'enthousiasme, ne devaient ouvrir dans sa vie que des éclaircies de bonheur entre les orages. Elle en fit promptement l'expérience : la seconde disgrâce de Necker, sa chute, cette fois irrémédiable, son impopularité, l'oubli où il tomba, pire que la chute même, les conflits qui éclatèrent entre Staël et son roi, et qui compromirent l'existence de l'ambassade; enfin, tous les contre-coups de la crise, si allègrement affrontée, et qui tournait si vite au drame.

Mme de Staël était une des personnes les plus en vue dans Paris. Elle effaçait la reine, elle subit les mêmes revers. Ses ennemis la traitèrent dans les libelles et les gazettes comme les ennemis de Marie-Antoinette l'avaient traitée, et ils la déchirèrent. Ils la montrent vivant dans l'intrigue et la galanterie. « C'est la bacchante de la révolution,... la seule personne de France qui puisse tromper sur son sexe », disent les *Actes des apôtres*. Rivarol lui dédie son *Petit Almanach des grands hommes* : « Madame, publier le dictionnaire des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos adorateurs. » Comme

Hébert, Marat et Fouquier-Tinville n'eurent, pour insulter Marie-Antoinette, qu'à fouiller dans les bibliothèques clandestines de Versailles, les policiers du Directoire et de Napoléon trouvèrent dans les pamphlets royalistes le répertoire des injures dont, pendant vingt années, ils poursuivirent Mme de Staël.

Elle visait à gouverner l'État de son salon. On traita en affaires d'État les propos qui se tenaient dans ce salon, les cabales qui s'y montaient et jusqu'aux bons mots qui y étaient colportés. Ce salon était la gloire de Mme de Staël; cette gloire lui suscita d'abord des ennuis, puis des chagrins et des persécutions. Elle s'efforçait de rapprocher et de concilier. Elle fit « dîner ensemble les hommes les plus spirituels des bancs opposés,... on s'entend toujours à une certaine hauteur ». Les partis ne se tinrent pas longtemps sur ces hauteurs-là. L'esprit de faction ruina l'esprit de politesse. Il suffit aux gens de se prendre au sérieux pour se prendre en aversion. Les partis se classèrent et s'exclurent. Mme de Staël, bon gré, mal gré, eut le sien, ou plutôt sa coterie. On l'y repoussa plutôt qu'elle ne s'y enferma elle-même. Elle avait des amis qui déjà ne pensaient plus comme elle. Elle admirait Lafayette pour son esprit chevaleresque; elle vantait volontiers en Sieyès un émule politique de Newton, « l'oracle mystérieux des événements qui se préparaient »; elle aimait Narbonne, qui ne goûtait point les systèmes de Necker, se montrait réfractaire à la *Décla-*

ration des droits et n'allait guère, dans ses vœux de réforme, au delà d'une sorte de liberté aristocratique, à la Voltaire, plus encore qu'à la Montesquieu. Ses préférences étaient acquises à ce groupe dont Lally formait la droite, dont Talleyrand formait la gauche, où l'on rencontrait, à côté de bourgeois comme Mounier et Malouet, des gentilshommes, Mathieu de Montmorency, Clermont-Tonnerre, Crillon, La Rochefoucauld, Toulongeon, le prince de Broglie, partisans décidés de la constitution anglaise et noyau tout formé d'une chambre des pairs. Ils croyaient possible d'importer en France cette constitution. Le roi ne s'y prêtait point, sans doute; mais l'histoire des Anglais offrait un expédient salutaire.

« C'était, rapporte Mme de Staël, l'idée généralement établie dans la tête des publicistes qu'une déviation d'hérédité pouvait être favorable à l'établissement de la liberté, en plaçant à la tête de la constitution un roi qui lui devrait le trône, au lieu d'un roi qui se croirait dépouillé par elle. » Plusieurs des amis les plus intimes de Mme de Staël, encore que très divisés sur le reste, y pensaient et en parlaient ouvertement: Narbonne qui se rallia à l'Empire; Sieyès qui fit le Consulat; Talleyrand qui défit, fit et refit tous les régimes pendant un demi-siècle. Ils ne songeaient point au duc d'Orléans d'alors : il était plus que subalterne dans la Révolution : ils le jugeaient « sans frein et sans force »; mais ils songèrent à son fils qui promettait un esprit politique

et un cœur valeureux. Au besoin, ils auraient recouru à des étrangers : Brunswick, Henri de Prusse, un Bourbon d'Espagne. Mme de Staël persista dans ses vues jusqu'en 1813, avec Bernadotte. Talleyrand, le seul survivant de ce monde, en vit accomplir le vœu secret en 1830; mais aucun de ces hommes, dans ces années de 1790 et 1791, ne pressentait le César que la France couvait, que la Révolution devait susciter et que la plupart d'entre eux devaient servir.

Mme de Staël le soupçonnait moins que personne. Il y a dans son jugement sur la Révolution une méprise fondamentale, source infinie, pour elle, d'erreurs de conduite, de déceptions et de douleurs. Des deux objets essentiels de la Révolution, la liberté civile et la liberté politique, la réforme de la société et celle de l'État, le second seul la touchait, le premier seul, au contraire, passionnait la grande masse des Français. Ils allaient au plus pressé et au plus nécessaire : l'abolition du régime seigneurial, la liberté des personnes, la liberté des biens, l'égalité. Ils se souciaient peu de garantir ces droits par des institutions politiques. Mme de Staël et ses amis mettaient, s'il est possible, la garantie au-dessus de l'objet à garantir, la constitution politique au-dessus des lois civiles. Ils se trompaient en attribuant à l'ensemble de la nation les vœux d'une portion éclairée de la société française.

L' « allure principale » de la Révolution leur échappait, et c'est pourquoi ce parti, tout distingué

qu'il était, ne parvint jamais à gouverner. Ils ne comprenaient pas que la France livrée à elle-même se tournait en démocratie, selon ses instincts, l'impulsion de son passé et l'éducation qu'elle tenait de ses rois. La liberté romaine des conventionnels, la liberté civile du Consulat, l'obéissance du peuple au Comité de Salut public, la popularité de Bonaparte et sa toute-puissance demeurèrent jusqu'à la fin inexplicables à ces penseurs nobles et ingénieux. Ils suivaient le développement de leurs idées pures, tandis qu'autour d'eux la France suivait le cours de son histoire.

On prête à Mme de Staël ces lignes sur Mirabeau : « cet homme qui brava souvent l'opinion publique, mais soutint toujours l'opinion générale ». Paroles profondes, mais qui, si elles sont authentiques, ne sont qu'une saillie. Mirabeau, au commencement de la Révolution, lui fut impénétrable comme Bonaparte le fut à la fin. Elle jugea toujours Mirabeau en fille de Necker, comme le Catilina de ce Cicéron méconnu. Elle avoue « qu'il savait tout et qu'il prévoyait tout », mais l'impression dernière qu'elle en garde et qu'elle en donne est celle d'un déclassé prêt « à mettre le feu à l'édifice social pour que les portes des salons de Paris lui fussent ouvertes.... Ne voulant se servir de son éloquence foudroyante que pour se placer au premier rang dont son immoralité l'avait banni. » Avec moins d'étroitesse et de partialité parce qu'elle avait une âme d'historien et qu'elle ignorait l'esprit de faction, elle juge de

Mirabeau comme Mme Roland de Danton. Il est le monstre politique, hideux, cynique, tout hérissé de raisons d'État. Elle soupçonne en lui ce qu'elle redoute le plus au monde, un successeur possible de Richelieu.

Les chefs de la démocratie ne sont pour elle que des factieux; la démocratie même, qui s'impose et qui déborde déjà, lui semble « une impossibilité en France ». Pas plus que le caractère social de la Révolution, le caractère national de l'événement ne la frappe. L'esprit de prosélytisme, l'esprit de propagande humanitaire, l'esprit d'extension et de conquêtes, tout gaulois et tout romain, lui apparaissent comme des déviations du pur esprit de 1789. Elle est remplie d'illusions sur les « princes éclairés » qui gouvernent l'Europe : ils ne sauraient, se figure-t-elle, menacer la France dans ses libertés ni convoiter son territoire. Le point de départ de la guerre de 1792 demeure très confus à ses yeux. Tout ce qui s'ensuit, la grande épopée française, reste fermé à son imagination comme à son cœur. Elle n'aime pas la guerre; elle craint le prestige et les usurpations du sabre; elle pense sur la gloire militaire en Genevoise cosmopolite et en Européenne philosophe. Toutefois, elle ne veut point que les étrangers interviennent dans les affaires intérieures de la France : dès qu'ils y prétendent, son patriotisme s'éveille; elle juge que la nation entière doit se coaliser contre eux.

« Dans les questions politiques qui divisent maintenant la France, où est la vérité, me direz-vous? Le

devoir le plus sacré pour un homme n'est-il pas de ne jamais appeler les armées étrangères dans sa patrie? L'indépendance nationale n'est-elle pas le premier des biens puisque l'avilissement est le seul malheur irréparable? »

Ce sont les vues de Narbonne. « Point de ministre encore, écrivait Marie-Antoinette le 7 novembre 1791; Mme de Staël se démène bien pour M. de Narbonne; je n'ai jamais vu d'intrigue plus forte et plus embrouillée. » Et le 7 décembre : « Le comte Louis de Narbonne est enfin ministre de la guerre, d'hier; quelle gloire pour Mme de Staël et quel plaisir pour elle d'avoir toute l'armée... à elle ». Mme de Staël triompha en effet. On lui attribue la partie de l'éloquence dans les discours et les rapports de Narbonne. Le fait est que ce brillant causeur était très paresseux à écrire. Elle se donna le spectacle des grandes affaires et le divertissement des cabales. C'est dans son salon, entre deux séances solennelles de l'Assemblée, que se préparèrent les missions de Custine à Brunswick et de Ségur à Berlin. L'ancienne diplomatie n'a pas tramé d'intrigues plus enchevêtrées. Qu'on ne s'étonne point de voir Clio elle-même y abaisser son génie. Il en allait, dans le grand monde, de l'intrigue et de la corruption politique, comme de l'amour et de la galanterie : il suffisait d'y mettre les formes et d'observer les bienséances. Les bienséances ne furent point gardées dans l'affaire de Berlin et cette affaire fit scandale; mais Narbonne n'eut pas le temps d'en pâtir.

La disgrâce de ce ministre rendit Mme de Staël à sa véritable vocation dans la révolution française : être du parti des victimes. Elle y mit le meilleur de son génie, sa générosité; elle y exposa son repos, sa liberté, un moment même sa vie; elle y prodigua ses démarches et sa fortune; elle s'y donna sans réserves et sans rancunes; elle pratiqua l'oubli des injures sans compter sur la reconnaissance. La malignité mondaine s'est plu à opposer les faiblesses de son caractère à l'exaltation de ses discours. Il est juste de le dire : si éloquemment qu'elle ait parlé de la grandeur d'âme, son exemple a dépassé ses paroles, et la liste de ses obligés effacerait largement la litanie ironique que Rivarol compose de ses adorateurs. Elle essaya de sauver la reine; elle sauva Narbonne. Elle quitta Paris à la dernière heure, en septembre 92, et se réfugia à Coppet, qui devint dès lors une terre d'asile pour les proscrits.

Elle y fit le bien; elle n'y obtint pas le repos. Mme Necker était gravement malade, et le soin de sa santé absorbait son mari. Mme de Staël se trouva, dans la « paix infernale » de la solitude, livrée à elle-même, c'est-à-dire à l'ennui, l'effroyable ennui, comme elle disait. La nature ne l'en consolait point : « J'ai toute la Suisse dans une magnifique horreur », écrivait-elle. Elle voyait sa jeunesse perdue, son bonheur ruiné, toutes ses espérances déçues. « La douleur me poursuivait, dit Delphine, je fuyais devant elle. » Elle s'enfuit en Angleterre. Elle y rejoignit ses amis, Narbonne, Talleyrand, Montmo-

rency, Lally, Jaucourt, Malouet. Mais, autour d'eux, dans la France dispersée de l'émigration, elle retrouva, aigries par la misère et par l'exil, toutes les inimitiés de Paris.

Malgré son inépuisable bienfaisance, les royalistes continuèrent de la déchirer. L'extrême liberté de son langage, le sans-façon de ses manières, ses habitudes de familiarité avec ses amis, leur incorrigible esprit d'indiscrétion et d'intrigue excité encore par leur oisiveté forcée, ne donnaient que trop de prise aux médisants. Faute d'autre refuge, le vieux monde, dans son naufrage, se réfugiait dans l'intolérance. Le pêle-mêle de la société européenne s'ordonnait brusquement. On épurait partout. Si Mme du Barry trouvait encore quelque considération dans le beau monde émigré, c'est qu'elle avait eu la faveur du Roi Très Chrétien. Cette orthodoxie indirecte lui tenait lieu d'autres vertus. Mme de Staël pensait mal sur l'article des deux chambres : elle était irrémédiablement compromise aux yeux des royalistes et de leurs amis d'Angleterre. Ils le lui firent éprouver avec mortification.

Il semble bien que Narbonne lui ait reproché l'éclat de son attachement et le blâme qu'elle encourait par ses imprudences. Il en recevait une sorte de ridicule que les gens de son caractère ne supportent pas. La passion qu'il avait inspirée à Mme de Staël avait été un épisode de sa carrière d'homme à succès; il désirait passer à un autre chapitre. Mme de Staël était toujours sincère en tous

ses entraînements. Elle aperçut qu'elle s'était trompée, et elle vit qu'elle n'avait pas encore connu la douleur. Elle eut peine à se rendre. « Ce funeste trait de lumière, a-t-elle dit dans son traité *des Passions*, frappe la raison avant d'avoir détaché le cœur. » Cette crise laissa de longues traces dans ses écrits. Elle apprit d'un homme qu'elle avait paré de toutes ses illusions, que « ce qu'on appelle raison, c'est le désenchantement de la vie ». Elle avait alors cet âge de vingt-cinq à vingt-six ans, l'âge de Delphine, l'âge de Corinne, l'âge fatidique des femmes : « époque d'infortune, marquée dans la carrière de toutes les passions ». « A cette époque où la vie cesse de croître,... tout n'est plus avenir dans votre destinée, à beaucoup d'égards, votre sort est fixé et les hommes réfléchissent alors s'il leur convient d'y lier le leur. S'ils y voient moins d'avantages qu'ils n'avaient cru, si de quelque manière leur attente est trompée, au moment où ils sont résolus à s'éloigner de vous, ils veulent se motiver à eux-mêmes leurs torts envers vous ; ils vous cherchent mille défauts pour s'absoudre du plus grand de tous. » Elle connut à ses dépens que dans le monde tel qu'il est fait, « les hommes peuvent passer pour bons et avoir causé aux femmes la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'être mortel de produire dans l'âme d'un autre ; ils peuvent passer pour vrais et les avoir trompées ; ils peuvent avoir reçu d'une femme les services, les marques de dévouement qui lieraient ensemble deux amis... et se

dégager de tout en attribuant tout à l'amour, comme si un sentiment, un don de plus, diminuait le prix des autres ».

Elle ne rompit point. Rompre lui faisait horreur : c'était, dans les choses du cœur, l'impression du vide, qui lui donnait le vertige, le sentiment de l'irréparable, que son imagination ne supportait pas : « Jamais! Jamais! quelle parole de fer et de feu! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès qu'on veut s'en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève, ne sont qu'une faible image pour exprimer cette terrible pensée, l'impossible et l'irréparable. » « Quoi! mon bonheur me serait ravi, non par la nécessité, non par le hasard, mais par une action volontaire, par une action irréparable! Qu'ils vivent ceux qui peuvent soutenir ce mot, l'*irréparable*! moi, je le crois sorti des enfers.... »

L'amitié n'était chez elle qu'une dérivation de l'amour, elle en empruntait le langage. « Jamais, a-t-elle dit, il n'a existé une personne qui portât plus loin que moi la religion de l'amitié. » Elle s'est toujours montrée très réservée sur l'article de Narbonne. Cependant il surnage quelques mots significatifs. « M. de Narbonne s'est très mal conduit avec elle, comme font trop souvent les hommes après le succès », disait Mme Récamier qui avait tous les secrets de Mme de Staël. Mme de Staël elle-même, en 1802 : « Narbonne est une forme pleine de

grâce », puis ce trait qui dit tout, en 1807, à propos du prince de Ligne : « Il a les manières de M. de Narbonne et un cœur ».

Cependant elle s'était trouvée encore relativement heureuse en Angleterre. Elle remercia, en partant, ce pays « de quatre mois de bonheur échappés au naufrage de la vie ». Elle s'était fort remuée; elle avait parcouru au vol la société, vu jouer du Shakespeare, deviné la littérature anglaise et vivifié son admiration pour les institutions parlementaires. Elle entendit Pitt qui lui imposa, Fox qui la frappa d'admiration. Elle recueillit des notes pour ses *Considérations*; elle rapporta surtout des traits pour un livre qu'elle entreprenait alors sur les *Passions*. Elle écrivait des chapitres de ce livre, et Talleyrand s'amusait à en corriger le style.

A Coppet, à la fin de mai 1793, elle retrouva M. de Staël. Cet ambassadeur avait quitté Paris au mois de février 1792, rappelé par le roi de Suède; il y était revenu, renvoyé par le régent, au mois de février 1793 : la révolution du 2 juin l'en éloignait de nouveau. Il séjourna à Coppet jusqu'à la fin de l'année, continuant à traverser, çà et là, la vie de sa femme, selon les conjonctures de sa politique. Joseph de Maistre était alors en Suisse. Il rencontra les Necker chez des amis communs. Mme de Staël et lui causèrent de tout et ne s'entendirent sur rien. Elle était pour lui l'abomination vivante : « la science en jupon! » « Je ne connais pas de tête aussi complètement pervertie, écrivait-il.... N'ayant étudié ensemble

ni en théologie, ni en politique, nous avons donné des scènes à mourir de rire, cependant sans nous brouiller jamais. »

Mme de Staël n'avait pu sauver Marie-Antoinette. Elle tenta d'apitoyer ses juges et écrivit ses *Réflexions sur le procès de la reine*. C'était un appel aux femmes. Les plus héroïques ne pouvaient rien alors que tuer comme Charlotte Corday ou se faire tuer comme Mme Roland. La Terreur écrasait littéralement Mme de Staël. Tout travail lui devint impossible. Elle se rejeta dans les réflexions et dévora sa douleur. L'expression en déborde dans ses livres : elle est trop directe et trop perçante pour n'être point vraie : « S'éveiller sans espoir, traîner chaque minute d'un long jour comme un fardeau pénible, ne plus trouver d'intérêt ni de vie à aucune des occupations habituelles, regarder la nature sans plaisir, l'avenir sans projet.... »

Mme Necker mourut au mois de mai 1794. Necker était de ces âmes excellentes qui n'oublient leurs propres chagrins qu'en consolant ceux d'autrui. Il se consacra à sa fille. Il lui apprit à s'occuper de ses enfants : elle avait deux fils, et leur éducation commença de remplir, en partie, ses journées vides. Ce que Necker fut pour elle, elle l'a dit partout et sous toutes les formes; elle ne l'a peut-être nulle part exprimé si bien que dans ce passage de *Delphine* :

« Vous avez entendu parler de l'esprit et des rares talents de mon père, mais on ne vous a jamais

peint l'incroyable réunion de raison parfaite et de sensibilité profonde qui fait de lui le plus sûr guide et le meilleur des amis.... Il écarte de ma pensée tout ce qui la tourmente; il a étudié le cœur humain pour mieux le soigner dans ses peines.... Le cœur a besoin de quelque *idée merveilleuse* qui le calme et le délivre des incertitudes et des terreurs sans nombre que l'imagination fait naître; je trouve ce repos nécessaire dans la conviction où je suis que mon père porte bonheur à ma destinée. »

Elle se montra mère aussi attentive que fille passionnée et amie admirable; mais sa destinée n'était ni de s'absorber dans la famille ni de se laisser bercer par des affections simples. Il n'y avait point « *d'idée merveilleuse* » qui pût apaiser son insatiable soif d'illusions et qui pût la défendre des surprises de son cœur. L'épreuve qu'elle venait de traverser l'avait guérie de l'éblouissement; elle était sans garde contre le plus décevant des prestiges, l'admiration du génie méconnu et la pitié pour l'infortune. Elle avait éprouvé la déception des passions brillantes, nées dans les temps prospères; elle allait s'exposer à la déception plus funeste des passions tragiques, conçues dans les orages. « Ce n'est pas, dit Corinne, le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer; mais lorsqu'après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être mal-

heureuse. » C'est alors que, pour le tourment de sa vie, Mme de Staël rencontra Benjamin Constant.

Il avait vingt-sept ans. Il avait mené sur tous les chemins de l'Europe la vie d'un aventurier des passions. On le voit errer en Allemagne et en Bohême, séjourner en Angleterre et remplir, à Brunswick, l'emploi de chambellan. Il rencontre, en Suisse, une émule de Mme de Warens, qu'il réduit promptement à l'état de confidente, et, en Allemagne, une personne équivoque qu'il épouse et dont il se sépare avec plus de motifs qu'il n'en avait eu de l'épouser. Libertin avec des exaltations de théâtre, dissipé, joueur, duelliste, « j'ai, disait-il, vécu d'une manière très agitée, je dirai misérable,... remplissant tout ce qui m'entourait d'admiration pour mes facultés précoces et de défiance pour mon caractère violent, querelleur et malin ». Des facultés merveilleuses pour saisir toutes les lumières, un esprit admirablement taillé pour les répandre partout en étincelles et en rayons colorés, insinuant, persuasif, mordant, railleur, ironique, il a tout observé et tout appris à travers ses débauches d'existence et de pensée. Il déploie et agite l'étoffe d'un génie à embrasser l'univers, mais il la déploie à tous les vents et la laisse flotter à tous les caprices. Incapable d'étreindre, sauf par instants, presque par surprises; avide d'une gloire sans objet; dévoré d'une activité sans but; tout en contrariétés et en embûches; entraîné vers le monde par le jeu, la

galanterie, la vanité des succès de salon; puis, au milieu du monde, rêvant de solitude; ambitieux de conquêtes, plus rebelle aux liens; prétendant éprouver l'enthousiasme, surtout l'inspirer, mais s'analysant sans cesse et se désséchant perpétuellement, il conçoit des desseins qui veulent de la suite, et il se montre inconséquent dans tous ses actes. Il se passionne pour son indépendance et n'en sait que faire; il rapporte tout à lui-même et ne s'y intéresse point. « Si je savais ce que je veux, a-t-il dit, je saurais mieux ce que je fais. » Il a projeté d'être un homme très aimé, et il l'a été de la femme la plus extraordinaire de son temps; d'être un homme d'État, et il a été par deux fois appelé dans les conseils du plus puissant chef d'État du siècle; d'être un illustre penseur, et il a marqué dans tous les grands débats de son époque. Cependant son œuvre reste au second plan, et sa vie n'a été qu'une série d'avortements. C'est qu'il lui a manqué dans l'amour la sincérité; dans les choses de la politique, le caractère, et la tenue dans celles de la pensée. Il n'a laissé qu'un livre, une nouvelle de quelques pages : c'est, en son genre, un chef-d'œuvre, mais c'est une confession, celle de l'impuissance de l'auteur à agir, à faire le bien, à vivre enfin.

Il était jeune alors et n'en était pas encore venu à tirer fatuité de ses propres flétrissures. Il semblait tout à l'idéal, visant à l'inaccessible, inconnu, incompris, semblant porter en lui la souffrance de son siècle et le mystère d'une rédemption à venir. D'ail-

leurs, plus encore par la figure que par le génie, l'opposé d'un Guibert et d'un Narbonne : « un grand homme droit, dit un contemporain, bien fait, blond, un peu pâle, avec de longs cheveux tombant à boucles soyeuses sur ses oreilles et sur son cou ». Cet air de retour d'Allemagne passait alors pour la suprême élégance en matière de poésie; mais ce Werther, au front candide, se doublait ici d'un muscadin au sourire sarcastique; ses yeux, d'habitude effacés par les lunettes, étincelaient dans la dispute; sa parole, un peu grêle, imprimait comme un sifflement de flèche à ses épigrammes.

Il charma Mme de Staël par son esprit, l'apitoya par ses chagrins, l'intéressa par ses idées. Il l'admira : « C'est un être à part, écrit-il, un être supérieur, tel qu'il s'en rencontre un peut-être par siècle ». C'était une ambassadrice, déjà une femme célèbre. Il la trouvait « en lutte avec la destinée.... On l'examinait avec curiosité comme un bel orage. » Il était lui-même « dans un moment où son cœur avait besoin d'amour, sa vanité de succès ». Il se piqua au jeu et parut violemment épris. Mme de Staël l'aima peu d'abord, racontait Mme Récamier; « mais il fit tant de désespoirs et de menaces de se tuer, qu'il triompha d'elle ». Elle se laissa emporter dans une passion tumultueuse qui bouleversa sa vie. Elle ne sut plus s'affranchir.

Tout flatté qu'il en était, Benjamin n'eut pas plutôt enchaîné Mme de Staël à sa vie que la chaîne lui pesa. Il était ombrageux dans son indépen-

dance, encore plus dans sa vanité d'homme d'esprit. Mme de Staël l'aimait avec trop de despotisme et le dominait de trop haut. Elle était l'âme virile et supérieure; lui le caprice, les nerfs, l'âme fragile et féminine. Il le sentit, et s'en vengea, affectant la lassitude, menaçant de briser. Elle était jalouse; elle tombait dans les larmes; il partait amer et triomphant. A peine dehors, il se reprochait sa cruauté. La vie lui semblait morne; il revenait, consolait son amie et s'attendrissait avec elle. Aussitôt qu'il la voyait apaisée, il s'irritait de sa faiblesse, et il n'était pas encore pardonné qu'il avait déjà hâte de fuir. Il en fut ainsi dès les premiers temps de leur liaison, et ces orages durèrent des années. Ils se déchiraient et se reprenaient toujours. C'est qu'ils se tenaient par l'esprit encore plus que par le cœur. Ils se faisaient briller à l'envi, et animaient l'un en l'autre cette flamme qui pour eux était l'éclat même de la vie. « Leurs goûts, a dit Corinne, n'étaient point les mêmes, leurs opinions s'accordaient rarement, et, dans le fond de leur âme néanmoins, il y avait des mystères semblables. »

C'est au mois de septembre 1794 qu'ils s'étaient connus. Les événements contribuèrent à leur illusion, en leur ouvrant une carrière commune d'activité politique. Le 9 Thermidor avait rendu l'espérance à Mme de Staël. Elle en était trop avide pour ne la point accepter de toutes mains. Elle avait, dans les affaires, trop de jugement pour s'acharner aux chimères. Elle chercha le possible et s'y attacha.

L'année 1791 l'avait vue monarchiste avec Narbonne pour connétable de la monarchie constitutionnelle; l'an III allait la voir républicaine avec Benjamin Constant pour législateur de la république libérale. Talleyrand était allé d'Angleterre en Amérique; elle faisait, à sa façon, le même voyage. Il lui parut que le préliminaire essentiel de l'établissement de la liberté était le rétablissement de la paix; il fallait que l'Europe la donnât, que la France la reçût; que l'Europe renonçât à démembrer la France sous prétexte de droits anciens ou de garanties présentes, que la France cessât d'envahir ses voisins et de conquérir leurs États sous prétexte de convertir les peuples à l'égalité. Autrement ni la guerre, ni la dictature révolutionnaire, qui en était la conséquence, ne finiraient point. M. de Staël soutenait sa femme dans ce sentiment. Il revint à Coppet dans l'automne de 1794. Il souhaitait la paix, parce qu'il était humain et judicieux; il ambitionnait de la procurer entre la République et la Suède, parce qu'il était, par-dessus tout, diplomate, et que Paris, malgré la Révolution, lui semblait toujours le premier des postes.

Mme de Staël était dans toute la ferveur de son admiration pour l'Angleterre, son parlement, son premier ministre et la noble entreprise d'ordre européen qu'elle leur attribuait. Ils étaient l'âme de la coalition. « M. Pitt et la France, une nation et un homme, voilà ce qu'il importe de persuader », se ditelle. C'est l'objet d'un ouvrage qu'elle publia, en

Suisse, à la fin de 1794 : *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français*. Mme de Staël s'y révèle écrivain politique ; mais elle imite encore. Sa brochure est une sorte d'amplification de Mallet du Pan, dont elle admirait beaucoup les écrits. Des vues fermes d'ailleurs, politiques alors, historiques depuis.

Les puissances, dit-elle, ont pris les Français à rebours ; elles prétendent restaurer la monarchie des Bourbons, à laquelle la France est indifférente ou hostile, et rétablir l'ancien régime qui lui est odieux ; elles menacent de traiter tous les Français en bandits ; elles écoutent les émigrés et refusent de s'en servir, « au lieu de les garder sans les croire ». Ces émigrés prétendent « reculer jusqu'aux préjugés du XIVe siècle,... ils veulent qu'il ne reste rien d'une révolution qui a remué toutes les passions des hommes » ; ils y ont vu le complot de quelques factieux, alors que les mouvements du peuple entier ont tout fait : « jamais — dans cette révolution — les hommes n'ont été que les instruments de l'idée dominante ; le peuple les a regardés comme des moyens et non comme des chefs ». La France ne cédera ni sur l'article de l'ancien régime, ni sur l'article de l'indépendance nationale. L'intérêt des particuliers, le patriotisme, l'orgueil des victoires, l'enthousiasme des idées démocratiques se réunissent pour intéresser les Français au succès de la République. C'est le ressort des Jacobins : la guerre a fondé leur règne et le conserve. Veut-on la paix?

Il faut rassurer le parti modéré qui ne peut prévaloir que par la paix, et il faut gagner, par la paix, la France au gouvernement de ce parti. La France voudra la paix si l'Europe reconnaît la République et respecte le territoire français. Que l'Europe y prenne garde. La France n'en est plus à se défendre : elle envahit. Elle est disposée à donner des bornes à ses conquêtes; « mais si la paix n'est pas conclue cet hiver, il est impossible de prévoir au centre de quel empire les Français la refuseront l'année prochaine ». Voilà pour Pitt et pour ses alliés; voici pour les Français. La paix, c'est la liberté, c'est la pitié, c'est la justice, c'est aussi la politique. « La France n'a point d'intérêt à aguerrir les nations voisines, à les rendre belliqueuses comme elle, en y portant le même esprit. » Mme de Staël s'élève très haut ici; elle pressent le grand reflux du siècle : la Révolution, en effet, se retournera, d'autant plus redoutable, contre la France qu'elle prendra, en dehors de la France, une forme plus nationale et plus démocratique. Ajoutez le péril des armées, qui envahiront la République, si on ne les licencie peu à peu et si on n'en diminue l'importance dans l'État. La conquête indéfinie est une impasse. « Français ! tout vous cède, hors l'immuable nature des choses qui ne vous permet pas de fonder un gouvernement sur des principes désorganisateurs. » Cessez de vaincre : organisez; et vous, Européens, cessez « de disputer le terrain que le volcan menace d'engloutir ».

Mme de Staël ne s'explique point davantage en cet écrit sur ces limites que fixe à la conquête « l'immuable nature des choses », sur ce terrain « que le volcan menace d'engloutir » et que l'Europe doit abandonner aux Français. Elle s'en est expliquée ailleurs, avec la dernière clarté, et c'est un point de sa pensée sur lequel il importe, dès maintenant, de supprimer toute équivoque. Elle pose comme éléments fondamentaux de la nation « la différence des langues, les limites naturelles, les souvenirs d'une même histoire ». La communauté des traditions l'emporte, selon elle, sur la différence des langues, et les limites naturelles l'emportent sur les traditions même. C'est « une des idées dominantes du XIXe siècle », dira-t-elle plus tard. Pour la France, ces limites sont marquées par les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. « L'éternelle barrière du Rhin sépare des régions intellectuelles, non moins que des contrées. » « Cette frontière du Rhin est solennelle, on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible : Vous êtes hors de France ! » La République veut et doit vouloir la paix dans ces limites. Alors « la force de la France est en équilibre avec celle des autres États de l'Europe ». Au delà, la France excède, et la République devenue conquérante se voue au gouvernement militaire. C'est avec cette arrière-pensée, latente en quelque sorte dans les *Réflexions* de l'an III, qu'il faut lire cet ouvrage et qu'il convient d'interpréter tout ce que, par la suite, Mme de

Staël écrira sur les conditions de la paix entre la France et l'Europe, sur les conquêtes de l'Empire, sur l'indépendance des peuples, sur l'Allemagne, enfin.

Les *Réflexions* de 1794 lui facilitèrent sa rentrée à Paris. Elle y revint au mois de mai 1795; elle y retrouva M. de Staël rétabli dans sa qualité d'ambassadeur. L'hôtel de la rue du Bac se rouvrit, et Mme de Staël essaya de rassembler un salon avec les débris de société qui flottaient dans Paris. « C'était vraiment un spectacle bien bizarre.... L'on voyait, les jours de décade,... tous les éléments de l'ancien et du nouveau régime réunis dans les soirées, mais non réconciliés. Les élégantes manières des personnes bien élevées perçaient à travers l'humble costume qu'elles gardaient encore, comme au temps de la Terreur. Les hommes convertis du parti jacobin entraient pour la première fois dans la société du grand monde, et leur amour-propre était plus ombrageux encore sur tout ce qui tient au bon ton qu'ils voulaient imiter, que sur aucun autre sujet. Les femmes de l'ancien régime les entouraient pour en obtenir la rentrée de leurs frères, de leurs fils, de leurs époux, et la flatterie gracieuse dont elles savaient se servir venait frapper ces rudes oreilles et disposait les factieux les plus acerbes à ce que nous avons vu depuis, c'est-à-dire à refaire une cour, à reprendre tous ses abus, mais en ayant soin de se les appliquer à eux-mêmes. »

Les révolutionnaires les plus modérés, les consti-

tutionnels d'alors, on dirait aujourd'hui les libéraux : Daunou, Cabanis, Garat, Lanjuinais, Tracy, Ginguené, Chénier, Boissy d'Anglas, Rœderer, Barras, ce dernier dans un commerce moins amical et plus mondain, républicains dont Mme de Staël cherchait à gagner la confiance; des revenants de la monarchie de 1791 qu'elle tâchait de conquérir à la République; des émigrés rentrés « qu'elle était à la fois, disait-on, flattée et fâchée de recevoir » ; des écrivains qui retrouvaient des imprimeries et des journaux : Dupont de Nemours, Morellet, Suard, Lacretelle jeune, Adrien de Lezay dont elle goûtait les vues historiques et dont elle fixa plus tard, en jugements définitifs, les idées singulièrement précoces; autour d'eux « le corps diplomatique qui était aux pieds du Comité de Salut public en conspirant contre lui »; entre ces « quatre ou cinq tribus différentes » qui se coudoyaient et s'observaient avec jalousie, Benjamin Constant cherchant avec inquiétude dans la République la place de son ambition incertaine, méprisant les hommes, raillant les idées, craint de tout le monde, estimé de personne : voilà le fond de ce célèbre cercle de 1795. Mme de Staël aurait aimé à y recevoir Talleyrand : il eût été le moins déplacé des hôtes dans ce brillant caravansérail des partis. Il était toujours en Amérique, il sollicitait Mme de Staël de s'employer pour lui; il lui écrivait : « Si je reste encore un an ici, je meurs ». Il multipliait dans ses lettres les protestations anticipées de sa reconnaissance; il les épuisa

même pour le reste de sa vie. Mme de Staël obtint de la Convention le rappel du décret de bannissement; mais Talleyrand jugea plus prudent, avant de rentrer à Paris, de reprendre terre à Hambourg et d'y attendre les événements.

Mme de Staël observait les hommes, suivait les affaires, fréquentait l'Assemblée. Elle a gardé des séances d'alors des souvenirs très vivants.

« Les apologies de ceux qui avaient pris part à la Terreur étaient vraiment la plus incroyable école de sophisme à laquelle on pût assister.... Lebon, Carrier, etc., se faisaient presque tous remarquer par le même genre de physionomie. On les voyait lire leur plaidoyer avec une figure pâle et nerveuse, allant d'un côté à l'autre de la tribune de la Convention, comme un animal féroce dans une cage; étaient-ils assis, ils se balançaient, sans se lever ni changer de place, avec une sorte d'agitation stationnaire qui semblait indiquer seulement l'impossibilité du repos. »

Cependant elle poursuivait son dessein d'organiser la république française sur le modèle des Etats-Unis, comme elle avait essayé autrefois de transformer la vieille monarchie selon le système anglais. C'était, au fond, le même gouvernement qu'elle avait en vue, avec les deux chambres, et une aristocratie intellectuelle qui se substituerait à l'aristocratie de naissance : une république dont Lafayette, délivré, aurait pu être le président. Le vœu secret de Mme de Staël était de ramener au pouvoir, par ce détour, les monarchistes convertis ou résignés. « Que

la constitution soit entre les mains des honnêtes gens, et cette constitution sera reconnue ce qu'elle est, la plus raisonnable de l'univers », disait-elle à Rœderer. Pour y attirer ceux qu'elle appelait les « honnêtes gens », c'est-à-dire ses anciens amis de 1789-1791, elle composa son second écrit politique : *Réflexions sur la paix intérieure*. Il parut dans l'été de 1795. La république, disait-elle, est le seul gouvernement possible : il faut s'y rallier et la gouverner pour y introduire la liberté que tout le monde désire. C'est le courant de l'opinion : on suit ces courants-là, on ne les décide pas. « Les hommes de génie paraissent créer la nature des choses; mais ils ont seulement l'art de s'en emparer les premiers. » Rien ne sépare, en réalité, les républicains amis de l'ordre des monarchistes amis de la liberté. Si les monarchistes persistent à vouloir restaurer la monarchie, les émigrés seuls en profiteront; d'ailleurs une restauration ne se fera que par un coup d'État et par la force. « La France peut s'arrêter dans la république; mais pour arriver à la monarchie mixte, il faut passer par le gouvernement militaire. »

Il devait advenir de cette république sans républicains ce qui était advenu de la royauté sans royalistes de 1791. Ceux qui y étaient conviés ne l'acceptaient qu'à titre d'étape : ils y entraient comme au cabaret ou à l'auberge : ils n'en faisaient point leur demeure d'élection. Ceux qu'on en voulait exclure, au contraire, estimaient que la maison leur appartenait et refusaient d'en sortir : c'étaient les

hommes qui luttaient depuis trois ans pour la république et qui s'étaient donnés eux-mêmes en gage à la Révolution. Les constitutionnels coalisèrent naturellement contre eux et l'aristocratie des émigrés, qui ne songeait qu'à reprendre le pouvoir, et ce qu'ils appelaient « l'aristocratie des régicides », qui ne pensait qu'à le garder. Mme de Staël avait beau, dans ses discours, protester de ses sentiments républicains, ainsi qu'elle protestait naguère de ses sentiments monarchiques; elle eut beau même pousser la conviction jusqu'à défendre les fameux décrets sur le maintien des deux tiers de la Convention, elle ne convainquit personne. Les conventionnels lui reprochaient de ne point aimer les républicains, comme la cour lui avait reproché de ne pas aimer les royalistes. Le fait est que, dans son intimité, ses préférences demeuraient à ses anciens amis, et que la plupart d'entre eux conspiraient ouvertement la chute des républicains, sinon la destruction même de la République. Les froissements de l'amour-propre envenimèrent encore les soupçons politiques. Républicaine avec les aristocrates, Mme de Staël demeurait par vaillance, autant que par esprit de justice et que par goût, aristocrate avec les républicains. Le Comité de Salut public l'accusa de jouer double jeu et de favoriser les intrigues, voire les complots des royalistes. C'était l'éternelle contrariété de sa vie : elle aspirait à Paris pour y retrouver son salon, et son salon, à peine rouvert, lui rendait impossible le séjour de Paris. Louvet, qui était hypocondriaque,

la dénonçait secrètement. Le ci-devant boucher Legendre, qui avait des raisons personnelles de ne point aimer « les salons dorés », la dénonça en public. Staël fut invité par le gouvernement à éloigner sa femme de Paris. Il montra une fermeté qui n'était que de la bienséance. Le Comité sentit le ridicule de la mesure et la rapporta. Mme de Staël comprit que l'on avait trop parlé de ses amis, de son cercle et de sa politique. Il ne pouvait entrer dans sa pensée de se faire oublier : elle entreprit une diversion, et s'occupa de se présenter au monde sous un autre personnage. Elle parut, pour un temps, se consacrer à la littérature.

Elle réunit des nouvelles qu'elle avait écrites dans sa jeunesse. Elle y joignit une *Épître au malheur* ou *Adèle et Edouard*, en vers d'une parfaite banalité, et... un fragment, *Zulma*, « épisode destiné à tenir lieu du chapitre de l'amour dans un ouvrage sur l'influence des passions ». *Zulma* se rattachait à ce livre des *Passions* commencé à Londres, comme *Atala* allait se rattacher, dans l'imagination de Chateaubriand, au *Génie du Christianisme*; mais, bien que la scène de Zulma se passe « chez les sauvages qui habitent les bords de l'Orénoque », il n'y a pas d'autre similitude entre les deux ouvrages. Zulma ressemble beaucoup plus à une suivante vieillotte et fardée des *Incas* de Marmontel qu'à une devancière des *Natchez*. Le tout était accompagné d'un *Essai sur les fictions*, supérieur aux nouvelles et aux épisodes. Cet essai présente la première ébauche

du livre sur *la Littérature*. L'auteur, encore sous le coup de la crise que la France vient de subir, essaie d'en dégager une poétique. Elle juge que les réalités de la Révolution ont dépassé en horreur tragique les inventions les plus terrifiantes des poètes. Au sortir de cet enfer, l'imagination se reporte de préférence sur les fictions de sentiment qui distraient l'âme, l'apaisent et la consolent. L'avenir est au roman, genre secondaire autrefois, que de grands maîtres ont déjà relevé. Il ne s'agit point du roman historique : la tragédie peut emprunter ses caractères à l'histoire : elle ne les défigure point, « elle les sépare de ce qu'ils avaient de mortel » ; le roman historique au contraire,« détruit la moralité de l'histoire, en surcharge les actions d'une quantité de motifs qui n'ont jamais existé ». Le roman de l'avenir est un ouvrage « où rien n'est vrai, mais où tout est vraisemblable ». Un roman de cette sorte « est une des plus belles productions de l'esprit humain ». Il doit embrasser toutes les passions, l'orgueil, l'ambition, l'avarice, aussi bien que l'amour. L'histoire ne donne point le tableau complet des passions : elle en montre l'ouvrage, elle n'en analyse pas les motifs et n'en découvre point les ressorts. Elle « n'atteint point à la vie des hommes privés, aux sentiments, aux caractères dont il n'est point résulté d'événements publics ». Le roman crée son drame : il le crée moral et fait ressortir la sanction des actes. L'histoire est dominée par les faits accomplis et perpétuellement offusquée par la gloire. *La Princesse*

de Clèves, Paul et Virginie, sont des chefs-d'œuvre; mais l'*Héloïse*, *Clarisse Harlowe, Tom Jones, Werther* — *Werther* surtout, révélation de la littérature allemande « dont la supériorité s'accroît chaque jour », — sont les vrais modèles du genre.

Si l'on considère que Mme de Staël cite au premier rang « la plupart des écrits de Mme Riccoboni », mais qu'elle ne mentionne ni *Marianne* ni *Manon Lescaut*, on peut pressentir sur quelle pente l'entraînera son esprit lorsqu'elle essaiera, pour son compte, de composer quelqu'un de ces « ouvrages passionnés et mélancoliques » où éclate « la toute-puissance du cœur » et qui font « entendre une voix dans le désert de la vie », qui donnent enfin « un jour de distraction à la douleur... ». Ces lignes forment la conclusion de l'*Essai sur les fictions* et le lien de cet essai avec le traité *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Mme de Staël reprit cet ouvrage à Coppet, où elle revint s'établir auprès de son père, au mois de décembre 1795. Elle n'était point, à proprement parler, exilée par le Directoire; mais ce gouvernement lui rendit le départ nécessaire et le retour périlleux. Là voilà à l'œuvre; c'est le moment de montrer comment elle travaillait dans cette période de la vie et comment furent préparés ses premiers grands ouvrages.

CHAPITRE III

LE LIVRE DES PASSIONS — LE CONSULAT — LE LIVRE DE LA LITTÉRATURE — DELPHINE

1796-1803

Mme de Staël n'écrit ni par vocation, ni par profession. Ecrire est pour elle un pis-aller de la vie et de la politique. Elle travaille pour se distraire d'elle-même et dépenser le trop-plein des sentiments qui l'agitent; mais elle aime mieux parler qu'écrire, et écrire ses pensées que lire celles d'autrui. Il lui arrivait souvent de ne pouvoir fixer son esprit sur un livre. « Je ne comprends rien à ce que je lis, disait-elle alors, et je suis obligée d'écrire. » Elle écrit aussi, à Coppet surtout, pour le plaisir de communiquer ses compositions à ses hôtes, et pour se rappeler de loin à ce Paris qui lui manque toujours. C'est de la conversation indirecte. Elle s'échauffe pour ses ouvrages quand ils sont en projet; elle les délaisse dès qu'ils sont publiés. Elle jouit des louanges données à ses écrits comme de celles que

l'on donne à son chant, à sa danse, à son éloquence, à son esprit; mais elle n'en est ni coquette ni impatiente. Les succès d'autrui ne la blessent point, l'éloge décerné à d'autres ne lui semble pas un vol; elle supporte la critique : « Il faut, disait-elle, que l'amour-propre s'accoutume à faire crédit à la louange, car avec le temps on obtient ce qu'on mérite ».

Il y a du décousu dans l'arrangement de son existence, encore plus dans son travail. A Coppet, comme à Paris, c'est un va-et-vient continuel de visiteurs et d'amis. Elle improvise ses livres au milieu d'eux, ses idées jaillissent à la riposte. C'est en quoi Benjamin Constant lui est si précieux. Il l'électrise. Beaucoup d'étincelles se dissipent et s'éteignent dans l'espace. Elle avait, dit un des hôtes de Coppet, Chênedollé, « plus d'esprit qu'elle n'en pouvait mener ». Ce qu'elle garde, elle le jette, à l'impromptu, dans ses moments perdus, sur des chiffons de papier. Elle griffonne à la volée, partout, à sa toilette, pendant qu'on la coiffe, debout devant la cheminée, à table, au déjeuner du matin. Elle n'a ni heures de retraite, ni bureau à écrire. Loin de l'énerver, les visites sont un soulagement pour elle. Elle ne connaît point d'importuns. Nulle étude qu'elle n'abandonne avec empressement pour causer. Une belle mémoire, une présence d'esprit très rare lui permettent de se reprendre à la ligne interrompue.

Mais avec ces reprises, la ligne de la pensée se

brise incessamment, les soudures se durcissent et l'inspiration se refroidit. « Ses improvisations, dit encore Chênedollé, étaient beaucoup plus brillantes que ses chapitres écrits. » Elle lit, dès qu'ils sont mis au net, ces chapitres à ses amis, et, en les lisant, elle en cause encore; puis elle les reprend et les remanie selon les conseils reçus. Elle les développe surtout : bon gré mal gré, tout ce qu'elle a retenu de ses entretiens doit entrer dans l'ouvrage. Il se remplit de saillies et de traits brillants, mais il s'encombre de digressions : il devient sinueux et inégal. La trame faiblement nouée se détend, se déchire et se renoue sans cesse. Mme de Staël ne s'en soucie, et sur les épreuves elle surcharge encore, ne sachant sacrifier ni un mot ni une idée.

Ainsi fut composé le livre *des Passions*, qui parut à l'automne de 1796. Les critiques y ont relevé l'insuffisance des études fondamentales, le défaut de méthode, le caractère flottant et fugitif de la pensée. C'est s'attacher au cadre, qui est artificiel, et à l'ensemble, qui est défectueux. La valeur de l'ouvrage est dans les traits de détail.

Mme de Staël a conçu ce livre sous le coup des grands désenchantements de 1793, et le livre en garde l'empreinte : « J'étoufferai en moi, dit-elle ailleurs, tout ce qui me distinguait parmi les femmes, pensées naturelles, mouvements passionnés, élans généreux de l'enthousiasme, mais j'éviterai la douleur, la redoutable douleur. » Où trouver un refuge ? L'homme

n'en connaît que peu : le divertissement, pour les frivoles; la résignation pour les forts, la foi pour les croyants.

La foi manque alors à Mme de Staël. Il subsiste en elle une aspiration vague du cœur, une inquiétude de l'imagination, une sorte de religiosité instinctive et indéfinie qui laisse dans son âme une place d'attente à la croyance. Mais elle évite d'y réfléchir, redoutant d'y découvrir le vide. Rœderer avait composé, dans l'été de 1796, un essai sur les *Institutions funéraires*. Il se demandait si toute la raison d'être de la croyance en l'immortalité de l'âme ne procédait pas « du besoin naturel d'une succession de soi-même dans la mémoire des hommes ». Mme de Staël lui écrit : « Il y a une analyse du besoin de l'immortalité que j'ai craint de trouver vraie. Sur tous ces grands sujets je n'ai jamais eu qu'une pensée bien arrêtée : j'ai cru que les idées religieuses valaient mieux pour le bonheur des hommes, et je me suis traitée comme je crois qu'on doit traiter les autres; j'ai craint de me les ôter. » C'est un garde-fou aux âmes qui ressentent l'effroi du vertige, ce n'est point un secours aux âmes naufragées.

Le divertissement? Elle en use sans doute, disent ses ennemis, mais elle ne s'en reconnaîtra jamais ni satisfaite ni apaisée. Elle peut chercher à s'étourdir, elle ne s'estime point frivole, et n'entend pas faire de l'étourdissement une recette de morale. Il faut donc en venir au stoïcisme, à la retraite de l'âme sur soi-même et aux consolations classiques des philo-

sophes, l'amitié, l'étude, la bienfaisance. L'amitié lui semble une consolatrice bien pâle. L'étude lui paraît plus efficace; elle juge la bienfaisance plus secourable que l'étude. Au demeurant, un seul moyen utile de salut : la fuite. Craindre les passions, qui sont une servitude de l'âme, les éviter, et s'en affranchir, même au prix d'un déchirement; se résigner à « recevoir la vie goutte à goutte » comme les enfants et les sages; se dire que le seul bonheur vrai réside dans le repos de l'âme, et qu'un seul sentiment au monde ne trompe point, la pitié, voilà, dit-elle, « une belle cause finale dans l'ordre moral ».

J'en cherche les effets et ce n'est point à Coppet que je les observe. La passion y sévit. C'est le temps où l'auteur, dans des lettres qui commentent étrangement son livre, écrit à une parente de Benjamin : « Oh! j'ai bien senti que de lui seul dépendait à jamais le sort de ma vie.... » C'est le côté faible de ce traité de morale. Mais pour qui sait lire, il s'y trouve une confession qui est sincère, et qui forme l'intérêt du livre. La passion y triomphe dans ses déguisements, toujours débordante, toujours ravie de soi-même, jusque dans le désespoir, et glorieuse de ses blessures. « Il m'en a coûté, dit l'auteur, de prononcer qu'aimer avec passion n'était pas le vrai bonheur. » Mme de Staël l'a prononcé, mais elle ne l'a pas cru :

> Même au pied des autels que je faisais fumer
> J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.

Voilà ce qui reste du livre, et c'est ce que Mme de Staël y a mis malgré elle. Ce qu'elle y voulait mettre était tout autre chose. Elle voulait, par un écrit très grave et très austère, confondre ses calomniateurs : « Condamnée à la célébrité sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits.... Calomniée sans cesse et me trouvant trop peu d'importance pour me résoudre à parler de moi, j'ai dû céder à l'espoir qu'en publiant ce fruit de mes méditations, je donnerais quelque idée vraie des habitudes de ma vie et de la nature de mon caractère. » De là le frontispice majestueux du livre, qui se présente comme une sorte d'*Esprit des lois* appliqué aux passions : « Les gouvernements doivent tendre au bonheur réel de tous, et les moralistes doivent apprendre aux individus à se passer du bonheur ». La partie des devoirs des gouvernements est restée à l'état de projet et l'on ne peut le regretter; la partie dite « des moralistes » est seule achevée. Elle n'a persuadé personne, l'auteur moins que femme au monde, et moins que jamais au temps où paraissait le livre.

L'analyse que Mme de Staël fait des passions est assez diffuse et d'une rhétorique souvent démodée. On sourit à ce début d'une dissertation, on pourrait dire d'une « fantaisie brillante » sur le suicide : « Celui qui veut mettre le suicide au nombre de ses résolutions peut entrer dans la carrière des passions ». Mme de Staël traite de l'amour dans les monarchies mixtes, dans les absolues et dans les républiques.

Elle parle de l'ambition comme une personne qui n'en a point observé les effets; il semble qu'elle n'ait connu ni Mirabeau, ni Narbonne, ni Necker lui-même. Elle parle, au contraire, de l'amour en femme brûlée et transpercée de « ces passions de feu » dont traite Pascal. Sur ce thème elle est inépuisable. Elle ne paraît connaître, par elle-même, ni la lassitude, ni, à plus forte raison, la nausée de la passion qui s'use. L'inquiétude empoisonnée d'*Adolphe* est absente dans ses écrits. Mais l'amour inassouvi, l'amour méconnu, l'amour trahi, toutes les crises du délaissement et de l'abandon de l'amour, tout le répertoire douloureux des Phèdre et des Hermione s'épanche sous sa plume en lamentations infinies, toujours éloquentes et toujours émouvantes. Il s'y mêle une note qui annonce des harmonies nouvelles en littérature : le bonheur de l'amour est triste non par la vanité seule ou la satiété du plaisir, mais par la pensée de la mort qui en est inséparable. « L'amour quand il est une passion porte toujours à la mélancolie.... Il y a une conviction intime au dedans de soi que tout ce qui succède à l'amour est du néant;... et cette conviction fait penser à la mort dans les plus heureux moments de l'amour. » On sent que Chateaubriand va paraître et que Lamartine est né. Puis de vrais cris du cœur qui laisse échapper son secret : « Il semble que des succès éclatants offrent des jouissances d'amour-propre à l'ami de la femme qui les obtient; mais l'enthousiasme que ces succès font naître a peut-être

moins de durée que l'attrait fondé sur les avantages les plus frivoles.... La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit,... est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie; *les hommes l'ont voulu ainsi.* »

A côté de ces aveux, Mme de Staël introduit çà et là, dans son livre, des souvenirs de la Révolution et quelques pages magistrales, qui révèlent l'historien. Il convient de les rapprocher de celles que Joseph de Maistre écrivait, dans le même temps, dans ses *Considérations sur la France* : « On croit, dit Mme de Staël, influer dans les révolutions, on croit agir, être cause, et l'on n'est jamais qu'une pierre lancée par le mouvement de la grande roue; un autre aurait pris votre place, un moyen différent eût amené le même résultat; le nom de chef signifie le premier précipité par la troupe qui marche derrière et pousse en avant. » Elle avait déjà écrit en 1795 : « Quand Robespierre a voulu se séparer de ses semblables, se faire un sort à lui, il a été perdu; il n'avait point de force personnelle, il ne dominait qu'en se mettant en avant de tous les crimes. »

Le traité *des Passions* eut du retentissement. Mme de Staël le souhaitait fort, espérant que le succès lui rouvrirait Paris. « Louez le livre, écrivait-elle à Rœderer, de manière à empêcher de persécuter l'auteur ». C'était bien en effet la persécution qui commençait et telle qu'elle se continua durant dix-huit années, avec des intervalles plus ou moins courts de trêve. « Sa conduite à Paris a beaucoup affligé

les amis de la liberté », écrivait au résident de Genève le ministre des affaires étrangères, Delacroix, en décembre 1795. Le résident eut ordre de surveiller les relations de Mme de Staël avec les étrangers et les émigrés, notamment avec Wickham et Narbonne. On les soupçonnait de fomenter ensemble une rébellion dans l'Est. Mme de Staël eut dès lors les policiers à sa poursuite et son dossier à la police. Narbonne s'étant approché de la frontière, le Directoire ordonne de « l'enlever avec ses papiers ». On accuse Mme de Staël, « toujours bavarde et intrigante à son ordinaire », de servir d'émissaire aux conspirateurs. Si elle essaye de rentrer en France, elle sera arrêtée. Elle ne s'y expose point, et reste provisoirement à Coppet. Mais elle multiplie les démarches pour obtenir une sauvegarde. Elle allègue la nécessité de mettre ordre à ses affaires; son mari dissipe le patrimoine de ses enfants : avec 80 000 livres de revenu il a trouvé moyen de faire 200 000 livres de dettes. Les sollicitations de l'exilée se pressent à mesure que la fièvre de Paris la tourmente davantage. « L'hiver de ce pays m'est mortel, écrit-elle à Rœderer; j'ai craché le sang tout l'hiver dernier et la bise me fait un mal insupportable. » Ses amis la raisonnent, elle se révolte : « Je n'entends l'amour que comme la vie, pour s'affliger de ce qui y manque ». Elle proteste de son attachement à la République. Son désir est si vif qu'elle oublie, sincèrement, ses actes, ses écrits, tout ce qui l'a pu compromettre et tout ce qui l'ho-

nore. « Depuis le 10 Août, déclare-t-elle au résident de la République à Genève, je n'ai pas écrit une ligne qui fût relative aux opérations du gouvernement.... » Les contradictions ne l'arrêtent point. « Ne pensez-vous pas, dit-elle au même résident quelque temps après, que le Directoire ne me voie avec plaisir à Paris? Il sait que je suis en partie l'auteur de l'ouvrage de Benjamin Constant, et dès lors il lui est impossible de suspecter mon dévouement à la cause. »

Le fait est que cet ouvrage de Benjamin, *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*, avait fait quelque bruit. Talleyrand, qui, dans sa retraite de Hambourg, avait reçu, avec la brochure, la chronique de Coppet, écrivait finement à Mme de Staël : « Qu'est-ce qu'un M. Benjamin Constant, dont je viens de lire un ouvrage fort remarquable? Est-ce qu'il est lié avec Narbonne? J'y ai trouvé beaucoup de choses qu'ils ont l'air d'avoir été pensées ou écrites ensemble; j'ai retrouvé quelques formes même des rapports ou mémoires de Narbonne. »

Enfin, au mois d'avril 1797, elle put rentrer dans son hôtel. Elle crut cette fois y demeurer en paix. Ses amis arrivaient au pouvoir. Talleyrand prit les affaires étrangères et songea à s'adjoindre Benjamin Constant en qualité de secrétaire général. Mme de Staël redonna à dîner. Parmi ses nouveaux convives on remarqua Lucien et Joseph Bonaparte; ce dernier lui resta toujours fidèle. Mais à peine rentrée, elle se vit en butte aux attaques des partis. Les roya-

listes la qualifiaient de « furie ». C'est qu'elle n'estimait point leurs personnes et méprisait leur politique. Elle n'attendait aucun bien de leur retour au gouvernement. Elle en attendait de la liberté et de la justice moins que toute chose au monde. Elle les connaissait. Elle ne se laissait point leurrer de leurs nouveaux prétextes. Elle ne prenait point les programmes pour des actes de foi, ni les mots d'ordre pour des paroles d'honneur.

« Le parti royaliste des deux conseils invoquait les principes républicains, la liberté de la presse, celle des suffrages, toutes les libertés enfin, surtout celle de renverser le Directoire. Le parti populaire, au contraire, se fondait toujours sur les circonstances, et défendait les mesures révolutionnaires qui servaient de garantie momentanée au gouvernement. Les républicains se voyaient contraints à désavouer leurs propres principes, parce qu'on les tournait contre eux; et les royalistes empruntaient les armes des républicains pour attaquer la République. »

Elle déplora le coup d'État de Fructidor, mais elle déplora surtout que ce coup d'État, funeste à la liberté républicaine, lui parût nécessaire au salut de la République. « Je n'aurais sûrement pas, disait-elle, conseillé d'établir une république en France; mais, une fois qu'elle existait, je n'étais pas d'avis qu'on dût la renverser. » Ce qu'elle condamna sans réserve, ce furent les proscriptions et l'accès de terrorisme qui reprit les jacobins. « Elle a fait le 18, mais pas le 19 », disait Talleyrand. Le 18, elle fut

du parti des gouvernants; le 19, elle se retrouva du parti des victimes, et elle gémit de voir ses amis plus divisés et plus impuissants que jamais.

Bonaparte vint à Paris apporter les trophées d'Italie. Il avait le génie, la gloire, la raison, la magnanimité, la jeunesse, la fortune. Tout pâlissait devant lui. Mme de Staël ne le considéra point sous les traits défigurés où elle s'est plu à le représenter par la suite. Il lui semble remarquable « par son caractère et son esprit autant que par ses victoires »;... pitoyable aux vaincus, annonçant la justice; parlant « à l'imagination des Français »;... « sensible aux beautés d'Ossian »;... paré de « toutes les facultés généreuses qui donnent un beau relief aux qualités extraordinaires ». Elle le vit tel enfin qu'il apparaît dans l'immortelle esquisse de David : le buste un peu grêle et nerveux, serré dans la redingote unie boutonnée jusqu'au col, les joues creuses et pâles, le front large et qui s'étend entre les longs cheveux tombants, le nez d'aigle, les yeux ouverts sur l'infini et dévorant l'espace, quelque chose d'impérieux, d'avide et de mélancolique à la fois : le prestige du succès et la fascination du mystère.

« Cléopâtre [1] n'*était pas d'une beauté frappante*, mais son esprit et sa grâce répandaient tant de charmes dans sa figure qu'il était difficile de lui résister. Elle possédait surtout l'art de captiver.

1. *Cléopâtre*, article de Mme de Staël dans la *Biographie universelle*, 1811-1813.

Ses rapports constants avec la Grèce avaient développé en elle le charme pénétrant du langage et de ses séductions. César avait des vertus et des passions qui l'emportaient sur ses propres intérêts, et c'est plutôt par le génie que par le calcul qu'il réussissait en toutes choses. »

Le rêve qui a traversé alors l'imagination de Mme de Staël n'a laissé de traces que dans ces lignes d'une notice noyée dans la *Biographie universelle*. Elles sont lumineuses. La déception fut prompte. L'enchantement se rompit au premier entretien, sous le regard du Corse aux yeux d'acier. On ne peut dire ce que Mme de Staël pardonna le moins à Bonaparte, de ne l'avoir pas devinée, ou de l'avoir comme consternée devant lui. Non seulement elle ne le séduisit pas, mais, par une sorte de prodige monstrueux pour elle, il la réduisit au silence. « Je ne trouvai pas de paroles pour lui répondre quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à Coppet.... Lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda.... Je le vis plusieurs fois et jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper.... Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité. » Mais chaque fois aussi elle le sentait inaccessible. Ce genre de femmes inspirées et politiques lui était insupportable. « Elle se passionna pour lui », rapporte une contemporaine, très éblouie d'ailleurs de Bonaparte pour son propre

compte, et fort aigre à l'égard de Mme de Staël; « elle le chercha et le poursuivit partout,... elle l'effaroucha promptement.... Mme de Staël, après l'avoir inquiété, lui déplut. Il reçut ses avances froidement. Il la déconcerta par des paroles fermes et quelquefois sèches.... Une sorte de défiance s'établit entre eux, et, comme ils étaient tous deux passionnés, cette défiance ne tarda pas à se changer en haine. »

Ils n'en vinrent à la haine que trois ans après; mais, dès l'abord, Mme de Staël en eut le pressentiment. Si elle essaya de se reprendre au charme, c'est que l'illusion chez elle demeura plus forte que le jugement. Dans l'intervalle, elle continua de voyager entre Coppet et Paris, se partageant entre la grande affection et la grande ambition de son existence, son père et son salon. Elle avait deux fils, né l'un en 1790, l'autre en 1792; elle eut en octobre 1797, à Coppet, une fille, Albertine, le bonheur et la dignité de sa vie, qui de toutes les félicités désirées par elle lui procura la seule qui ne la déçut jamais.

Elle eut en Suisse Chênedollé pour hôte. A Paris elle se lia avec Mme Récamier et avec Mme de Beaumont. Elle travaillait, dans ses loisirs de Suisse, à un nouvel ouvrage, mais ce soin ne l'absorbait pas tout entière : « Femme jeune et sensible, écrivait-elle à Rœderer, ce n'est pas encore dans l'amour-propre qu'on vit. Le temps ne viendra que trop tôt où mon livre sera le premier événement de ma vie ».

Elle rentrait à Paris le soir du 18 Brumaire. L'événement ne la surprit pas; mais elle aurait préféré un autre homme. Toujours éprise de la république américaine et de la constitution anglaise, elle voulait, s'il fallait absolument un soldat au pouvoir, que ce fût un Washington, à tout le moins un Guillaume d'Orange. Elle pensait à Moreau : « Ses vertus l'en rendaient digne »; et à Bernadotte, qui « unissait les qualités d'un homme d'État et d'un grand militaire ». Une république romaine succédant à l'État tout romain des rois lui semblait aussi odieuse que l'ancien régime. Rien ne lui paraissait plus redoutable pour la liberté qu'un César installé dans la monarchie de Louis XIV. Néanmoins, dans les premières semaines, elle essaya encore de la coquetterie avec le nouveau maître. Bonaparte parut s'adoucir. Il plaça Benjamin Constant dans le tribunat, Benjamin se jeta aussitôt dans l'opposition. Dès le mois de janvier 1800 il décida de dénoncer au monde « l'aurore de la tyrannie ». Le discours se prépara dans le salon de Mme de Staël. « Voilà, lui dit Benjamin, votre salon rempli de personnes qui vous plaisent; si je parle, demain il sera désert, pensez-y. — Il faut suivre sa conviction », répondit-elle. Le discours fut prononcé. Ce soir-là, Mme de Staël avait prié des amis à dîner : ils appartenaient au gouvernement. A cinq heures, elle avait reçu dix billets d'excuse : l'un était de Talleyrand; ce fut une rupture de fait pour des années, d'estime pour toute la vie.

Le salon devint suspect. Fouché avait de la complaisance pour Mme de Staël; elle le considérait comme un « homme d'un esprit transcendant en fait de révolution »; il essaya de la raisonner. Le premier consul, lui dit-il, vous reproche d'exciter vos amis contre son gouvernement. Elle protesta qu'elle en était incapable; elle le crut peut-être en l'affirmant; mais Fouché n'emporta point la conviction qu'il fallait pour persuader le maître. Bonaparte était alors en route pour l'Italie. En traversant la Suisse, il s'arrêta à Coppet et visita Necker. Necker ne le jugea point aussi transcendant que le public le prétendait et ne se trouva point, comme sa fille, interdit en sa présence. Il lui fit la leçon, et lui répéta celle qu'il donnait naguère à Louis XVI. Bonaparte ne pensait point alors qu'il deviendrait, un jour, par alliance, le neveu de ce malheureux roi. Il prit le rapprochement en mauvaise part. Necker lui laissa l'impression d'un banquier judicieux égaré dans l'idéologie et fermé aux affaires d'État.

Mme de Staël arriva peu de temps après et demeura tout l'été en Suisse, écrivant lettres sur lettres à ses amis de Paris, afin de ménager sa rentrée pour l'hiver. « Quelle femme, disait-elle à Rœderer, s'est montrée dans tous les temps plus enthousiaste que moi de Bonaparte? » « Nous espérons la paix ici et nous admirons beaucoup Bonaparte », mandait-elle en juillet à un nouvel ami, dès lors très goûté, Fauriel. Mais en même temps, sous le coup des mécomptes et des impatiences, les incar-

tades jaillissaient de plus belle, et l'on peut juger des propos que lui prêtaient les espions et le public, aux traits qu'elle a relevés dans ses souvenirs : « Je souhaitais que Bonaparte fût battu, puisque c'était le seul moyen d'arrêter les progrès de la tyrannie.... Le bien de la France exigeait qu'elle eût alors des revers.... Moreau n'a-t-il pas regretté les lauriers de Stockach et de Hohenlinden? Il n'a vu que la France dans les ordres du premier consul; mais il appartenait à un tel homme de juger le gouvernement qui l'employait, et de prononcer lui-même, dans une pareille circonstance, quel était le véritable intérêt de son pays. » Les rapports reçus de Suisse n'étaient point de nature à affaiblir les préventions du premier consul. Mme de Staël y mit le comble en publiant un livre qui était, comme toute sa conduite d'alors, un mélange singulier de coquetterie envers la personne de Bonaparte, d'allusions satiriques à son gouvernement et de cabales contre son pouvoir.

De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. — Cet ouvrage, qui formait un volume de 600 pages, parut au mois d'avril 1800. C'est une thèse : la perfectibilité — nous disons aujourd'hui le progrès — de l'esprit humain dans toutes ses œuvres. Ce progrès trouve sa consécration dans la liberté; la liberté trouve sa garantie dans les institutions républicaines conçues et appliquées selon le système de l'auteur. La littérature française, régénérée par les mœurs républicaines, se rajeunira par l'influence des littératures étrangères.

Montrer les rapports qui existent entre la littérature et les mœurs sociales, chercher ceux qui peuvent exister entre la littérature et les institutions politiques, c'est faire ouvrage d'historien philosophe et se proposer un dessein inspiré de Montesquieu; mais il y faudrait des études immenses, des lectures infinies, des connaissances universelles et une critique supérieure. Mme de Staël n'en a que des parties, des velléités surtout et souvent des inspirations. Il faudrait de plus un désintéressement complet de l'esprit, qui se laisserait modeler par l'histoire. Mme de Staël n'est point alors disposée à s'y prêter; elle fait plus : comme elle soutient une thèse, le progrès de toutes choses et notamment celui de la littérature par la liberté, il faut que l'histoire s'y plie. L'effort que fait l'auteur offusque son intelligence et trouble ses belles facultés naturelles d'appropriation, en particulier lorsqu'il s'agit des anciens.

Mme de Staël parle des Romains mieux que des Grecs, non qu'elle préfère le génie de Rome, mais elle le connaît plus directement. Les allusions abondent dans ces chapitres, et, jugées à distance, elles semblent étrangement vaines. Quoi! c'est en un temps où renaissent les merveilles de Rome et où l'histoire semble rentrer dans ses prodiges, que l'auteur écrit, croyant faire une épigramme : « Il était, chez les anciens, permis au génie de se nommer, à la vertu de s'offrir. La nation leur savait gré d'être ambitieux de son estime. *Maintenant il faut*

se glisser dans la gloire.... La médiocrité est toute-puissante ! »

Tout, heureusement, n'est point jeu d'esprit en ces chapitres. Il s'y découvre nombre de vues de politique et d'histoire. Celles-ci, entre autres : l'art de penser est lié à la conservation de la liberté; il faut à la démocratie une langue pure et une belle éloquence pour tenir constamment les esprits en dignité. C'est cette constante tenue d'âme qui « fait d'un territoire une patrie en donnant à la nation qui l'habite les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes sentiments ». La force militaire, toujours identique à elle-même, ne saurait rien fonder d'original dans l'ordre de l'esprit : elle brise les volontés des hommes, elle ne forme point les caractères qui de groupes d'hommes font les nations.

L'auteur développe, sur le moyen âge, une opinion qui ne laisse point d'être hardie pour son temps : l'espèce humaine n'a pas rétrogradé durant cette période. C'est que l'histoire a un objet constant : la civilisation universelle ; elle y travaille sans cesse, et c'est « la pensée, toujours la même, que l'on voit surgir de l'abîme des faits et des siècles ».

On s'aperçoit, dans le voyage d'exploration que Mme de Staël fait à travers les littératures modernes, qu'elle connaît mal l'Italie et fort incomplètement l'Espagne. Elle parle bien de Machiavel, elle entend très peu Dante, et nullement Cervantes. Elle se hâte vers le Nord, qui l'attire et qui la retient. Elle y voit partout « l'esprit de liberté » et elle construit sa

théorie sur l'authenticité des poèmes d'Ossian. C'est la part, très large, de la fantaisie en ces essais; mais on y trouve la part, large aussi, de l'invention. Par exemple, cette pensée à rapprocher de ce qu'on lit, dans le livre *des Passions*, sur la mélancolie de l'amour : « Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée ». Mme de Staël montre, dans Shakespeare, des beautés tragiques d'un ordre nouveau pour les Français : « la pitié sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre, la pitié pour un être insignifiant et quelquefois méprisable ».

Le chapitre de la littérature allemande n'a plus qu'un intérêt : indiquer ce que Mme de Staël savait de l'Allemagne avant d'y avoir voyagé. Elle en savait infiniment plus qu'on ne le suppose communément, mais elle le savait de seconde ou de troisième main, par ses amis Benjamin Constant, Chênedollé, Adrien de Lezay, Gérando, Charles de Villers surtout, qui fut son initiateur. On traduisait beaucoup, on imitait davantage à la fin de l'ancien régime. On s'y remit dès qu'on en eut le loisir. Poèmes, romans, drames, Gœthe, Schiller, Klopstock, Wieland, furent introduits en France; mais on les habillait de costumes qui les déguisaient plus ou moins, sous prétexte de les mettre au ton et à la mode de Paris.

Comme il n'y avait point de liberté politique en France au XVIIe siècle, Mme de Staël n'y veut reconnaître qu'une littérature de théâtre. Le théâtre, à ses yeux, absorbe tout. Elle ne paraît pas avoir lu

l'*Histoire des variations*, ni médité sur les pensées de Pascal. Elle grandit démesurément le XVIIIe siècle. Elle traite Voltaire en poète. Elle se résume sur Jean-Jacques : « Il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé ». Puis elle arrive à l'avenir, qu'elle croit discerner. Montesquieu, Rousseau, Condillac, génies républicains, dit-elle, ont commencé la révolution de la littérature. Il convient que la licence soit bannie des livres, ainsi que des mœurs, sous la République. L'objet de la littérature ne sera plus, comme au XVIIe siècle, l'art d'écrire ; il sera l'art de penser, et la grandeur littéraire se mesurera au progrès de la civilisation.

Chemin faisant, elle s'arrête sur la destinée des femmes qui écrivent. Elle met ici en maximes son expérience personnelle. Marie-Antoinette et Rivarol la raillaient, le Directoire l'a tourmentée : « Dans les monarchies, dit-elle, les femmes [qui écrivent] ont à craindre le ridicule et dans les républiques la haine ». Voilà du Montesquieu à peu de frais. Il ne lui en coûte pas davantage d'ajouter cet aphorisme qui eût rendu rêveuse la grande Catherine : « Les femmes sans esprit de conversation ou de littérature ont ordinairement plus d'art pour échapper à leurs devoirs; et les nations sans lumières ne savent pas être libres, mais changent très souvent de maîtres ».

Elle pressent que la politique pourra devenir une science; mais son bon sens la met aussitôt en garde contre les « absurdités atroces », la charlatanerie des formules et l'algèbre sociale. Quelque précis, dit-

elle, que soit le calcul, s'il n'est pas d'accord avec la morale, il est faux : « La morale est la nature des choses dans l'ordre intellectuel ». La vertu procède de l'enthousiasme : l'analyse la tue. Mme de Staël annonce que le roman deviendra plus passionné, et prendra davantage ses données dans l'observation du monde. Elle estime que la comédie abandonnera les ridicules pour s'attaquer aux vices, démasquer les cyniques, les effrontés, les « charlatans de vice, frondeurs de principes, moqueurs des âmes » ; la comédie les dépouillera de leur masque de prétendus hommes forts, et les montrera rampants eux-mêmes devant la force. Mme de Staël annonce ainsi ses propres romans et prédit un théâtre qui ne prévaudra que beaucoup plus tard.

Elle cherche, en tâtonnant, les routes de la poésie et ne les découvre pas. Elle en reste encore à la rhétorique de sa jeunesse. Elle voit l'avenir de la poésie dans le progrès de la raison et le développement de l'éloquence. La poésie de son temps a passé auprès d'elle sans qu'elle l'ait soupçonnée; la poésie nouvelle germe tout autour d'elle sans qu'elle la discerne.

Elle n'avait pas connu le grand poète son contemporain, l'homme qui était appelé à régénérer la poésie française de son âge; la Terreur l'avait tué, jalouse d'anéantir tout ce qu'il y avait d'original et de fécond dans le génie du siècle. Dans l'élégie, dans l'ode, dans la satire, André Chénier avait trouvé, pour chanter l'amour et défendre la liberté, des formes

qui répondaient à l'âme de sa génération. Dans *Hermès* il esquisse le poème d'un siècle qui a réuni Montesquieu, Diderot, Buffon, Lamarck, Lavoisier, Laplace, Geoffroy Saint-Hilaire, André-Marie Ampère enfin. Sans l'ineptie envieuse de Robespierre, la France aurait eu son Gœthe. La guillotine sauva la médiocrité. La littérature républicaine n'eut plus que des versificateurs. La poésie se préparait une revanche par des voies différentes.

Chateaubriand écrivait son *Génie du Christianisme* dans le temps où Mme de Staël publiait son livre *de la Littérature*. Ils étaient aux antipodes l'un et l'autre. Chateaubriand la sentit rivale et hostile, comme Rivarol, autrefois, quand elle commença de parler. Mais ce fut une rivalité plus sérieuse : il ne s'agissait plus du règne des salons; il s'agissait de la domination intellectuelle de l'époque. Chateaubriand écrivit à Fontanes sur le livre de Mme de Staël une lettre pleine d'insinuations méchantes : « Ma folie, à moi, est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité.... Elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel et de regretter les jours d'une plus grande liberté. » Mme de Staël ne connaissait point la rancune, *Atala* lui fit oublier l'injure et elle pardonna à l'auteur en l'admirant. Mais si Chateaubriand l'émut, il ne la convertit point à la rhétorique néo-chrétienne.

« Je le crois, écrivait-elle, plus sombre que sensible. » Elle et ses amis étaient trop de l'ancien monde et trop pénétrés de l'esprit philosophique

pour se prendre aux amorces romantiques. Ils ne concevaient ni la religion machine d'État de Bonaparte, ni la religion machine poétique de Chateaubriand. Cette « religion des cloches », comme on l'a spirituellement appelée, cet « épicurisme catholique », cette « fatuité religieuse » de l'auteur d'*Atala* leur semblaient faux et affectés, avec une nuance de niaiserie. Il fallut à Mme de Staël la lecture de Klopstock, en sa langue originale, la fréquentation de Schiller, les leçons de Schlegel, les conversations de Gœthe surtout, pour comprendre quels éléments de poésie on pouvait tirer du christianisme, de ses traditions, de ses chants, de ses cérémonies. Au fond, elle ne s'y rendit jamais complètement, concédant les exemples, rebelle à la théorie, et trop sensible aux incongruités de détail pour se laisser éblouir. « Ce pauvre Chateaubriand va se couvrir de ridicule », écrivait-elle. Il « a un chapitre intitulé : *Examen de la virginité dans ses rapports poétiques !* »

Mais avant que Chateaubriand lui donnât de ces étonnements, elle se vit dénoncée pour sa *Littérature*. Ce livre, écrivait Fontanes, présente « la chimère d'une perfection qu'on cherche maintenant à opposer à ce qui est ».

Fontanes et les autres critiques de l'antichambre consulaire se méprenaient volontairement. Mme de Staël n'en était point encore à souhaiter la chute du Consulat : elle souhaitait de s'y faire une très grande place et d'en être l'ornement. Elle posait ses conditions, qu'elle présentait comme celles de

l'histoire. Que désirait-elle au juste? Rien de vulgaire, à coup sûr. Elle ignorait l'avarice. Les réalités du pouvoir lui étaient indifférentes : elle n'était capable ni de la fidélité discrète et prudente d'une Maintenon, ni de l'intrigue tenace et secrète d'une des Ursins; c'était l'éclat qu'il lui fallait. Elle était orateur dans l'âme et, par tempérament, orateur d'opposition. Le rôle de Fox en Angleterre, celui de Lamartine sous le gouvernement de Juillet, telle eût été sa vocation politique si elle fût née homme. Femme, à côté d'un maître tout-puissant, elle rêvait d'être l'associée de son génie et la muse officielle de son règne. Pour qui sait lire entre les lignes, c'est l'insinuation constante du livre *de la Littérature*. Il n'y a point dans cet ouvrage d'allusion malicieuse qui ne soit effacée par cette maxime : « Le génie, c'est le bon sens appliqué aux idées nouvelles ». Elle accordait ce génie à Bonaparte; mais Bonaparte entendait autrement les idées nouvelles.

Pour lui, l'idée essentielle était l'idée populaire que Danton, en son réalisme puissant, avait définie d'un mot : jouir de la Révolution. Le peuple voulait jouir de la Révolution. Bonaparte voulait absorber la Révolution et la glorifier en sa personne. Force, richesse, conquêtes, gouvernement, voilà son objet et ses ressorts. Il était tout État, et sous toutes les formes. Sa république est le contraire de celle de Mme de Staël. Elle avait réprouvé, en Mirabeau, la démocratie royale, elle a instinctivement horreur de la démocratie césarienne qui surgit

avec le Consulat. Bonaparte en juge clairement comme il jugeait de toutes choses. Il lui faut avant tout de l'obéissance. Son système implique une censure et une police de l'esprit public; il n'y a point de place, dans son empire, pour un bureau d'enthousiasme libéral. Mme de Staël lui propose, à ce prix, la grandeur et lui offre la paix. La grandeur, il entend, comme plus tard la couronne, ne la recevoir que de sa propre main; la paix des salons libéraux, il n'y croit pas plus qu'à celle des chancelleries européennes. La fatalité de sa destinée le condamnait à ne se soutenir qu'en s'élevant, à ne se défendre qu'en attaquant, à ne conserver qu'en envahissant. C'est pourquoi il ne pouvait y avoir rien de commun entre lui et Mme de Staël.

Il le lui marqua rudement, et elle se mit en guerre, d'autant plus agressive qu'elle avait été plus coquette. Revenue à Paris au mois de mars 1802, et installée rue de Grenelle, elle s'y entoura de tout ce qui osait encore briller en dehors de la personne du consul. C'est la période de splendeur de son salon. Auprès d'elle, son amie de cœur, Mme Récamier, « la belle Juliette », comme elle la nomme, l'enchantement des yeux; Mme de Beaumont, la grâce mélancolique et maladive; les anciens amis, moins Talleyrand, qui s'écarte, plus ménager de l'État qu'il ne l'avait été de l'Église, mais avec Narbonne qui échappe parfois à la surveillance de Mme de Laval, et reparaît, fort effacé; Benjamin, qui mène l'orchestre, interlocuteur incomparable; Ca-

mille Jordan, qui est, en politique, le disciple bien-aimé; Gérando, qui explique l'Allemagne; Fauriel, qui découvre les littératures du Midi. C'est aussi l'apogée de l'éloquence de Mme de Staël et de sa conversation merveilleuse semée de traits charmants, coupée de rapports subtils, de saillies heureuses, de gaieté, de satire, de rapprochements historiques, d'analyses pénétrantes du cœur, de sentiment surtout et d'enthousiasme. « Si j'étais reine, disait Mme de Tessé, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. »

Bonaparte prétendait qu'elle se tût. Elle sentit la main de fer sur son épaule, et elle se débattit. Ce fut alors une pluie d'épigrammes, traversées de beaux couplets indignés et de protestations magnifiques. Elle se livre à une « verve amère et mordante » que la colère déchaîne en elle et qui porte, disent les auditeurs, « le fer et le feu ». Benjamin, en disgrâce, n'y ménage pas ses flèches. Tout le Consulat comparaît devant ce tribunal sarcastique. « On nous racontait tous les soirs les séances de Bonaparte avec son comité; et ces récits auraient pu nous amuser, s'ils ne nous avaient pas profondément attristés sur le sort de la France. » Rien ne sera épargné, ni le système : « contenter les intérêts des hommes aux dépens de leurs vertus, dépraver l'opinion par des sophismes et donner à la nation pour but la guerre au lieu de la liberté »; ni les courtisans, régicides acquis et royalistes gagnés, tous « chevaliers de la circonstance »; ni les

prêtres : « il lui fallait un clergé comme des chambellans »; ni surtout le maître : « bourgeois gentilhomme sur le trône », irrité de « l'ascendant » des femmes, « des petits traits acérés de l'esprit de salon,... de la moquerie du bon ton », et qui ne peut secouer « une certaine antipathie jacobine contre la société brillante »; « sa petite taille et sa grosse tête, ce je ne sais quoi de gauche et d'arrogant, de dédaigneux et d'embarrassé qui semble réunir toute la mauvaise grâce d'un parvenu à toute l'audace d'un tyran »; « il ne sait pas s'exprimer dans le langage soutenu,... il n'est éloquent que dans l'injure »; son génie n'est que « charlatanisme »; il a « mystifié » les diplomates, jeté de la poudre aux yeux des militaires; ce n'est même pas un héros : à Marengo, pendant que le sort de la bataille semblait désespéré, il est demeuré inerte, se promenant à cheval lentement, devant les troupes, « pensif, la tête baissée,... courageux contre le danger plus que contre le malheur, n'essayant rien, attendant la fortune »; enfin « il y a dans tout son être un fond de vulgarité que le gigantesque même de son imagination ne saurait toujours cacher ».

Ajoutez les cabales avec les généraux hostiles ou envieux, Moreau et Bernadotte; les manifestations inconsidérées : « J'étais, raconte-t-elle, chez le ministre d'Angleterre lorsqu'il reçut les conditions de la paix [d'Amiens]. Il les lut à tous ceux qu'il avait à dîner chez lui, et je ne puis exprimer quel fut mon étonnement à chaque article. L'An-

gleterre rendait toutes ses conquêtes!... » « Je retardai mon retour à Paris pour ne pas être témoin de la grande fête de la paix.... » Enfin tous les signes d'une illusion qui la domine désormais et qu'elle ne perdra qu'en 1815, après l'épreuve de deux invasions étrangères et la déception de deux restaurations royales : c'est que l'Europe ne demande qu'à donner la paix à la France dans la frontière du Rhin; que la France ne demande qu'à jouir de la liberté politique dans une constitution imitée de l'Angleterre; qu'il n'y a donc qu'un obstacle au règne de la justice et au bonheur du monde : la personne de Bonaparte. Mme de Staël n'ira pas jusqu'à approuver les attentats contre la vie du premier consul, elle les flétrira toujours; mais elle souhaitera la chute de Bonaparte, même au prix de la défaite des armées françaises.

En voilà plus qu'il ne fallait pour jeter hors de lui un homme tel que le premier consul. « Elle monte les têtes dans un sens qui ne me convient pas », disait-il. Necker publia un livre : *Dernières vues de politique et de finances*. Il « se sentait le désir d'écrire contre la tyrannie d'un seul, après avoir si longtemps combattu celle de la multitude ». Il traça d'avance « tout l'échafaudage » de la monarchie impériale. Cet écrit irrita Bonaparte autant que l'avait flatté la fameuse brochure de Fontanes : *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte*. Il accusa Mme de Staël d'induire son père en erreur sur l'opinion de Paris, et il s'emporta.

Il faut faire ici la part des circonstances, qui étaient encore toutes révolutionnaires, et du caractère de l'homme, qui était plus que despotique. Mais il convient aussi de faire la part du pouvoir absolu et de ses conditions. Les grands meneurs d'hommes n'ont jamais été patients aux cabales féminines. Mme de Guéméné et Mme de Chevreuse en ont su quelque chose au temps du Cardinal. On se demande comment Louis XIV, avec son auguste politesse, eût traité la grande dame qui se fût avisée de tenir à Paris une cour de jansénistes ou un cénacle d'esprits forts mêlés à des réformés insoumis. Leur habit n'a point gardé les religieuses de Port-Royal de la brutalité des exempts. Cette réserve faite, il reste bien de la disproportion et du mauvais goût dans les colères et les proscriptions de Bonaparte. Tant de décrets, de police, de gendarmes, de dépêches et de gros mots pour un salon où l'on cause...

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !

On ne peut s'empêcher de sourire à considérer de loin ces fureurs de lion exaspéré par les chansons de l'oiseau moqueur : l'oiseau s'envole de branche en branche, s'enfuit et chante toujours; le fauve secoue sa crinière, roule les yeux, écume, laboure l'arène et s'évertue vainement. Napoléon grandit Mme de Staël en l'élevant à la dignité de puissance à combattre; il se diminue par l'excès des coups qu'il porte dans le vide pour l'écraser. S'il y a de

l'exaltation théâtrale dans le désespoir d'exil de Mme de Staël, si elle se pose trop complaisamment en victime de tragédie, en Andromaque persécutée, elle est cependant, au fond, dans son rôle : elle souffre sincèrement, et l'on a pitié d'elle. Napoléon manque de majesté, il sort de son personnage. Ses mesures sont odieuses, ses imprécations ridicules. Mme de Staël, dans cette lutte qui durera dix ans, garde le dernier mot, et ce mot est celui d'une femme d'esprit : « Quelle cruelle illustration vous me donnez, écrivait-elle à Bonaparte en 1803; j'aurai une ligne dans votre histoire. »

L'exil eut ses préliminaires durant le printemps de 1802 : ce fut la mise en interdit du salon et la mise en quarantaine des amis : « Ce qui rendait ma position plus cruelle, c'est que la bonne compagnie de France croyait voir dans Bonaparte celui qui la préservait de l'anarchie ou du jacobinisme.... Elle blâma fortement l'esprit d'opposition que je montrai contre lui.... » « La bonne compagnie se retirait de vous en même temps que la faveur du gouvernement, situation insupportable pour une femme, et dont personne ne peut connaître les pointes aiguës sans l'avoir éprouvée. » « Il me fallait plus de force encore pour supporter la persécution de la société que pour m'exposer à celle du pouvoir. J'ai toujours conservé le souvenir d'un de ces supplices de salon que les aristocrates français savent si bien infliger à ceux qui ne partagent pas leurs opinions. »

Elle n'exagère pas quand elle parle des *pointes*

aiguës et des *supplices de salon*. Les « anciens courtisans n'avaient à faire à Bonaparte qu'une seule concession, celle de changer de maître »; ils la faisaient avec d'autant plus de zèle qu'ils se sentaient moins sincères et plus intéressés. Mme de Staël les contrariait dans leurs évolutions et compromettait les effets de leurs palinodies. Mais ce serait mal les connaître que d'imaginer qu'ils l'attaquaient dans ses écrits ou dans ses convictions. C'eût été prendre au sérieux son caractère de muse et de femme supérieure. Les hommes de qualité, surtout les femmes du monde n'entendaient nullement consacrer sa suprématie, même en la raillant. Ils frappaient à leur portée. Ils attaquaient Mme de Staël par ses côtés vulnérables, les petits côtés, les misères de sa vie, ses imprudences, ses défauts de tact, ses sentiments étalés bruyamment, sa soif de succès, sa danse, son turban, sa cour de beaux esprits, le cortège de ses sigisbées et la prodigalité supposée de ses faveurs. Pour anéantir l'écrivain, ils outrageaient la femme.

Sur ces entrefaites M. de Staël mourut. Il s'était séparé régulièrement de sa femme en 1798 : il se flattait toujours de recouvrer son ambassade, et la disgrâce de l'ambassadrice était un obstacle. Mais il n'obtint rien. Il était malheureux; il souhaita de revoir ses enfants. Mme de Staël décida de se rendre à Coppet avec lui. Il succomba en chemin, au mois de mai 1802. Mme de Staël était libre. Sa passion pour Benjamin Constant n'était un secret

pour personne; on annonça partout qu'ils allaient s'épouser. L'amour dans le mariage, qui avait rempli les rêves de sa jeunesse, continuait de remplir ses écrits : « Quoi! écrit-elle dans le livre *des Passions*, c'est dans la réalité des choses humaines qu'il existe un tel bonheur, et toute la terre en est privée.... Cette réunion est possible et l'obtenir pour soi ne l'est pas! »

Mais si elle aimait Benjamin avec une fièvre jalouse, si elle ne supportait point l'idée d'exister sans lui, surtout de le voir appartenir à une autre, elle hésitait fort à lier indissolublement sa vie à la sienne. Elle le voulait dans sa dépendance; elle n'entendait point se le donner pour maître. Il n'avait rien « du protecteur sublime, du guide fort et doux » qui était sa chimère. Elle jugeait que Benjamin troublerait la vie qu'elle s'était faite, sans lui apporter le bonheur intime qu'elle n'avait pas connu. Elle tenait à sa qualité d'ambassadrice, à son titre de baronne, à ce nom qu'elle avait rendu célèbre. Benjamin, de son côté, se trouvait plus las qu'on ne peut dire de ce rôle de « sigisbée perpétuel » d'une femme aussi recherchée. Il trônait chez elle; mais il y jouait un personnage assez équivoque. Depuis longtemps il supportait impatiemment « l'influence surnaturelle » qu'elle exerçait sur lui; il s'irritait de ses fuites honteuses, de la perpétuelle capitulation de ses retours. En blasé qu'il était, il aspirait à des amours bourgeoises, à l'adoration légitime d'une femme docile, simple de cœur, bornée d'esprit,

mais soumise. Il se figura qu'en sollicitant la main de Mme de Staël il provoquerait un refus qui lui ouvrirait la retraite. Il sollicita, mais sans insistance; elle refusa, mais sans se faire prier; ni l'un ni l'autre ne souhaitait cette union. Cependant ils s'en voulurent, elle de n'avoir pas été forcée à consentir, lui de n'avoir pas été pris au mot. Ils restèrent ainsi péniblement dans l'entre-deux de l'amour et du mariage; ils en souffraient et ils ne pouvaient s'en arracher.

Il restait à Mme de Staël une ressource, la consolation de ceux qui sont nés écrivains, conter au public ses injustices et ses disgrâces. Elle composa son roman de *Delphine*, le plus personnel de ses ouvrages, celui « où elle a tout dit », selon Mme Necker de Saussure, et où elle a dépeint « la réalité de sa jeunesse ». « Le talent dans une femme peut-il avoir un autre but que d'être un peu plus aimée? » disait-elle alors à une amie. Se faire mieux aimer et se défendre; montrer au monde qu'il est inique et qu'elle n'est pas dupe de ses faux jugements; par-dessus tout apporter à toutes les femmes qui souffrent des mêmes maux, le livre annoncé dans le traité *des Passions*, prédit dans le traité *de la Littérature*, ce roman de la vie et de l'avenir, le livre « qui dévoilera véritablement le malheur; le livre qui fera connaître ce que l'on a toujours craint de représenter, les faiblesses, les misères qui se traînent après les grands revers; les ennuis dont le désespoir ne guérit pas; le dégoût que n'amortit

point l'âpreté de la souffrance; les petitesses à côté des plus nobles douleurs; et tous ces contrastes et toutes ces inconséquences, qui ne s'accordent que pour faire du mal, et déchirent à la fois un même cœur par tous les genres de peines. » Voilà l'objet de *Delphine*; l'esprit en est résumé, en deux lignes, par l'épigraphe : « Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme doit s'y soumettre ».

C'était se condamner, en apparence, mais par une de ces confessions éclatantes qui sont une véritable apologie. L'héroïne, c'est elle-même, rajeunie, embellie, plus gracieuse, plus touchante, épurée en quelque sorte, dégagée de la politique et de la littérature. Delphine n'a qu'une aventure, où le cœur seul est en jeu. Quant au héros, Léonce, c'est encore et toujours une copie voilée de Guibert. Mme de Staël ne se met point en frais pour inventer un Werther ou un Saint-Preux. Les passions nouvelles qu'a déchaînées la Révolution et que nourrit la guerre, ne l'inspirent point. Le jacobin amoureux, le guerrier romanesque, l'exilé, le conspirateur, tous les types du roman du lendemain semblent étrangers à son imagination. Elle peint ce qui l'a frappée; mais, en idéalisant son personnage, elle ne le rend pas plus sympathique. Elle l'orne de toutes les séductions et lui prête tous les préjugés de l'homme du monde; mais il parle avec plus de passion qu'il n'en éprouve; il promet un bonheur qu'il ne saurait donner. Il est hautain, jaloux, susceptible, sceptique, hormis sur le point

d'honneur, où il raffine, et sur l'article de l'opinion, c'est-à-dire des commérages, où il est pusillanime. Il adore Delphine, qui est noble, riche, vertueuse, et il épouse une autre femme parce que sa mère en a disposé ainsi. Il met Delphine au-dessus de toutes les femmes et il croit à toutes les calomnies que le monde débite sur elle. Elle se justifie, il l'absout, il se repent, mais il refuse de l'épouser au moyen d'un divorce, parce que le divorce est de mauvais ton. Il lui offre un accommodement qui, pense-t-il, conciliera tout, le monde, l'amour et les bienséances : il enlèvera Delphine et il ira vivre avec elle à l'étranger. Ce Léonce est vrai, mais il est insupportable. « Il manque d'amour », dit un ami de Delphine. « Tout le mal vient de là. » C'est sa condamnation.

Delphine se montre imprudente avec indiscrétion, et le hasard se fait trop calamiteux pour elle. Cependant les épisodes du roman, malgré leur monotonie, demeurent intéressants. Ils sont observés, mais ils le sont d'un salon seulement. Aucun souci du cadre, du costume, de la couleur. Le roman se déroule entre 1790 et 1792 : à part l'arrestation de Léonce, accusé à tort de porter les armes contre la France et fusillé, rien ne trahit la Révolution en ce livre, sauf quelques belles phrases sur la liberté, le patriotisme et les devoirs d'un bon Français. Les personnages secondaires ont de la vie. On s'est plu à y démêler les images de plusieurs des amis de Mme de Staël. Elle a embrouillé à plaisir ces

images, et c'est curiosité perdue d'en chercher les modèles. Il faut excepter toutefois Mme de Vernon, le repoussoir de Delphine, qui pratique la religion sans y croire et obéit aux préjugés en les méprisant. On a reconnu Talleyrand dans ce caractère très politique. Le fait est qu'il y a plusieurs des traits de l'ancien évêque, celui-ci entre autres (c'est toute la vengeance tirée par Mme de Staël de la défection de son ami) : « L'ingratitude, dit Mme de Vernon, c'est un grand mot dont on abuse beaucoup; on se sert, parce que l'on s'aime, et quand l'on ne s'aime plus, l'on est quitte; on ne fait rien dans la vie que par calcul ou par goût : je ne vois pas ce que la reconnaissance peut avoir à faire dans l'un et dans l'autre. »

Delphine est un roman par lettres, « genre, dit l'auteur, qui suppose plus de sentiments que de faits ». Dans l'ordre des sentiments, Mme de Staël abuse du désespoir. On sent qu'elle s'est complue à ces effusions, qu'elle s'y est reprise, et très souvent, ajoutant toujours, sans effacer jamais. Ce qu'on a de ses propres lettres sur le même chapitre est plus serré, plus en relief : la passion y emporte la plume, qui n'a pas le temps de disserter. Mme de Staël affaiblit son inspiration en la délayant; mais l'inspiration est réelle. Pour le pathétique et pour la flamme, plusieurs lettres de *Delphine* méritent d'être rapprochées de celles de Mlle de Lespinasse. Mme de Staël ne connut ces lettres qu'en 1809 : elle n'a pu les imiter. Mais le souffle est le même, et quand les lettres de Mlle de Lespinasse parurent, tout

le monde en fut saisi. C'est la même exaltation d'amour, le même cri déchirant poussé des mêmes abîmes, les mêmes regrets dans le sacrifice, enfin, pour employer une image chère à l'auteur, la même « griffe de vautour » qui déchire le cœur quand elle l'étreint, même pour l'emporter vers le ciel.

Le style de *Delphine* semble vieilli, c'est qu'il a été jeune, et c'est aussi pourquoi il a touché les contemporains. La critique pédante, et la critique l'était très étroitement en ce temps-là, releva maint défaut dans ce roman. Rœderer, naguère si amical, devenait amer à mesure que la disgrâce consulaire s'étendait sur Mme de Staël. Il lui pardonnait difficilement de frapper avec tant d'éclat, tout en frappant à faux, à ce qu'il prétendait, lorsqu'il frappait lui-même malgré l'excellence de sa recette, si obscurément, sans chaleur et sans étincelles. Il reproche à Mme de Staël de ne point lier ses idées, de ne les point approfondir, d'employer des tours elliptiques, des expressions abstraites, de ne pas chercher le mot propre, le verbe significatif, ou de ne le point trouver. Il lui dit : « C'est l'expression qui crée et fixe la pensée ». Il la renvoie à Condillac, et c'est la renvoyer à la bonne école. Elle lui répond : « Qu'entend-on par le style? n'est-ce pas le coloris et le mouvement des idées? Trouvez-vous que je manque d'éloquence, d'imagination ou de sensibilité? »

Elle s'est fait une rhétorique selon son génie, qui est tout d'improvisation : « Le style représente, pour ainsi dire, au lecteur, le maintien, l'accent, le geste

de celui qui s'adresse à lui. » C'est ce qu'elle nomme le style de l'âme et de l'enthousiasme : en un mot, l'exaltation notée. Elle note de ses pensées ce qui peut s'en noter; elle ne reproduit point ce qui précisément tenait lieu du style dans ses discours, le tourbillon de son éloquence, l'éclat de ses yeux superbes, son accent impérieux, son geste persuasif. Elle ne se soucie point assez d'y suppléer par les ressources de l'art d'écrire. Elle a le mouvement : la couleur manque. Je ne parle point de la couleur appliquée après coup, mais de la couleur naturelle, de ces métaphores spontanées du langage qui animent la phrase comme la rougeur d'un sang frais anime le visage.

La préoccupation de Mme de Staël est de convaincre par la rapidité des arguments et d'émouvoir en poussant droit au cœur. Elle ne cherche pas à peindre. Elle disait, à propos de Montesquieu qui multipliait, selon elle, par trop les figures : « On oserait souhaiter à la place de cette image une pensée de Tacite ou de l'auteur lui-même, qui tant de fois a surpassé les meilleurs écrivains de l'antiquité ». Faut-il s'arrêter à ses adjectifs? L'adjectif est la mode et le caprice en littérature. Il fait la hardiesse du livre de demain, il fait le charme du livre d'aujourd'hui et le ridicule de celui d'hier. Nous avons les nôtres dont nous abusons : nous en avons d'aimables : *parisien, délicat, moderne*; nous en avons de disgracieux, comme *psychologique*. Au temps de Mme de Staël, *sensible* s'épanouissait

encore. Elle l'emploie à tout usage, au sens propre, qui pourtant fait sourire : « être le premier objet d'un homme sensible »; puis dans tous les abus du jargon : « son éloquence... sensible comme son cœur... », « un air (de musique) à la fois vif et sensible », et cela dans une traduction de l'anglais, pour rendre le mot *sweet*, suave, qui était juste et bien à sa place.

Les contemporains ne s'en apercevaient pas : toutes les âmes *sensibles* pleurèrent sur *Delphine*, et les ennemis de l'auteur enragèrent du succès du roman. Le maître s'était prononcé. « Le désordre d'esprit et d'imagination qui règne dans ce livre excitait sa critique », rapporte le *Mémorial.* C'était la consigne. Les officieux rivalisèrent de zèle à raffiner sur ce thème. Un journal annonça plaisamment une *Delphine convertie.* Mme de Genlis, dans la ferveur d'une vertu récente, accusa l'auteur de corrompre les mœurs. Fiévée dépeignit Mme de Staël en commère, affligée d'un excès de santé, « à califourchon sur le sublime ». « Delphine, dit-il, parle de l'amour comme une bacchante, de Dieu comme un *quaker*, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste. »

C'étaient autant d'avertissements de ne point se risquer en France. Mme de Staël ne se résigna point à les comprendre. A l'automne de 1803 elle se rapprocha de Paris : sa présence fut signalée. Elle eut des visites un peu trop bruyantes. Malgré l'amitié de Mme Récamier, encore en faveur, et malgré

l'intervention de Joseph Bonaparte, elle reçut, le 15 octobre, l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de la capitale, à Dijon s'il lui plaisait. Elle préféra voyager. Elle y avait songé déjà, lorsque l'exil s'annonçait. « Toujours un peu romanesque, » comme elle disait, « même en amitié », elle avait proposé, en 1802, à Camille Jordan de l'accompagner en Italie : « Oublier tout ce qui m'oppresse pendant six mois, l'oublier avec vous, que j'aime profondément, sous ce beau ciel d'Italie, — admirer ensemble les vestiges d'un grand peuple, verser des larmes sur celui qui succombe avant d'avoir été vraiment grand, ce serait du bonheur pour moi... ». Camille, qui n'était romanesque qu'en politique, déclina l'invitation. Mme de Staël reprit le projet et le tourna vers l'Allemagne. Elle pensa que ce voyage serait profitable à son fils aîné. L'Allemagne l'attirait. Elle désirait, selon le mot d'un de ses amis, « aller voir elle-même les grands génies », Gœthe et Schiller, alors dans toute leur gloire. Elle y joignait une arrière-pensée : « Je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France ». Elle partit, avec ses enfants, au mois de décembre 1803, visita à Metz Charles de Villers, « Villers de Kant », comme on l'appelait, qui lui traça son itinéraire, puis elle s'achemina par Francfort sur Weimar, où Benjamin Constant la rejoignit en janvier.

CHAPITRE IV

LES VOYAGES EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE
CORINNE
1804-1807

Elle atteignit son but. Elle parcourut la terre de l'enthousiasme, elle connut les « grands génies », elle fut traitée en illustre victime par les princes, et elle fournit aux agents de Napoléon la matière de rapports où ils faisaient la cour à leur maître tout en l'irritant par le récit des succès de son ennemie.

Weimar n'était point un État, c'était une cour et un théâtre; Gœthe gouvernait le théâtre, et Schiller était l'honneur de la cour. Ce n'était point précisément la constitution rêvée par Mme de Staël; mais l'esprit compensait ce qui manquait du côté des institutions. Cet esprit lui demeura assez longtemps fermé. Malgré les amorces qu'elle trouvait dans son imagination et dans son cœur, malgré un je ne sais quoi de germanique qui lui venait de ses ancêtres, une affinité de race dont Gœthe fut frappé et qui la

prédisposait à l'intuition des choses de l'Allemagne, le sens des mots lui manquait, et, plus encore, le sentiment des choses. Il ne suffisait pas qu'on lui traduisît les phrases ou qu'elle apprît à les traduire : en substituant le terme français à l'allemand, on substituait les notions et les images que la vie du grand monde avait formées dans l'intelligence d'une Parisienne de l'ancien régime, aux notions et aux images que la contemplation de la nature, une existence à la fois très méditative et très studieuse avaient développées chez Gœthe, chez Schiller et chez leurs contemporains. C'était une conception toute autre de l'humanité, de l'amour, du rôle de la femme dans la société et de sa destinée.

Les dissentiments se creusaient davantage : sur l'article de la Révolution : les Allemands la jugeaient dénaturée par ses auteurs; sur l'article de Bonaparte : ils considéraient le premier consul comme la Révolution personnifiée dans ce qu'elle avait de pratique et de légitime; sur l'article de la liberté : ils en déniaient le sens aux Français; sur l'article de la morale : ils leur en contestaient presque la conscience. « Mme de Staël n'a aucune notion du devoir », disait Gœthe après avoir lu *Delphine* et le traité *des Passions*. Ces Allemands se souciaient peu de fonder un État libre et d'édicter des lois propres à former des citoyens vertueux. La liberté, pour eux, résidait dans le développement indépendant de l'intelligence, et la vertu dans le sain gouvernement de l'âme par soi-même. Liberté et vertu, conçues de la

sorte, étaient l'affaire propre de chacun : le caractère y était tout et les institutions n'y étaient rien. Les affaires publiques étaient les affaires de l'État et ne regardaient point ces savants et ces poètes. Obéir aux puissances établies afin d'avoir le loisir de penser librement dans le for intérieur, voilà le dessein de leur vie, et ils n'y voyaient pas de contradiction. « Ils sont flatteurs avec énergie, disait Mme de Staël, et vigoureusement soumis,... se servant de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde, le respect pour la force. »

Ils l'attendaient comme un phénomène, avec nombre de préventions que son caractère n'était pas fait pour atténuer. Ses plus belles qualités, ses plus grandes séductions, sa conversation étincelante, son éloquence, sa merveilleuse souplesse d'esprit perdaient une partie de leur prestige avec des interlocuteurs étrangers. Non seulement ils n'étaient pas au ton, mais ils devaient, pour essayer de s'y mettre et de s'y soutenir, faire sur eux-mêmes un perpétuel effort d'attention, s'imposer une gêne qui paralysait leur pensée. « Si seulement elle comprend l'allemand, écrivait Schiller, nous prendrons le dessus; mais s'il faut exposer notre religion intime en phrases françaises et lutter avec la volubilité française, ce sera vraiment trop rude. » Cette volubilité, qui éblouissait à Paris, risquait fort d'étourdir à Weimar. Puis, ils avaient leurs habitudes, leurs méthodes, leurs travaux, leurs heures de délasse-

ment, leurs heures de réflexions, toute une vie réglée et régulière de penseurs, qu'ils redoutaient de voir troubler par ce météore.

Avec son besoin insatiable de répandre ses idées, sa curiosité impatiente des idées d'autrui, Mme de Staël voulait employer tous ses instants. Elle ne pouvait admettre que l'on ne prît point à ses entretiens l'intérêt qu'elle y trouvait elle-même. Elle prétendait se faire expliquer l'Allemagne, son génie, sa littérature, par des hommes qui savaient incomplètement le français ou qui même, comme Gœthe, le sachant, ne le parlaient pas sans difficulté. Rien de plus contraire à leur conception de la vie intellectuelle que cette prétention de tout apprendre dans des conférences où elle parlait presque toujours, et de tout réduire en propos de conversation. « Je comprends tout ce qui mérite d'être compris, et ce que je ne comprends pas n'existe pas », répondit-elle à un ami qui lui servait de trucheman et qui lui déclarait qu'elle n'entendait jamais Gœthe. Ajoutez, chez ce grand poète, en particulier, la crainte d'être mystifié et de paraître dupe. Il se tint sur ses gardes. Il était d'ailleurs absent de Weimar quand Mme de Staël y arriva, et il se fit beaucoup prier pour y revenir.

On a comparé spirituellement l'effet que produisit Mme de Staël sur la cour et la ville de Weimar à quelque chose comme l'incursion d'un écureuil dans une fourmilière. Elle fut invitée tout de suite au château et y fut traitée sur le pied de l'intimité.

C'est peut-être là qu'on la goûta le plus. Elle rencontra pour la première fois Schiller au thé de la duchesse. Il était en uniforme de cour; elle le prit pour un général. On le lui présenta; elle engagea aussitôt la conversation sur la supériorité de la tragédie française. C'était un de ses thèmes favoris, et son talent de déclamation lui fournissait le meilleur de ses arguments. Les Allemands l'entendaient volontiers réciter et l'applaudissaient, mais elle ne les convertissait point au culte de Racine. Elle s'imposait à l'admiration, mais elle fatiguait. « Elle est tout d'une pièce, écrivait Schiller. Rien de faux ni de maladif en elle; ce qui fait que, malgré l'énorme différence des natures et des manières de penser, on se trouve parfaitement bien avec elle; on peut tout entendre d'elle et tout lui dire. Elle représente la culture française dans toute sa pureté....Le naturel et le sentiment valent mieux chez elle que la métaphysique, et sa belle intelligence s'élève à la puissance du génie... Quant à ce que nous appelons poésie, elle n'en a aucun sentiment; elle ne peut s'approprier dans les ouvrages de ce genre que ce qu'ils ont de passionné, d'oratoire, d'universel.... » Puis venaient les réserves : « L'étonnante volubilité de sa parole : il faut se faire tout oreilles pour la suivre.... Elle veut tout expliquer, pénétrer, mesurer; elle n'admet rien d'obscur, d'inaccessible, et, dans les régions qu'elle ne peut éclairer de son flambeau, il n'existe rien pour elle ». « Nous sommes dans une perpétuelle tension d'esprit, ajoute Char-

lotte Schiller.... Il faut, quand on aimerait à se recueillir, se tenir sur les pointes, chercher des traits et s'ingénier.... C'est un mouvement perpétuel : elle veut tout savoir, tout voir, tout connaître.... »

Et tout cela en courant, au hasard des improvisations de table ou de salon, abordant de préférence les problèmes insolubles, ces grands mystères de l'âme et de la passion « qui ne doivent, disait Gœthe, se poser qu'entre Dieu et l'homme »; les discutant, les tranchant d'un beau mouvement de cœur ou d'un beau trait d'éloquence, toujours pressée de conclure, sauf à tout remettre en question le lendemain et à recommencer toujours. Elle effarouchait ces hommes à la pensée plus lente et plus soutenue, qui discutaient sans cesse, sauf à ne conclure jamais. Elle exige d'eux qu'ils démontent leur machine, s'analysent, s'expliquent eux et leurs ouvrages, au vol, pour ainsi dire, et du premier coup. Schiller y perdait patience. « Il me semble que je relève d'une maladie », dit-il quand elle s'en alla.

Se trouvant un jour dans une compagnie avec Fichte, elle l'interpella : « Dites-moi, monsieur Fichte, pourriez-vous en très peu de temps, un quart d'heure, par exemple, me donner un aperçu de votre système et m'expliquer ce que vous entendez par votre *moi*; je le trouve fort obscur? » Fichte avait employé toute sa vie à couver ce moi et à en imaginer les surprenantes métamorphoses. La question lui parut impertinente. Toutefois il fit le galant et il s'exécuta. Mais il lui fallait se traduire en fran-

çais, et il y suait sang et eau. Il n'avait pas encore parlé dix minutes que Mme de Staël s'écria : « C'est assez, monsieur Fichte, c'est bien assez. Je vous comprends à merveille. J'ai vu votre système en illustration : c'est une des aventures du baron de Münchhausen. » Le philosophe prit une attitude tragique, et il se fit un grand froid dans l'assemblée.

Voilà de ces propos qui lui faisaient refuser l'esprit par les Allemands; elle leur refusait, de son côté, le sens de la vie du monde : « Il n'y a pas l'ombre de comparaison entre ce que nous appelons société en France et ceci. Et je ne suis pas étonnée que les savants aient en Allemagne plus de temps pour l'étude que partout ailleurs, car la séduction de la société n'existe pas. » Le temps, qui lui coûtait si peu et qu'elle était toujours si pressée de dissiper, était pour ses hôtes la chose la plus précieuse de la vie. Elle leur en ravissait une part, et c'est en cela qu'elle les importunait tant.

Gœthe lui apparut tel que Benjamin Constant l'a esquissé à la même époque : « finesse, amour-propre, irritabilité physique jusqu'à la souffrance, aspect remarquable, beau regard, figure dégradée ». Werther engraissé, et la patte-d'oie sur les tempes de cette tête olympienne! Ce fut une déception. « Je voudrais, écrivit-elle, mettre son esprit dans un autre corps; il est inconcevable qu'un esprit aussi supérieur soit aussi mal logé. » Elle lui disait : « Je veux vous voler tout ce qui se vole; cela vous lais-

sera bien riche encore ». Comme il se dérobait : « Si je m'établissais ici, vous feriez bien de me traiter comme tout le monde ; mais pour quinze jours, n'auriez-vous pas pu me les donner ? » C'était réclamer ce dont Gœthe se montrait le moins prodigue : il en usait avec son génie comme avec toutes les puissances de la terre, et il le ménageait.

Au mois de mars elle quitta Weimar pour Berlin. Ce « foyer des lumières » la charma par « l'esprit de justice » qu'elle trouva dans l'État et « l'indépendance de caractère » qu'elle observa dans les individus. Il lui parut cependant que le fameux « éperon prussien », le grand ressort national, s'émoussait sensiblement, qu'il s'usait trop en parades de troupes et en manèges diplomatiques. Elle s'attacha, à titre de précepteur pour ses fils, Guillaume Schlegel. Il devint son principal interprète des choses d'Allemagne et l'aida ensuite à s'approprier ce qu'elle recueillait alors au passage. C'est à Berlin qu'elle apprit la conspiration de Georges et le meurtre du duc d'Enghien. Elle juge, dans ses souvenirs, la conspiration d'après Fauriel ; elle y met trop de police et trop peu d'assassins. Elle juge en historien et en politique l'affaire de Vincennes : c'est qu'elle connaissait à fond les hommes que Bonaparte entendait frapper par ce terrible exemple : « Au moment où il voulut se faire nommer empereur, il crut à la nécessité de rassurer, d'une part, les révolutionnaires sur la possibilité du retour des Bourbons, et de prouver, de l'autre, aux royalistes, qu'en s'atta-

chant à lui, ils rompaient sans retour avec l'ancienne dynastie ».

L'arrestation d'un prince à Ettenheim ne laissait pas de lui inspirer des inquiétudes personnelles. Cette pensée la reportait vers Coppet; le plus funeste des coups qu'elle pût recevoir l'y rappela. Elle apprit que son père était gravement malade; elle partit en hâte et le trouva mort. Il avait succombé le 10 avril. Mme de Staël connut alors une douleur pire que toutes les misères d'amour, la perte de la personne dont, en ces misères mêmes, on attend encore la consolation. « Tant que mon père vivait, je ne souffrais que par l'imagination;... après sa perte, j'eus affaire directement à la destinée. »

Elle se mit vaillamment à l'œuvre : elle s'occupait déjà de l'éducation de ses enfants en mère zélée, elle s'occupa des affaires de sa fortune en mère prévoyante. Il lui semblait qu'en ce dernier travail qui répugnait tant à son esprit, elle s'inspirait encore de la pensée de son père et lui rendait le culte qu'elle lui avait voué depuis son enfance.

Il se fit, dans le même temps et sous la même influence, dans son âme, un mouvement de réflexion religieuse. Elle avait toujours reconnu la nécessité sociale des croyances, elle en ressentit plus vivement le besoin personnel et en désira le secours. Elle consacra tout l'été à composer l'éloge qui est intitulé *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*. C'est un écrit sincère et touchant, comme une version plus intime de la première partie des *Considé-*

rations. Puis, la vie lui devenant trop dure à Coppet, elle essaya d'une diversion nouvelle et partit en novembre pour l'Italie.

Benjamin Constant s'était cru obligé de l'assister dans la catastrophe : il ne sut jamais lui-même dans quelle mesure il l'avait trompée en paraissant la plaindre et en pleurant avec elle. Il la vit, à coup sûr, avec soulagement s'éloigner de Coppet et ne songea pas à la suivre. Elle eût désiré entraîner Camille Jordan : « Vous ne serez pas seul avec moi puisque j'emmène mes trois enfants et leur savant instituteur. Vous feriez un acte de charité pour une personne dont l'âme est cruellement malade. » Mais Camille redoutait les naufrages; il n'aimait la mer et les tempêtes que de loin, de l'observatoire de Lucrèce, et il se tint, cette fois encore, au logis.

Un voyage sans compagnie, c'est-à-dire sans conversation, semblait à Mme de Staël « un des plus tristes plaisirs de la vie ». « Traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que nous comprenons à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos ni dignité; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspirent peu d'estime pour vous-même.... » Gœthe la jugeait incapable de comprendre l'Italie. Il se trompait; mais ses conversations, que la vue des objets vivifiait dans la mémoire de Mme de Staël, contribuèrent

singulièrement à lui ouvrir les yeux. Sismondi, Guillaume de Humboldt et Bonstetten qu'elle rencontra, lui servirent de guides dans le passé et lui expliquèrent les âmes. A Milan elle noua avec le poète Monti, sombre et tumultueux, une de ces amitiés exaltées qui prenaient si facilement dans ses discours et dans ses lettres les formes de l'amour. Elle visita la comtesse d'Albany. La reine de Naples, Marie-Caroline d'Autriche, lui fit un accueil dont il lui convint de se trouver flattée. Elle eut plus de raisons de l'être de la réception solennelle que lui ménagea, au Capitole, l'Académie des Arcadiens : elle écouta un sonnet latin composé en son honneur, et elle lut, avec émotion, une traduction, médiocre d'ailleurs, qu'elle avait faite en vers français, d'un sonnet de Minzoni sur la mort de Jésus-Christ.

Ce voyage lui révéla la nature dans la mesure où elle en pouvait sentir les beautés. « On voit la mer et le Vésuve et l'on oublie alors tout ce qu'on sait des hommes », c'est Corinne qui le dit, et Corinne est là dans son rôle. Mais Mme de Staël, pour son propre compte, y mettait moins d'enthousiasme. « Si ce n'était le respect humain, avouait-elle à un ami, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas. » Elle ne parcourait point l'Italie, comme Chateaubriand, pour chercher des images; celles qu'elle rapporta n'étaient que de

seconde main, en quelque sorte, exécutées sur commande et gravées au trait, sans ombres et sans lumière. Elle préférait à la nature nue ce qu'elle appelle les « pays historiques ». L'Italie la séduisit par ses ruines et par le magnifique décor qu'elle offrait aux tragédies de l'âme. Les Italiens l'intéressèrent sans la charmer. Elle remarqua la facilité de leurs mœurs, l'aisance avec laquelle chez eux on entre dans le monde, on en sort, on y revient, on s'y fait tour à tour oublier et reconnaître; mœurs complaisantes aux passions et naturelles en un pays où l'on ne pense qu'à l'amour. Mais, fait-elle observer, s'ils pensent toujours à l'amour, ils y réfléchissent rarement, et ils le pratiquent trop sincèrement pour trouver du goût à l'analyser. Elle releva dans cette nation un mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de naturel, de bonhomie et de cruauté, de faiblesse dans les caractères et d'énergie dans les passions : on n'y fait rien pour la vanité, on y fait beaucoup pour l'intérêt. Il lui sembla cependant que le génie d'un grand peuple couvait toujours dans ce pays, et elle en souhaita le réveil.

Elle revint à Coppet au mois de juin 1805. Elle avait trente-neuf ans, la jeunesse s'en allait, et Paris demeurait fermé. Pour se rappeler à ce monde qu'elle aimait si follement et qui se passait si aisément d'elle, pour se ressaisir, en quelque sorte, à ce tournant de la vie où elle se sentait précipitée et où il ne reste plus aux femmes que « les regrets déchirants qui s'attachent aux jours où elles étaient aimées », elle

écrivit le roman de *Corinne*. Elle y donna pour cadre l'Angleterre, qu'elle avait visitée douze ans auparavant, et l'Italie, qu'elle venait de traverser ; pour sujet, l'éternel problème de la destinée des femmes de génie, les contrariétés de la gloire et de l'amour ; pour héroïne, sa personne même, portée au sublime, mais toujours reconnaissable, à ses beaux bras, à sa taille un peu forte, à son front inspiré, à ses yeux pleins de feu, à ses cheveux du plus beau noir « entremêlés avec un *schall* des Indes tourné autour de sa tête », aux élans irrésistibles de son cœur et au flot enchanteur de sa parole. C'est bien elle, et tout s'y retrouve sous la périphrase, jusqu'au costume et au turban. Elle y ajoute ce qui lui manque, la beauté du visage et la séduction du mystère. Elle sait trop ce qu'une femme compromet et perd à descendre de son Olympe.

Corinne est « une divinité entourée de nuages,... une femme dont tout le monde parle et dont personne ne connaît le véritable nom ». Elle ne cherche la gloire « que pour avoir un charme de plus aux yeux de ce qu'elle aime ». Elle se fait une vie en dehors et au-dessus du monde ; cependant elle redoute le monde : « elle frémit de l'idée » que l'homme qu'elle aime « puisse immoler les autres et lui-même au culte des opinions ». Elle aspire au bonheur dans l'amour intime. S'il lui faut « un théâtre où elle puisse monter », c'est que sa destinée veut qu'elle ne se fasse aimer que dans le triomphe de la scène. Mme de Staël critique ainsi, excuse et glorifie en

son héroïne le côté romanesque et poétique de sa personne. Corinne n'est nulle part aussi noble et aussi touchante que dans sa course douloureuse en Angleterre, quand elle poursuit l'homme qui a pris son cœur et se traîne sur ses pas dans les misères de l'abandon. On conclut sur l'auteur comme l'héroïne conclut sur elle-même : « Je m'examine quelquefois comme un étranger pourrait le faire, et j'ai pitié de moi. J'étais spirituelle, vraie, bonne, généreuse, sensible; pourquoi tout cela tourne-t-il si fort à mal? Le monde est-il vraiment méchant? et de certaines qualités nous ôtent-elles nos armes au lieu de nous donner de la force? »

Mme de Staël se dédouble, en quelque sorte, dans le héros du roman, Nelvil, et présente en lui ses vues morales, toute sa sagesse, toute sa vertu sociale, le côté Necker, on dirait aujourd'hui le côté religieux et conservateur de son esprit. C'est la belle partie de Nelvil. Le reste du personnage est médiocre. Mme de Staël y trahit, autant que dans Léonce, l'idée subalterne qu'elle se faisait des hommes. Elle estime que la femme ne saurait être heureuse qu'en adorant son maître; elle n'a pas trouvé le sien. Elle n'a rencontré qu'un dominateur d'âmes, et elle déteste en lui le tyran de sa vie. Les hommes qu'elle a connus sont des nerveux, des efféminés, des roués, des sceptiques, des faibles ou des ingrats. Oswald, lord Nelvil, pair d'Écosse, est atteint de spleen et menacé de phtisie. « A vingt-cinq ans il était découragé de la vie; son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensi-

bilité blessée ne goûtait plus les illusions du cœur. Il espérait trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs et dans le renoncement aux jouissances vives une garantie contre les peines qui déchirent l'âme ». Il apparaît vêtu d'un grand manteau sombre et flottant, qui est le pendant masculin du turban de Corinne. Il semble imposant et fier en sa retenue timide. Il est irrésolu surtout; il redoute « tous les partis irrévocables ». « Toujours vrai, toujours profond et passionné, il est néanmoins toujours prêt à renoncer à l'objet de sa tendresse... », « à échanger le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité »; ajoutez-y une femme blonde, obéissante et riche, un siège au Parlement, la considération du grand monde. Esclave du *cant*, assujetti à son père, comme Léonce l'était à l'opinion et aux caprices de sa mère. Très Anglais d'ailleurs, comme Léonce était très Français. Léonce, en bon gentilhomme, pousse le respect des préjugés jusqu'à vouloir enlever Delphine et en faire sa maîtresse, plutôt que de l'épouser en divorçant; Nelvil abandonne Corinne qu'il ne veut ni séduire ni épouser; mais il professe que « l'infidélité même est plus morale en Angleterre que le mariage en Italie ». Il y avait du sot dans Léonce, il y a du *snob* dans Nelvil. Ils sont fades tous les deux et ne savent point aimer.

Les personnages du second plan sont parfaitement originaux dans *Corinne*. Les Anglais surtout. La peinture de la province et celle de la société où

vit Nelvil sont restées vivantes. Les deux Français du livre sont peints d'après les originaux de l'émigration : l'un, d'Erfeuil, léger et pratique, le raisonneur du drame, qui tient que l'amour passe, que le blâme reste, et qu'il n'est d'erreurs sans rémission que les défauts de tact et le manque de bienséance; l'autre, Raimond, Philinte en exil, en qui l'on croit reconnaître l'âme généreuse de Mathieu de Montmorency.

Corinne est un ouvrage complexe. Le roman se déroule dans un cadre de voyage, et l'étude des sentiments se mêle aux méditations sur l'histoire. On préfère maintenant des genres mieux déterminés. Stendhal a donné l'exemple en divisant ses études sur l'Italie. Il a mis les passions dans un roman, *la Chartreuse de Parme*, les réflexions sur l'histoire et sur l'art dans un recueil de notes, les *Promenades dans Rome*. Au temps de Mme de Staël, le caractère mixte de *Corinne* était un attrait de plus. D'ailleurs, la composition du livre est plus ferme, le tissu du roman est plus serré que dans *Delphine*. C'est une œuvre. Il y faut faire la part du ton des discours : c'est la mode; elle ne règle pas seulement les costumes. Les expressions nous semblent emphatiques; les actes et les sentiments sont naturels. Les considérations n'interrompent pas trop le récit, sauf en un point, l'étude, imitée de Montesquieu, sur le gouvernement de Venise : elle arrive au milieu de la crise la plus pathétique et elle n'a qu'une raison d'être : l'auteur avait écrit son morceau et ne trouve

à le placer qu'en ce lieu. Les scènes de passion, très nombreuses, sont mieux écrites que dans *Delphine*. On est cependant déconcerté par l'excès des apostrophes et arrêté trop souvent par les réflexions morales de l'auteur. C'étaient, en ce temps-là, les ornements et les illustrations du roman. Ils en faisaient l'éclat, et ils ne sont ni plus déplacés ni plus disproportionnés dans *Corinne* que, dans les romans d'aujourd'hui, les descriptions infinies d'objets qui n'importent point à la scène ou de paysages que les héros ne regardent point. Les héros de romans se faisaient, vers 1805, accompagner partout d'un philosophe qui raisonnait sur leurs aventures. Les héros d'aujourd'hui traînent avec eux un cortège de parasites qui, pour discourir d'autres choses que de morale, n'en sont ni moins fâcheux ni plus divertissants.

« Oswald, dit Corinne à son ami, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. » Gœthe parle ici par la bouche de Corinne. Mme de Staël pense comme Nelvil et écrit comme il pense. Ses descriptions sont sobres, sans effort de vision et sans suggestion d'images. C'est l'inverse de celles de Chateaubriand. Rien ne marque mieux l'écart et aussi la limite du génie des deux écrivains que la comparaison des tableaux, de *Corinne* avec ceux des *Martyrs*, surtout avec ceux des *Lettres à Fontanes*. Chateaubriand envahit tout. Son premier objet est de signaler sa présence, le second de déployer la richesse de sa palette. S'il médite sur la destinée des

empires disparus, c'est pour découvrir le rapport surprenant de la ruine des plus grandes choses et de l'inévitable anéantissement de sa personne. Les héros de Mme de Staël considèrent le monde de plus haut, ils regardent plus loin : ils voient les objets avec moins de relief et de couleur; mais ils réfléchissent pour ainsi dire dans leurs âmes les souffrances des âmes disparues, et c'est une immense pitié du monde qui les saisit à la contemplation des grands écroulements de la vie.

« Rome, écrit Chateaubriand, sommeille au milieu des ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée.... » Voilà la note de René; écoutons Corinne : « La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. » Chateaubriand assiste à l'office des Ténèbres à la chapelle Sixtine : « Que n'étiez-vous là avec moi! » écrit-il à une amie aimée d'un amour très profane; « j'aime jusqu'à ces cierges dont la lumière étouffée laissait échapper une fumée blanche, image d'une vie subitement éteinte. C'est une belle chose que Rome pour

tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir. » Mme de Staël se réconforte au contraire aux mêmes chants et élève son cœur vers les espérances de l'autre vie : « Le dernier morceau laisse au fond de l'âme une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir!... Quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde. » ... « Si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire que d'élever assez notre âme pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent? »

Mme de Staël est un penseur ému, Chateaubriand un merveilleux artiste. Les poèmes que Mme de Staël présente comme les ouvrages de Corinne, ont je ne sais quoi d'étranger : cette prose abstraite et refroidie sent la traduction. Rien, chez Corinne, qui rappelle, même de loin, l'adorable cantilène de Cymodocée : « Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante.... » Les plus beaux passages mêmes semblent de seconde main :

« Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? Avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous si belle et bienfaisante? »

Il y a du souffle ici, mais c'est le souffle de Gœthe et l'imitation saute aux yeux. « Je me sens poète, dit Corinne, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon âme s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse, enfin quand une belle action me serait plus facile.... » Les « syllabes harmonieuses » et les images sont demeurées dans les manuscrits italiens de Corinne; il reste les élévations, qui sont le propre de Mme de Staël. Elles paraissent surtout dans les discours. C'est alors l'auteur même qui parle. Les entretiens sur la littérature italienne, au livre VII, sur la poésie, au livre III, sur les tombeaux, au livre IV, les promenades dans Rome, sont peut-être, au dire des contemporains, ce qui peut donner le mieux l'idée des conversations de Mme de Staël.

Corinne reste dans la littérature, non comme un chef-d'œuvre — il y a trop de longueurs dans le récit, trop de mode dans le style, — mais comme un bel exemple du génie poétique tel qu'on le concevait alors. *Corinne* a été pour toute une génération généreuse, romanesque et passionnée le livre de l'amour et de l'idéal. Elle a révélé l'Italie à beaucoup de Français. Elle en a fait, pour des années, la patrie des amants et le but rêvé de tous les voyages de bonheur.

Le livre fut achevé en France. Napoléon guerroyait en Allemagne. Fouché, plus sceptique et plus

roué que son maître, prenait moins au sérieux les propos des femmes et persistait à tenir Mme de Staël pour une brouillonne plus malfaisante de loin que de près. Il la laissa s'avancer jusqu'à Auxerre, au mois d'avril 1806. On la vit errer autour de Paris, inquiète et comme fugitive, mais trop peu discrète et jamais inaperçue. Elle se rapprocha jusqu'à Cernay, qu'elle acheta pour s'y établir, et se hasarda même *incognito* jusque dans Paris. Son passage fut signalé à l'empereur, et il trouva le temps de s'en fâcher. « Cette femme est comme un corbeau », écrivit-il à Fouché au mois de mai 1807 ; « elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies. » « Qu'elle s'en aille sur son Léman... », sinon « je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie, et alors je serai sûr qu'elle ne reviendra pas impunément à Paris ». Mme de Staël battit en retraite, lentement, par étapes, espérant toujours, contre toute espérance, un retour de fortune. Pendant qu'elle s'acheminait vers la Suisse, *Corinne* parut. Le succès en fut immense et le retentissement européen. Mme de Staël rentrait à Coppet avec une auréole. L'exil semblant désormais inéluctable, elle s'efforça de le rendre éclatant et, comme jadis Voltaire à Ferney, d'en éblouir ses persécuteurs.

CHAPITRE V

LA VIE A COPPET — LE LIVRE DE L'ALLEMAGNE
LA CENSURE ET LA POLICE — M. DE ROCCA — LA FUITE
1806-1812

C'est l'époque consacrée de Coppet, et pour être des années d'exil ce ne furent des années ni d'isolement ni de deuil. Nombre de personnages de marque faisaient le voyage pour admirer Corinne, l'écouter et la plaindre. Nul ne traversait la Suisse sans s'arrêter à Coppet ou à Ouchy, où elle habitait tour à tour. On y vit paraître le prince Auguste de Prusse et la duchesse de Courlande; on y voyait séjourner Mme Récamier et sa cour de soupirants; les intimes : Prosper de Barante, Mathieu de Montmorency, Elzéar de Sabran, le baron de Voght; un Russe, M. de Balk, dont Mme de Staël admirait « l'imagination orientale et les ailes évangéliques », qu'elle aimait « d'une amitié si tendre qu'elle la croyait surnaturelle » ; Zacharias Werner, « apôtre et professeur d'amour » ; Monti, qui exerçait, à l'italienne, le même apostolat; Sismondi, Bonstetten; le

jeune Guizot, qui ne fit que passer et dont on remarqua la belle voix lorsqu'il récita par cœur les philippiques de Chateaubriand : « C'est en vain que Néron prospère; Tacite est déjà né dans l'Empire! » Schlegel enfin, le *factotum* intellectuel du château, et Benjamin Constant, le ténor capricieux de cette rare compagnie d'artistes de l'esprit.

Mme de Staël s'efforçait de les tenir en harmonie et de faire remplir à chacun sa partie dans le concert. La tâche était malaisée: ils rivalisaient sur tous les articles, et la faveur de Corinne en était le plus délicat. Benjamin détestait Schlegel : il en fait, dans ses notes, un grotesque et un cuistre d'Allemagne. Schlegel méprisait Benjamin et regardait de travers Sismondi qui le considérait, à son tour, comme un fou. Mme de Staël se montrait pleine de sollicitude pour eux; elle les flattait, s'employait à les faire briller, adoucissait leurs blessures d'amour-propre. Mais il fallait, bon gré mal gré, qu'ils la divertissent, qu'ils fussent toujours prêts à donner la réplique, toujours en cliquetis et disposés, à toute heure, à se répandre en étincelles. Elle était bonne, mais avec exigence : impérieuse et absorbante, à la Bonaparte, dans ses attachements et dans ses goûts; accaparant jusqu'à l'infortune : « l'ambassadrice qui engloutit tout », dit une contemporaine. On commençait à causer le matin au déjeuner, à onze heures; on reprenait au dîner, puis au jardin ou à la promenade en voiture; puis entre le dîner et le souper, entre chien et loup; puis au souper, enfin à

onze heures, et on continuait fort avant dans la nuit. Sismondi, fasciné d'ailleurs, sortait « abasourdi de ces passes d'armes continuelles ».

Comme à Weimar, bien qu'avec une plus étroite scène, le théâtre occupait la place principale dans cette petite cour. Mme de Staël s'y complaisait. « C'est un personnage de tragédie, a dit d'elle un de ses adorateurs; elle a besoin de recevoir et de donner des couronnes. » Elle avait le jeu inégal, tout d'inspiration, mais singulièrement poignant et pathétique. « L'harmonie des vers, dit-elle, le charme des attitudes, prêtent à la passion ce qui lui manque dans la réalité, la dignité, la grâce. » En paraissant dans ses personnages favoris, Mérope, Andromaque, Zaïre, Alzire, Hermione, Phèdre, elle semblait se montrer « auguste et malheureuse », et dire, en même temps, avec Corinne : « Voyez comme je suis capable d'aimer ! » Elle composa une *Agar* et une *Sunamite* qu'elle joua avec sa fille, et qui tirèrent des larmes à toute la galerie. Les amis figuraient en cothurne et déclamaient la tragédie. Guizot y fit ses débuts. Benjamin Constant se piquait d'être le premier sujet de cet illustre théâtre, et de toutes les affaires de sa vie c'est peut-être celle qu'il a prise le plus longtemps au sérieux.

Sa liaison avec Mme de Staël devenait de plus en plus orageuse, et il en paraissait de plus en plus énervé. En 1804 pendant le voyage d'Allemagne, en 1805 pendant le voyage d'Italie, il s'était promis de rompre. Cependant il revenait toujours. A peine

revenu, il était obsédé de l'idée de fuir. Mme de Staël touchait à la crise aiguë du cœur. Benjamin essuyait ses « monotones lamentations, non pas sur des malheurs réels, mais sur les lois générales de la nature et de la vieillesse ». Elle se débattait contre l'âge; il la persiflait. Il renvoyait cette femme, que l'abandon de l'amour terrifiait, à son traité *des Passions*, qu'elle n'avait jamais pris que comme un jeu de rhétorique : « Que peuvent les autres contre vos désirs qui se croisent? lui disait-il, vous ne voulez pas souffrir, et vous étendez vos ailes au dehors; vous allez braver les vents, vous heurter contre les arbres, vous briser contre les rochers. Je n'y peux rien, hélas! Tant que vous ne ploierez pas vos voiles,... il n'y a rien à espérer. » Il n'y pouvait rien! C'est qu'il n'aimait plus. Il s'emportait sous ce reproche : « De l'amour après dix ans de liaison ! et quand j'ai juré deux cents fois qu'il n'y en avait plus! » C'étaient « des scènes effroyables ». Elle écrivait à Benjamin « des lettres comme on n'en écrirait pas à un assassin de grande route ». Il parle d'elle dans ses notes intimes en des termes qui effacent de bien loin les diatribes de caserne de Napoléon.

Benjamin tire du mépris où il tient « son absurde conduite » un ragoût de vanité : il s'écorche lui-même et se peint, disséqué et desséché dans *Adolphe*. Entre temps, dans ses fugues à Paris, il s'occupe à « relever une fille perdue », ou, comme il dit, une fille « du demi-monde », qui admirait Jean-

Jacques et faisait des pèlerinages à Ermenonville. Il projette de se marier avec toutes les jeunes personnes qui passent sur son chemin. Il voudrait « un mariage pur »; ce vœu le ramène à une Allemande, Charlotte de Hardenberg, divorcée d'un premier mari, unie par un mariage nul à un second, qui passe pour galante et dont il regrette d'avoir jadis négligé les avances. Il la voit apathique, et cette apathie l'enchante par le contraste. Mme de Staël ne sait rien et soupçonne tout. Elle l'écrit. « C'est l'ébranlement de l'univers et le mouvement du chaos, dit Benjamin. Tous les volcans sont moins flamboyants que cette femme.... Je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans! » Il voudrait épouser Charlotte, et il n'ose. En attendant, il la séduit, puis il l'abandonne pour retourner à Coppet où Mme de Staël le réclame. Il arrive décidé à briser. Il le dit. Elle s'écrie « qu'elle le poursuivra jusqu'au bout du monde, que, s'il lui échappe, elle se tuera ». « Plutôt que de le perdre, je l'épouserai! » Il demeure, ne sachant ce qu'il redoute le plus, dans ces menaces, du mariage ou du suicide. Le soir, ils se retrouvent devant la galerie, et font assaut d'esprit. Ils jouent *Andromaque*. Benjamin fait Pyrrhus. Le personnage lui plaît. « Il est fort aise de jouer ce rôle », écrit sa cousine, Mlle de Constant. « Jamais, ajoute-t-elle, Hermione n'a été jouée avec tant de vérité et de fureur. » Le rideau baissé et la rampe éteinte, les luttes recommencent, dans la coulisse.

Ils ne pouvaient ni se tolérer ni se séparer, ni se marier ni se désunir. Ils prenaient leurs amis tour à tour pour confidents de leurs démêlés et pour spectateurs du théâtre où ils continuaient leurs querelles sous des figures d'emprunt. C'est le *Roman tragique* sur la scène du grand monde; à les voir ainsi passer du drame à la vie, on se demande dans quel rôle ils sont le plus sincères et quel personnage conduit réellement la pièce, celui qu'ils croient vivre ou celui qu'ils croient jouer.

« Soumettons-nous, se disait Benjamin, c'est la ressource des faibles. » D'ailleurs, « elle m'est fort utile pour ma tragédie ». Il s'agit d'un *Wallenstein* qu'il compose d'après Schiller et pour lequel il se fait aider par Mme de Staël. « Mon Dieu! conclut-il, faites que l'autre parte! » Napoléon exauça son vœu, et la police fit le dénouement. L'empereur refusa d'autoriser le retour de Mme de Staël à Paris. « Votre mère, dit-il plus tard au jeune Auguste de Staël qui l'alla solliciter, au passage, à Chambéry, votre mère n'aurait pas été six mois à Paris que je serais forcé de la mettre à Bicêtre ou au Temple. Elle ferait des folies, elle verrait du monde, elle ferait des plaisanteries; elle n'y attache pas d'importance; mais, moi, je prends tout au sérieux. » Faute de mieux, Mme de Staël retourna en Allemagne, à la fin de 1807. Elle visita Munich et Vienne, qu'elle ne connaissait point. Elle revit Weimar, qu'elle trouva bien changé. Les « grands génies » admiraient Napoléon et découvraient en lui l'homme de la destinée.

Elle revint au mois de juillet 1808. A Sécheron, près de Genève, elle rencontra Benjamin qui l'attendait : il lui annonça qu'il s'était marié secrètement et il lui présenta sa femme. Mme de Staël s'emporta dans un tel désespoir qu'elle obtint de Charlotte et de Benjamin de tenir leur union cachée. Charlotte, consternée, se soumit. Mme de Staël montra qu'elle la trouvait fade en son humiliation. Benjamin en eut honte; il croyait s'être calmé en s'attachant à un être apathique; il jugea que la colère avait ses séductions. D'ailleurs, son mariage donnait à un retour vers Mme de Staël la saveur d'une infidélité. Il se laissa emmener à Coppet, il y resta, et Charlotte attendit, comme elle put, le retour de son mari et la publication de son mariage. Mais cet emportement de Mme de Staël n'avait été, en quelque sorte, qu'une habitude de son imagination. La trahison de Benjamin ne l'avait pas tuée. Elle s'aperçut qu'elle n'éprouvait réellement aucun besoin de mourir. Elle reconnut qu'elle pouvait vivre sans Benjamin, et elle ne le retint plus que par amour-propre, pour se ménager les honneurs de la guerre.

Elle songea un moment à passer en Amérique, où elle avait des intérêts. Elle écrivit à ce propos, en février 1809, une lettre touchante à Talleyrand. Elle l'appelait à son aide : « Vous m'écriviez, il y a quatorze ans : Si je reste encore un an ici, j'y meurs. J'en pourrais dire autant du séjour de l'étranger, j'y succombe. Mais le temps de la pitié est passé, la nécessité a pris sa place.... La moitié

de ma vie est éteinte.... Êtes-vous heureux? Avec un esprit si supérieur, n'allez-vous pas au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine? » Talleyrand estimait que le fond de tout est un grand vide, et il n'aimait point à y regarder. Il professait une aversion particulière pour les explications : s'il répondit, on ignore sa réponse. Mme de Staël prit quelque distraction à publier des souvenirs du prince de Ligne, qu'elle avait rapportés de Vienne. Mais cette « crème fouettée » n'avait pas de quoi nourrir longtemps son imagination. Ses amis, qui la trouvaient exagérée dans ses doléances d'exil, lui conseillaient, si elle voulait rentrer en grâce, de s'assurer du moins le seul bénéfice de ses épreuves, le silence. « N'écrivez pas, lui disaient-ils. A quoi bon écrire? Au bout d'un peu d'années on vous oubliera, et vous serez aussi tranquille que si vous n'aviez rien publié! »

Consolation aussi intolérable que le malheur même! D'ailleurs le génie de Mme de Staël avait singulièrement mûri. Le temps venait où la vocation d'être bienfaisante allait remplacer en elle la vocation d'être heureuse. L'expérience qu'elle avait subie à son retour d'Allemagne la conduisait même plus loin qu'elle n'aurait pu le prévoir. Elle s'était détachée de sa chaîne, elle se reconquérait peu à peu. Mais comme elle avait trouvé son esclavage en elle-même, c'est hors d'elle qu'elle fut portée, comme d'instinct, à chercher son affranchissement.

Depuis la mort de Necker elle inclinait à la reli-

gion chrétienne. Elle y revenait par des chemins escarpés et semés de pierres, mais par des chemins directs. Autrefois, quand elle avait essayé de la sagesse antique, elle aimait à répéter cette phrase d'Euripide : « Il est inutile de se fâcher contre les choses, car cela ne leur fait rien ». C'était la soumission à la destinée; elle arrivait maintenant à se résigner aux desseins impénétrables d'une Providence juste. « Il faut avoir soin, disait-elle, que le déclin de cette vie soit la jeunesse de l'autre. Se désintéresser de soi sans cesser de s'intéresser aux autres met quelque chose de divin dans l'âme. » Elle reporta vers le ciel cette soif de justice dont elle était possédée, et répandit sur l'humanité cette puissance d'aimer qui agitait vainement son âme. Elle écarta, comme une pierre desséchée qui s'effrite en poussière sous la main qui s'y accroche, l'abstraite et stérile philosophie dont elle s'était longtemps abusée. Elle professait alors que rien n'existait qui ne fût intelligible. Dans le besoin impérieux de repos et d'espérance qu'elle éprouvait, et dans l'impossibilité où elle était de reposer sa pensée sur soi-même, elle en vint à s'avouer que l'Univers échappe, par toutes ses extrémités, aux prises de l'intelligence; qu'il y a dans l'âme des aspirations que l'imagination même ne remplit pas; qu'il y a dans l'esprit de l'homme un mouvement vers l'infini que l'esprit ne peut ni suspendre ni mener à son terme. Elle étouffa les réclamations obstinées du jugement qui veut tout réduire à sa mesure. Elle

n'écouta plus que le cri de son cœur. Elle se dit que non seulement le cœur, mais l'âme entière de l'homme, « a ses raisons que la raison ne connaît point ». Elle écouta ses amis chrétiens, comme Mathieu de Montmorency, Gérando, les mystiques mêmes, ces derniers sans se livrer à eux; elle lut Fénelon, elle se nourrit de l'*Imitation*. Elle renonça à pénétrer l'énigme de la vie. « J'aime mieux l'oraison dominicale », disait-elle un peu plus tard, quand on lui parlait de métaphysique. Elle conclut qu'il n'y a pas d'autre philosophie que la religion chrétienne. Si la logique l'eût gouvernée encore, elle eût été jusqu'à Pascal; mais Pascal l'aurait emportée trop haut, sur des sommets trop déserts et trop glacés, sur ces montagnes et au milieu de ces abîmes qui lui avaient toujours fait peur.

La théorie de l'exaltation fit en elle place à la théorie de la moralité, dit une amie. Mme de Staël vit le mystère de l'existence dans le rapport des peines avec les fautes. « Je n'ai jamais eu, aimait-elle à répéter, un tort qu'il n'ait été la cause d'un malheur. » « Quelque effort que l'on fasse, écrivit-elle, il faut en revenir à reconnaître que la religion est le véritable fondement de la morale; c'est l'objet sensible et réel au dedans de nous, qui peut seul détourner nos regards des objets extérieurs.... La science de la morale n'enseigne pas plus à être un honnête homme, dans toute la magnificence de ce mot, que la géométrie à dessiner, ni la poétique à trouver des fictions heureuses.... Les mathématiques

induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé ; tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration. » C'est une foi qui agit, mais qui ne discute pas. Mme de Staël, comme autrefois Necker, évitait « de s'engager sur les miracles et sur les mystères ». Elle se faisait sa religion, trop heureuse de s'en trouver apaisée et consolée : « un latitudinarisme piétiste », a dit le duc Victor de Broglie.

Cette sorte de conversion emporta de grands changements dans les compositions littéraires et dans la manière d'écrire de Mme de Staël. Ses ouvrages n'avaient été jusque-là que l'accessoire dans sa vie : ils en vont devenir l'objet principal. Elle y avait cherché une diversion à son exil : mais c'était encore le monde qu'elle poursuivait par ce détour. Désormais elle se sent plus étrangère au monde, et elle place dans ses écrits ce qu'elle porte en elle d'impénétrable à la frivolité mondaine. Elle ne se préoccupe plus de s'embellir dans des romans, afin d'être mieux aimée ; elle s'efforce de traduire dans ses livres le meilleur de son âme pour devenir plus secourable à l'humanité. Son inspiration ne procède plus seulement de l'enthousiasme, elle devient généreuse et magnanime. En s'élevant ainsi au-dessus des intérêts de la vie, des coteries et des cabales du monde, Mme de Staël commence de travailler pour la postérité.

Cette époque est marquée par la composition du livre *de l'Allemagne*. Les nouveaux sentiments de

Mme de Staël éclatent dans les derniers chapitres : *la Religion de l'enthousiasme*. C'est la dignité morale et la haute donnée de l'œuvre. Mme de Staël ne se propose pas uniquement d'accomplir le dessein formé dans le livre *de la Littérature*, c'est-à-dire d'ouvrir à la France de nouvelles sources de poésie : elle le fait dans la première partie de l'ouvrage. Mais elle vise plus haut : elle entend appliquer à une grande nation la doctrine du progrès dont elle reste le défenseur convaincu. Elle veut établir la justice et la raison d'être, chez autrui, de ces *droits de l'homme* que la raison pure des Français proclame universels, mais que la raison d'État de l'empereur prétend absorber partout, comme l'Empire, en France, a absorbé la République; elle veut défendre les nations, leur indépendance, leur originalité; montrer la paix de l'avenir dans le respect réciproque des droits des peuples ; déclarer que les nations ne sont point l'œuvre arbitraire des hommes ni l'œuvre fatale des circonstances, que « la soumission d'un peuple à un autre est contre nature »; développer ces grands principes à propos de l'Allemagne; rappeler « à cette pauvre et noble Allemagne » ses richesses intellectuelles au milieu des ravages de la guerre; prouver que l'Europe ne peut obtenir le repos que par l'affranchissement de ce pays ; éveiller enfin les Allemands à la conscience d'eux-mêmes, en leur criant : « Vous êtes une nation et vous pleurez ! »

Comment se put-elle imaginer qu'un livre écrit

dans cet esprit pourrait non seulement être imprimé en France, mais rouvrir Paris à son auteur? Comment croire que Napoléon fléchirait ses rigueurs à la lecture d'un ouvrage qui était la condamnation de son règne, et dont tout le souffle tendait à insinuer une âme révoltée dans cette Allemagne devenue le pivot de sa machine d'État? Il n'y a qu'une explication. Mme de Staël désirait plus passionnément que jamais rentrer à Paris, et comme elle se trouvait une femme nouvelle, elle imaginait que l'univers allait changer. Elle l'a avoué ingénument : « Il ne fallait encore, à cette époque, à Bonaparte, qu'un sentiment honnête pour être le plus grand souverain du monde ».

Elle reparut dans le cercle de quarante lieues qui lui avait été assigné autour de Paris. Elle s'établit à Chaumont au mois de mars 1810 et fit imprimer son livre. Son cortège ordinaire la suivait et ne laissait point de faire tapage de sa gloire. Elle annonça qu'elle partirait pour l'Amérique et sollicita une audience de l'empereur : « Huit ans de malheur changent tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent ». Elle se permit la seule flatterie qu'elle pût adresser avec dignité à Napoléon : « La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets ». Elle joignit à la lettre un exemplaire de *l'Allemagne*. Napoléon ne jugea point Mme de Staël convertie. « C'est une

machine à mouvement, dit-il à Metternich qui sollicitait pour elle; elle remue les salons; ce n'est qu'en France qu'une pareille femme est redoutable, et je n'en veux pas. » Les censeurs, cependant, examinaient le livre. Ils opinèrent que l'auteur manquait de patriotisme en provoquant les Allemands à l'indépendance, et de goût en vantant leur littérature. Leur censure, du reste, ne portait que sur quelques passages; ils en demandèrent la suppression et, sous cette réserve, autorisèrent la publication. L'empereur la défendit. La police anéantit l'édition, brisa les formes et rechercha le manuscrit. Savary en avertit l'auteur dans une lettre qui montre que si Napoléon avait mis Mme de Staël à l'ordre de sa gendarmerie, il avait mis le style de ses gendarmes à l'ordre de sa cour. Une lettre, datée du 4 octobre, enjoignit à Mme de Staël de se retirer à Coppet et d'y demeurer.

C'était l'exil réel cette fois et sans compensation. Elle ne pouvait plus écrire; il lui fut défendu de recevoir. Elle vit son éditeur ruiné; Coppet en interdit. Elle se jugea « pestiférée » et éprouva une déception qu'elle ne connaissait pas encore : les défections « déguisées en mal de poitrine ». Alors elle commença, dans le secret, de rassembler ses souvenirs et écrivit la première partie du livre qui fut intitulé plus tard *Dix Années d'exil.* Elle rêva d'un grand poème, imité de Byron, qui aurait Richard Cœur de Lion pour héros et l'Orient pour théâtre; elle esquissa un traité du *Suicide* qui était

la réfutation de son livre *des Passions* : « L'existence humaine bien conçue n'est autre chose que l'abdication de la personnalité pour rentrer dans l'ordre universel ». Elle blâme le charlatanisme du double suicide de Kleist et de sa maîtresse, qui faisait alors grand bruit en Allemagne. Elle y dénonce, avec trop de sévérité pour les œuvres du poète, la vanité posthume « d'un auteur sans génie qui veut produire par une catastrophe véritable les effets auxquels il ne peut atteindre en poésie ».

Elle s'apaisait ainsi en rentrant en elle-même, comme la mer après la tempête, lorsque les vagues, plus lentes, deviennent silencieuses et retirent vers l'horizon leurs ondes où s'évanouit le soleil couchant. Elle se croyait bien délaissée désormais ; elle se voyait proche de cette heure redoutée « où le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore », et s'efface « pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit ». « La porte de mon cœur est fermée », disait-elle. Elle se trompait, et le bonheur qui l'avait fuie quand elle le cherchait dans une poursuite si ardente, la surprit au moment où elle ne l'attendait plus.

On vit, dans les derniers mois de 1810, revenir à Genève un officier de vingt-trois ans, appartenant à l'aristocratie du pays, Albert de Rocca. Il avait servi en Espagne et reçu une blessure qui le forçait à prendre son congé. Il était svelte, d'une taille souple, l'élégance même, des traits ravissants et doux ; je ne sais quoi d'ouvert, de tendre, d'ingénu ;

un cœur passionné, un caractère emporté jusqu'à la brusquerie; un esprit original et primesautier. Intrépide dans la guerre, il se montrait plein de pitié pour les vaincus. Il a raconté ses campagnes en un style sobre, d'un relief juste; on croit lire du Stendhal humanisé ou du Mérimée attendri. C'était un héros de la race nouvelle; quelque chose que Mme de Staël ne soupçonnait point, avec une séduction que ne possédaient ni les Valmonts politiques, ni les Werthers mondains, ni les Renés diplomates qu'elle avait rencontrés. Elle le vit blessé. Elle éprouva ce qu'elle avait imaginé dans ses livres : « Ah! qu'un regard fier et mâle est beau lorsqu'en même temps il est modeste et pur! » « La pitié me saisit en même temps que l'amour. »... Elle y résista cependant : elle avait presque le double de l'âge de Rocca : mais Rocca était sous le charme, et ce charme est contagieux. « Je l'aimerai tellement qu'elle finira par m'épouser », disait-il. Delphine et Corinne eurent, ce jour-là, leur revanche. Ce fut l'homme qui brava les préjugés ; ce fut la femme qui s'y soumit. La tentation était trop forte pour que Mme de Staël y résistât; mais le mariage, célébré au commencement de 1811, demeura secret. Mme de Staël tenait à son nom, elle redoutait le jugement de ses amis, elle avait peur du ridicule, enfin elle savait que le monde, après lui avoir prêté tant de faiblesses, lui pardonnerait plus aisément un jeune amant supposé qu'un trop jeune mari.

Rocca lui rendit ce qu'elle croyait perdu pour

jamais : l'illusion de la jeunesse, et elle connut le bonheur d'être parfaitement aimée. Coppet se ranima tout à coup. Ce fut un « tourbillon de fêtes et de divertissements ». Elle écrivit des comédies joyeuses pour son théâtre naguère tout ensanglanté de tragédies : *le Capitaine Kernadec*, *le Mannequin*. Ses amis en étaient déroutés : « Elle me confond tous les jours davantage, disait Sismondi.... Elle a pris désormais son parti; elle ne songe plus à Paris, elle a oublié son livre, et n'en a point d'autre dans la tête : elle vit dans le présent. » Oublier Paris! Ces mots donnaient la mesure de la révolution.

Benjamin reparaissait par échappées. La verve de Mme de Staël réveilla la sienne, et ils éblouirent encore une fois leurs amis de leurs passes d'armes. Un jour qu'ils étaient allés — durant une excursion en Savoie — se promener en voiture avec Mme de Boigne et Adrien de Montmorency, la conversation tomba sur les lettres de Mlle de Lespinasse. Mme de Staël et Benjamin commencèrent d'en parler, et ils en parlèrent si bien que personne ne remarqua ni un épouvantable orage qui éclata, ni les routes inondées, ni le long refuge de la voiture sous une porte cochère d'auberge. La tempête finit : Benjamin et Mme de Staël parlaient toujours, et ils parlaient encore quand, revenus au logis, les voyageurs apprirent de leurs gens l'aventure qu'ils avaient essuyée. Mais Benjamin ne pouvait pas être longtemps la dupe de ce renouveau de Coppet. La jalousie le saisit et ranima les anciennes flammes. Il se vit supplanté, et ce fut

à son tour de s'emporter. Il provoqua, et par deux fois, Rocca. Puis il se résigna à la retraite, aussi humilié de partir qu'il l'était autrefois de rester.

Coppet eût été désormais la terre promise si la police n'en eût rendu le séjour insupportable et bientôt même dangereux. L'empereur entendait y faire le vide. Schlegel fut expulsé; Mathieu de Montmorency et Mme Récamier, qui avaient persisté à venir, reçurent des lettres d'exil. Mme de Staël se désespéra de ne plus les voir; plus encore, d'être la cause de leur disgrâce. Puis elle commença de trembler pour Rocca : il appartenait à l'armée; une consigne, d'une heure à l'autre, pouvait le lui ravir. Enfin elle trembla pour ses enfants et pour elle-même. Elzéar de Sabran lui écrivait : « Si vous restez, il vous traitera comme Marie Stuart : dix-neuf ans de malheur et la catastrophe à la fin ». Sans être traitée en reine d'ancien régime, elle pouvait l'être en pape concordataire ou en évêque. Les fantômes l'assaillirent : elle ne pouvait plus travailler. Elle ne dormait qu'à force d'opium. Elle pensait constamment à la mort. Elle décida de fuir. Mais une grossesse la retenait : elle accoucha, en cachette, laissa l'enfant aux soins dévoués d'un ami dans le Jura bernois, et prépara son départ dans le plus grand mystère.

Ses fils avaient des biens et quelques intérêts en Suède, et elle y retrouverait, qualifié de roi présomptif, un de ses anciens amis de la période républicaine. Elle avait toujours eu du goût pour Berna-

dotte; elle comptait sur lui, elle arrêta de se réfugier à sa cour. Elle partit le 22 mai 1812, avec ses enfants, suivie de loin par Rocca, et s'achemina par Vienne vers Pétersbourg. Elle cherchait en Russie « le dernier asile des opprimés », emportée vers ce pays par la même illusion qui, dans le même temps, entraînait l'empereur à y poursuivre le dernier obstacle à la domination du continent. Elle jeta un regard douloureux sur Coppet, et au moment de mettre « de l'irréparable » entre elle et ses tombeaux, elle maudit ce Corse qui la bannissait de sa patrie. « L'air de ce beau pays n'est pas pour lui l'air natal, écrivait-elle; peut-il comprendre la douleur d'en être exilé? » Il ne devait que trop connaître cette douleur, et il l'épuisa jusqu'à la mort; mais qui l'eût cru en ce printemps de 1812, où Napoléon avait enrégimenté tous les peuples, asservi tous les princes et où il semblait commander à la destinée même?

CHAPITRE VI

LE LIVRE DE L'EXIL — LA FUITE EN EUROPE
LES DERNIÈRES ANNÉES
1812-1817

L'empereur la traitait en prétendante. Il était permis à Mme de Staël de s'exagérer le personnage qu'elle jouait en Europe. Elle n'aurait pas été femme si elle n'avait trouvé, dans sa persécution même, un hommage indirect qui flattait son orgueil. Ce sentiment se trahit à l'allure grandiose et exaltée qu'elle donne, dans son livre des *Années d'exil*, au récit de ses démêlés avec Napoléon. La souffrance et la haine y éclatent en traits trop aigus et trop ardents pour qu'il soit utile de prémunir le lecteur. Ce n'est pas un écrit d'histoire : l'auteur ne juge point. Ce n'est pas un pamphlet : l'auteur n'écrit point pour publier son livre et agiter les esprits. C'est la clameur pathétique et l'imprécation d'une victime. Il y a sans doute dans ces mémoires trop d'épigrammes de salon à côté de

trop de diatribes de tribune; ce sont comme les hors-d'œuvre du récit : ils ont vieilli. Le récit reste. Il est ample, et dans cette partie de l'ouvrage où Mme de Staël se met directement en scène, elle se montre plus philosophe que dans ses réflexions. En un mot, les philippiques sont de circonstance; les récits sont historiques. Ils sont émaillés de ces mots à la Tacite qui semblaient à Mme de Staël le sublime du style. Elle s'efforce ainsi de planer sur sa disgrâce; elle s'élève en oiseau blessé et douloureux, d'un vol débattu; mais quand elle s'élance et que le vent la pousse, elle déploie son envergure et retrouve son essor.

Elle exècre Bonaparte, elle diffame sa gloire et rabaisse son génie; elle n'attaque point sa personne. On ne trouve dans ses récriminations véhémentes ni perfidies féminines ni insinuations venimeuses. Elle proscrit le Corse de l'histoire de France : il y est intrus et étranger : « La fille de M. Necker était plus Française que lui ». Elle le peint « enivré du mauvais vin du machiavélisme, ressemblant, sous plusieurs rapports, aux tyrans italiens du XIVe et du XVe siècle » ; mais en cette image déformée elle le montre encore gigantesque dans ses proportions, formidable en sa tyrannie, écrasant ces Borgias subtils de toute la hauteur qui sépare une statue colossale de Charlemagne d'une figurine ciselée d'Italie.

En 1800 il semblait à Mme de Staël qu'un hasard de la guerre, une balle perdue, un grain de sable de bataille, pouvait changer la destinée du monde. Elle en

est plus passionnément persuadée en 1812. L'empire est une effroyable machine qui broie l'Europe : « Il suffirait d'éteindre le moteur pour que tout rentrât dans le repos ». Elle attend de la coalition des rois le rétablissement de « toutes les vertus morales » en Europe. Ces monarques justiciers vont « reprendre des griffes d'un seul homme » le trésor volé de l'humanité. Elle s'illusionne en cela terriblement sur les princes et sur leur entreprise : elle ne soupçonne ni leur avidité, ni leur injustice, ni leur vœu caché, leur seul mobile réel : conserver, sous le prétexte d'un feint affranchissement de l'Europe, les dépouilles de peuples qu'ils ont partagées avec Napoléon. Ils se découvriront bientôt à l'œuvre, et Mme de Staël les jugera alors pour ce qu'ils sont : n'ayant « qu'une seule idée, la force »,... « des hommes médiocres, au service de l'événement, qui n'ont pas la force de penser plus haut qu'un fait ». Mais au moment où elle traverse l'Europe en fugitive, elle ne veut considérer que des nations soulevées pour leur grande querelle, qui est sa querelle propre, l'indépendance. Les armées françaises, à ses yeux, ne sont plus que conquérantes et prétoriennes, mercenaires en quelque sorte. Recrutées en grande partie d'étrangers, elles n'intéressent plus ni les « véritables Français » ni leur cause. « On pouvait considérer leurs défaites comme un bonheur même pour la France. » Napoléon, en exilant Mme de Staël, avait fait de son âme saine et droite une âme d'émigrée. Il lui fallut les leçons

de 1814 et de 1815 pour qu'elle retrouvât sa clairvoyance et sa vertu.

A Vienne, en passant, elle jeta un coup d'œil sur l'Europe politique réelle, celle des états-majors et des chancelleries, et elle la trouva bien différente de sa chimère. Elle en fut offusquée. Mais elle attribua tout le mal « à la funeste mésalliance » qui avait dépravé cette noble cour d'Autriche. Elle vit ces Autrichiens au naturel, et elle s'imagina qu'elle les voyait pervertis. Elle les juge vils dans la servitude et doucereux dans la tyrannie. Les sbires de Metternich lui font presque regretter les gendarmes de Savary. En Pologne elle apprend à connaître la conquête d'ancien régime, celle que pratiquent les prétendus libérateurs qu'elle convie à la sainte ligue des peuples. C'est la conquête policière et fiscale, pillarde des biens, oppressive des âmes. Elle s'étonnait naguère de trouver dans l'Allemagne assujettie des hommes qui se flattaient de recueillir de leurs vainqueurs français quelque souffle de civilisation et de liberté. Les Polonais n'éprouvent point ces mirages. Elle ne peut reprocher aux copartageants d'avoir « mystifié » la Pologne, comme elle reproche à Napoléon d'avoir « mystifié » l'Europe. Ces malheureux Polonais l'accueillent en sœur persécutée. Ils semblent nés pour la comprendre : ils sont possédés des mêmes rêves généreux, travaillés des mêmes passions contraires, inconsidérés, téméraires, idolâtres d'une liberté qu'ils ne conçoivent qu'absolue et dont ils ne peuvent supporter ni l'excès ni la privation.

Elle pénètre en Russie le 14 juillet. Cette date, à cette frontière, lui semble un présage d'affranchissement,

Chimène, qui l'eût dit?

« On se croit dans une république dès qu'on arrive dans un pays où la tyrannie de Napoléon ne peut plus se faire sentir. » Elle arrive tout simplement dans un pays en guerre avec la France. En sa qualité d'illustre ennemie de Napoléon, elle obtient un ukase du tsar mandant à tous les Russes de lui faire les honneurs de l'empire. Les agents obéissent ponctuellement à la consigne; les gentilshommes, plus éclairés, s'y plient avec plaisir. L'amour de la liberté n'entre pas plus dans leur zèle, qu'il n'entrait dans les empressements du prince d'Orange pour Mme de Longueville, ou dans ceux de Philippe IV pour Mme de Chevreuse. Mais si le « libéralisme » est de commande, l'hospitalité est sincère, et c'est l'hospitalité la plus large du monde. Mme de Staël s'en montre, à juste titre, reconnaissante.

Elle roulait des journées entières dans sa berline, regardant le pays. Ces immenses plaines répondent mieux à sa nature, tout intellectuelle, que les montagnes. Elle en sent la grandeur et en devine la poésie. « J'éprouvais cette sorte de cauchemar qui saisit quelquefois la nuit, quand on croit marcher toujours et n'avancer jamais. Il me semblait que ce pays était l'image de l'infini, et qu'il fallait l'éternité pour le traverser. » Elle trouve Moscou en armes.

A Pétersbourg, c'est la mer, la mer ouverte! L'étreinte du *blocus* était rompue : « Je vis flotter sur la Néva le pavillon anglais, signal de la liberté! » Elle rencontre le baron de Stein, le plus grand, à coup sûr, des proscrits de Napoléon, et elle lui lit le chapitre de son livre *de l'Allemagne* sur l'enthousiasme. Elle revoit Joseph de Maistre, toujours à l'autre extrémité des choses, même dans la haine de l'Empire.

Enfin elle est admise chez Alexandre, et la voilà sous le charme. Un mot dit tout : « L'empereur Alexandre me fit l'honneur de venir me parler ». Il lui avoue les erreurs de son passé, il lui découvre ses grands desseins d'avenir. Il confesse qu'il a subi les séductions de Napoléon; mais il déplace la scène et la tourne au drame symbolique. Il décrit son enlèvement sur la montagne : le déploiement des empires du monde ne l'a ébloui qu'un instant; il a conjuré l'artifice et démasqué le « charlatanisme du vice ». Napoléon a « rencontré de la conscience », et ses calculs ont été confondus. Fantôme qu'Erfurt, entrevues apparentes, traités apocryphes, inventions calomnieuses! Mme de Staël non seulement innocente Alexandre, mais elle le glorifie par anticipation : « Il y a du génie dans la vertu! » Cet autocrate, qui mêle en lui la duplicité mystique de l'Allemand à la souplesse d'exaltation du Slave, se montre ici infiniment plus machiavéliste que le Corse. Oh! si Bonaparte l'avait accueillie avec cette effusion de confiance, qu'il eût grandi à ses yeux

et combien aisément, au moins pour quelques mois, elle eût, elle aussi, trouvé son chemin de Tilsit!

Elle s'entretient avec Koutousof : ce vaillant et rusé soudard se pose en instrument obéissant et pieux des desseins de Dieu sur sa patrie. « C'était un vieillard plein de grâce dans les manières et de vivacité dans la physionomie.... Je ne savais si j'embrassais un vainqueur ou un martyr, mais je vis qu'il comprenait la grandeur de la cause dont il était chargé. » Elle juge moins bien du gouvernement que des hommes : elle voit dans les hommes le patriotisme et l'esprit national qui les animent réellement; elle veut discerner à tout prix dans les institutions un esprit de liberté qui n'y est nulle part. Elle place même, de ce point de vue fantastique, Pierre le Grand fort au-dessus de Richelieu, qui « n'a fait que gouverner tyranniquement au dedans et astucieusement au dehors ».

Mais elle saisit merveilleusement les caractères : « Ils sont tous Russes dans l'âme, et c'est ce qui fait leur force et leur originalité ». Ces Russes mettent tous leurs goûts dans « le luxe, la puissance et le courage ». Leur génie est étrange : on se sent chez eux « à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où sont sorties tant de croyances religieuses, et qui renferme encore dans son sein d'incroyables trésors de persévérance et de réflexion ». Ils campent jusque dans leurs palais; leur vie se déploie, comme à la course, en traîneau, en voiture, toujours au galop de leurs chevaux, dans une plaine sans fin. Peu d'idées :

les faits seuls les intéressent. La police leur enseigne le silence. La société n'est qu'un défilé : on y passe, on n'y converse point. « Au milieu de tout ce bruit, y a-t-il de l'amour? » demanderaient les Italiennes. Corinne estime qu'il y a plus de vertus domestiques et moins d'amour sentimental que les étrangers ne se le figurent. « Dans ces natures fantasques et véhémentes, l'amour est plutôt une fête ou un délire qu'une affection profonde et réfléchie. » Leurs passions sont simples et emportées; elles vont directement au but, sans compter avec les difficultés, encore moins avec les moyens : « Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville ». Les paysans ont quelque chose « d'élégant et de doux ». Elle juge cette nation pleine de mystère, et ce mystère de la nation plein d'avenir. Le peuple russe possède des réserves de vertu nationale « à étonner le monde ». « Ce qui caractérise ce peuple, c'est quelque chose de gigantesque en tout genre.... Chez eux, tout est colossal plutôt que proportionné, audacieux plutôt que réfléchi, et si le but n'est pas atteint, c'est qu'il est dépassé. » Ces imaginations qui unissent la richesse de l'Orient aux rêves du Nord, enfanteront certainement des poètes et des artistes; mais il faut que la littérature russe s'affranchisse de l'imitation grêle où elle languit, que les Russes cherchent leurs inspirations « dans ce qu'il y a de plus intime au fond de l'âme ». Ils posséderont leur génie propre « quand ils auront trouvé le moyen de faire entrer leur véritable na-

turel dans le langage.... C'est toujours chez le peuple qu'il faut chercher la sève du génie national. »

Mme de Staël n'a nulle part montré plus de divination que dans ces pages. Ce n'est qu'une esquisse, mais tous les traits essentiels s'y trouvent, et ce carton de la Russie mérite d'être placé, dans son œuvre, à côté du grand tableau de l'Allemagne. Elle partit de Pétersbourg en septembre, et fit route par la Finlande. Ce pays la frappa par ses forêts et ses rochers épars; « mais il y a peu de vie autour de ces grands ossements de la terre ». Elle prit la mer à Riga. La traversée l'oppressa. « Je me faisais montrer la terre à l'horizon d'aussi loin que je pouvais l'apercevoir : l'infini fait autant de peur à notre vue qu'il plaît à notre âme. »

La cour et la société de Stockholm lui firent grand accueil. Elle se donna, dans ce séjour, un repos dont elle avait grand besoin. Rocca, « monsieur l'amant », comme l'appela bientôt lord Byron, l'avait suivie, non sans encombre. Son rôle était embarrassant : il le soutenait en galant homme, avec grâce et dignité. Mme de Staël ne se pouvait décider à avouer leur mariage, et cependant elle le fit renouveler ou, si l'on veut, confirmer en Suède. « Elle avait toujours peur de n'être pas assez mariée », rapporte Rocca. C'est à Stockholm qu'elle écrivit la seconde partie des *Dix Années d'exil*, l'exode de 1812. Elle y commença aussi la grande apologie de Necker, depuis longtemps projetée.

Bernadotte lui parut grandi, mais non changé. Ce

Gascon majestueux, héroïque et retors, lui imposait sans l'effaroucher : ce n'était qu'un parvenu. Elle l'avait souhaité au consulat de la république avant l'avènement de Bonaparte; elle le souhaite maintenant au trône de France pour succéder à Napoléon. Tous ses vœux l'accompagnent dans la guerre où il s'engage, ménageant l'alliance des rois, ménageant l'opinion des Français, ménageant surtout son armée qui faisait tout son prestige et toute la garantie de son élévation. Mme de Staël ne s'offusqua pas plus de le voir parmi les coalisés que d'y voir un autre de ses anciens amis, Moreau. Elle ne considérait dans cette lutte des peuples qu'un grand retour des choses, la révolution nationale prenant la France à revers : « L'enthousiasme avait passé de la rive gauche du Rhin à la rive droite ». Cette disposition d'esprit la suivit en Angleterre, où elle se rendit au mois de juin 1813.

Elle y fit imprimer et y publia en octobre le livre *de l'Allemagne*. Les hommages du grand monde, l'intérêt, l'admiration, la sympathie dont elle se vit l'objet la flattèrent infiniment. Si l'Allemagne était pour elle la patrie de l'enthousiasme, l'Angleterre demeurait la terre promise de la liberté. C'est dans cette perspective qu'elle considéra encore une fois les choses et les hommes de l'Angleterre. Tout s'y ennoblissait à ses yeux, comme tout s'était dégradé en France sous la lumière crue de Napoléon. Elle approfondit la connaissance des institutions; elle étendit ses études sur les mœurs politiques anglaises,

et recueillit les dessins dont elle tira plus tard les beaux portraits qui figurent dans la sixième partie des *Considérations*, lord Grey, lord Lansdowne, sir James Mackintosh, lord Harrowby, « la plus belle réunion d'hommes éclairés que l'Angleterre, et, par conséquent, le monde puisse offrir ». Elle connut les lords Erskine, Holland, Canning, Byron; ce dernier ne laissa point de mordre sur ses faiblesses. Walter Scott préparait *Waverley*; elle lui donna le même effroi qu'à Schiller, et il évita de se trouver sur son chemin.

Plus expansive encore que curieuse, elle haranguait les Anglais sur leurs affaires et les confondait par le flux de ses conseils. Ils recevaient ces conseils avec autant d'indifférence que de politesse. Elle ne fut point la dupe de ce flegme, mais la leçon qu'elle en reçut la mena à des conclusions inattendues. « Quel ascendant la femme pourrait-elle exercer, quelque aimable qu'elle fût, au milieu des élections populaires, de l'éloquence du parlement et de l'inflexibilité de la loi? » C'était avouer que ni dans la monarchie de 1791, ni dans la république de l'an III, ni dans tout autre gouvernement représentatif, c'est-à-dire dans aucun de ses gouvernements de prédilection, il n'y avait plus de place pour son salon, son influence, c'est-à-dire pour son idéal politique. Elle allait bientôt en faire, en France même, l'épreuve.

Elle songea, un temps encore, à Bernadotte; puis, à mesure qu'elle se familiarisait avec la politique de l'Europe, elle revint aux Bourbons. La force des

choses l'y ramenait; elle s'y résigna, mais ne s'y convertit point. Ses illusions sur la coalition tombaient avec chacune des victoires des coalisés. Quand elle vit les étrangers franchir cette barrière « solennelle » du Rhin qu'elle estimait imposée à l'Europe par la nature et qu'elle croyait gratuitement consacrée par le consentement unanime des monarchies, elle frémit de la tête aux pieds, comme si le sol où elle avait marché jusque-là s'écroulait. Les voiles tombèrent. Elle reconnut qu'il n'y avait de « vraie France » que là où l'on portait le drapeau français. Elle s'en prend encore, dans son indignation, à Bonaparte. Elle rétorque contre lui la fameuse apostrophe de l'an VIII : « Qu'ont-ils fait de cette terre de France que je leur ai laissée si brillante? » ignorant qu'à cette heure même, Napoléon se justifiait par ce même argument de son éternel refus à l'éternelle équivoque de la paix fallacieuse des alliés : « Quoi! vous voulez que je laisse la France plus petite que je ne l'ai reçue? » Ce n'est point la seule rencontre que le désastre de la patrie amène, à son insu, entre elle et son tyran. « Est-ce le moment de parler des abus, quand 200 000 Cosaques franchissent nos frontières? » disait Napoléon au Corps législatif. Benjamin, toujours en quête du bonheur et du pouvoir, mais glissant toujours sur les réalités, travaillait pour Bernadotte. Il avait écrit un panégyrique de la coalition : *De l'Esprit de conquête et d'usurpation*. Il l'envoya à Mme de Staël avec une lettre passionnée. Elle répondit à la lettre :

« Vous avez consumé ma vie. Depuis dix ans il n'y a pas un jour où je n'aie souffert par vous. Que je vous ai aimé! » c'était dire qu'elle n'aimait plus. Elle répondit au pamphlet : « Ce n'est pas le moment de calomnier les Français quand les Russes sont à Langres. Dieu m'exile à jamais de la France, plutôt que je doive mon retour aux étrangers! »

Elle les trouva cependant installés en France lorsqu'elle y rentra, au mois de mai. « Allemands, Russes, Cosaques, Baskirs », elle les vit conquérants, rapaces, brutaux, pillards, arrogants et vindicatifs. Elle ne put s'empêcher d'admirer Wellington; mais Alexandre lui parut descendu de son piédestal et dépouillé de l'auréole de Pétersbourg. Il régnait à Paris en vainqueur, et il y exerçait, avec pompe, sur la France abattue à ses pieds une clémence très diplomatique. Tout étonnait et déroutait Mme de Staël en cette révolution tant souhaitée. Elle ne reconnaissait pas l'Europe; elle ne se reconnaissait plus elle-même. L'esprit de 89, toujours vivant en elle; sa haine de Napoléon, satisfaite jusqu'à la satiété; ses illusions déçues sur la croisade des alliés; ses espérances trompées dans la liberté des peuples : « Tout était trouble en moi ». « J'estimais les étrangers d'avoir secoué le joug. Je les admirais sans restriction à cette époque; mais voir Paris occupé par eux, les Tuileries, le Louvre gardés par des troupes venues des confins de l'Asie, à qui notre langue, notre histoire, nos grands hommes, tout était moins connu que le dernier khan

de Tartarie, c'était une douleur insupportable. » Elle se sentait atteinte et très profondément : l'usure des agitations, le contre-coup des épreuves, le poids de la vie. Ses amis la trouvèrent « pâle et maigre,... changée du tout au tout ».

Elle passa l'été de 1814 à Coppet et revint à Paris avec l'automne. Le monde la rechercha. Son salon se repeupla d'amis; mais les contrariétés renaissaient pour elle de son succès même. On la voit, dans la société de la Restauration, aux prises avec les mêmes difficultés qu'en l'an III dans la société républicaine. La réaction l'indigne et la révolte; et elle ne s'en cache point. La faction des émigrés lui donne le même spectacle d'intolérance que jadis « l'aristocratie des régicides ». Les royalistes ralliés à Bonaparte rachètent leur servilité idolâtre de la veille par un zèle furieux d'orthodoxie. Bonaparte s'était couché dans le lit de Louis XIV; Louis XVIII s'endort dans le lit de Bonaparte. Les ministres du roi tournent contre la liberté, chancelante dans les lois, tous les artifices du despotisme impérial. Ils ménagent les révolutionnaires assujettis et les conservent dans les emplois, mais c'est afin d'anéantir plus sûrement les lois de la Révolution. La Charte n'est qu'un *Édit de Nantes* dont les ultra-royalistes poursuivent perfidement l'abrogation. L'Église réclame le monopole de l'éducation du peuple, et prétend recouvrer toutes ses prérogatives dans le gouvernement de la pensée. L'armée se remplit d'intrus, officiers d'antichambre, qui, s'ils ont fait

campagne, ne l'ont fait que contre les Français. A ce spectacle, Mme de Staël se réveille patriote, et se réclamant de cette gloire qu'elle réprouvait hier : « Est-ce ainsi, s'écrie-t-elle, que l'on doit traiter vingt-cinq millions de Français qui naguère ont vaincu l'Europe? » Enfin, et pour suprême amertume, les salons ne sont plus que des cohues dont le bruit sourd ne donne point d'écho : « Les courtisans voulaient qu'il fût de bon ton de ne pas parler politique, de ne traiter aucun sujet sérieux ».

Le retour de l'île d'Elbe ne la surprend pas. Elle juge, du premier coup, cet événement funeste : « C'en est fait de la liberté si Bonaparte triomphe, et de l'indépendance nationale s'il est battu ». Elle quitte en hâte Paris où Benjamin, avec sa myopie de sceptique, toujours désorienté dans les crises, se fait la dupe de ce qu'elle nomme « la niaiserie » de l'*Acte additionnel*. Elle le lui fait savoir et rudement. Mais, en même temps, elle prêche la paix aux étrangers. Elle adresse à un ami anglais une lettre qui est la seconde édition, revue et appropriée aux circonstances, de ses *Réflexions à Pitt*, de 1795. Après Waterloo, elle écrit au duc de Richelieu : « Le problème consiste dans l'intégrité de la France, le départ des étrangers et la constitution anglaise franchement et sincèrement établie ». C'est tout ce qu'elle attend désormais. Elle est réduite à l'attendre de loin.

La santé, très altérée, de Rocca l'oblige à passer

l'hiver en Italie. Elle y trouve la caricature du machiavélisme, la tyrannie lâche et artificieuse des monarques dévots. Elle voit les peuples destinés, par ces despotes infirmes, à l'abêtissement et à la geôle. Elle s'emporte à entendre autour d'elle, dans le beau monde, avilir Napoléon et les Français : « C'est par trop rabaisser la France et l'Europe que de prétendre qu'elles aient obéi quinze ans à un poltron ». Elle prend le parti de la nation italienne contre la Sainte-Alliance, comme elle avait pris le parti de la nation allemande contre la conquête napoléonienne. Tout ce qui se relève des ruines de l'ancien régime la froisse en Italie comme en France. Mais elle peut détourner les yeux : elle trouve le bonheur à ses côtés.

« Si j'ai une fille, disait-elle dans *Delphine*, ah! combien je veillerai sur son choix! combien je lui répéterai que pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour.... » Elle possédait une fille parfaite. Elle lui destina un mari d'élite, grand seigneur et grand citoyen, plus noble encore par le cœur que par la naissance. Le mariage de Mlle de Staël avec le duc Victor de Broglie fut célébré à Pise au mois de février de 1816. Dans cette recherche du bonheur, qui était sa destinée, Mme de Staël avait accompli son chef-d'œuvre et réalisé, pour ce qu'elle avait de plus cher au monde, le rêve de sa vie.

A Coppet, où elle revint au mois de juin, elle reçut Stein, errant comme elle, aigri comme elle,

désabusé des rois traîtres à leur parole, ingrats envers leurs serviteurs, spoliateurs de leurs peuples, avides de jouir, en égoïstes, des fruits d'une lutte « qu'ils n'avaient ni commencée ni soutenue ». Que l'on était loin du livre *de l'Allemagne*, du traité de l'enthousiasme, des soirées de Pétersbourg et des aurores boréales de 1812! A l'automne, Mme de Staël se réinstalla à Paris, rue Royale. Elle eut, malgré les mécomptes de la politique, quelques mois encore brillants. Mais elle sentait la vie se retirer d'elle, et le monde qu'elle avait aimé se retirer de sa vie. C'était une génération nouvelle qui surgissait, celle dont Balzac a fait l'histoire, et qu'elle voyait, avec horreur, envahir la société. « Ils sont intelligents, hardis, décidés, habiles chiens de chasse, ardents oiseaux de proie; mais cette intime conscience qui rend incapable de tromper, d'être ingrat, de se montrer servile envers le pouvoir et dur pour le malheur, toutes ces vertus, qui sont dans le sang aussi bien que dans la volonté raisonnée, étaient traitées de chimères ou d'exaltation romanesque par les jeunes gens de cette école. » Ces dandies doublés d'âpres spéculateurs sont les descendants directs des roués de l'ancien régime, dressés au service de Bonaparte; ce sont des émules de Talleyrand, élevés à la politique par Fouché. Mme de Staël avait pu mesurer dans sa jeunesse les ravages que cause le libertinage du cœur; elle vécut assez pour pressentir les désordres qu'amène le libertinage de la raison d'État.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle écrivit, d'une plume emportée, et d'une inspiration souvent amère, les derniers chapitres de ses *Considérations*. Elle employa, en outre, l'hiver à reviser les deux premières parties de cet ouvrage, composées auparavant. Ce travail excédait ses forces. Elle s'exténua : dévorée par l'insomnie, énervée par l'abus de l'opium, obsédée des affres de la mort, elle fuyait cette mort pour ainsi dire, « luttant contre l'invasion du mal avec une impétuosité héroïque; partout invitée, allant partout, tenant maison ouverte, recevant le matin, à dîner, le soir... ». Elle s'étourdissait alors de sa parole; mais, la nuit, l'inquiétude la chassait hors du lit, et elle marchait des heures entières, cherchant à rompre sa pensée par la fatigue, à s'engourdir et à s'apaiser. Au mois de février 1817, la maladie, tant redoutée, la frappa en plein bal, chez le duc Decazes. Elle tomba paralysée et elle ne se releva plus. C'était, pour sa nature ardente et son imagination remplie de fantômes, la plus horrible des souffrances. Elle s'en était souvent figuré le supplice : « l'union d'une âme encore vivante et d'un corps détruit, ennemis inséparables ».

Elle supporta l'épreuve avec résignation, dans le for intérieur, avec une sorte de coquetterie mélancolique, devant ses amis. Elle se parait, devant la mort, de toute la dépouille de sa vie et de la dernière fleur de ses illusions. On l'avait transportée dans un hôtel de la rue des Mathurins, où il y avait

un jardin. Il fallait que ses intimes vinssent dîner chez elle, comme si elle eût encore pu leur faire les honneurs de sa maison. « Elle n'était point dans le salon », rapporte Chateaubriand qui avait fini par lui rendre justice et par se lier avec elle; « introduit dans sa chambre, je m'approchai du lit. La malade, à demi assise, était soutenue par des oreillers, une fièvre ardente animait ses joues. Son beau regard se fixa sur moi, et elle me dit : « Bonjour, *my dear Francis!* Je souffre, mais cela ne m'empêche pas de vous aimer. »

Rocca, fort malade lui-même, l'entourait de tendresse. Il demeurait l'objet constant de sa sollicitude. Elle tremblait de mourir sans avoir le temps de lui dire adieu. Elle se faisait réveiller dès que l'opium l'endormait, de peur que la mort ne la surprît dans son sommeil. Et cependant elle envisageait avec épouvante ces avant-coureurs de la fin qui « surpassent en effroi la mort même ». « Ne vaut-il pas mieux, avait-elle dit, laisser venir la fin de l'homme comme celle du jour, et faire ressembler, autant qu'il est possible, le sommeil de la mort au sommeil de la vie? » Ce vœu fut accompli. Elle s'endormit le 13 juillet au soir, et ne se réveilla plus.

Elle fut inhumée à Coppet. « Le convoi, rapporte Bonstetten, a passé lentement entre deux haies d'enfants et de vieillards — tous les hommes étaient occupés à la moisson — jusqu'à l'intérieur des murailles, vers le bosquet de hêtres, entourés de peupliers, où est la maisonnette dans laquelle le père

et la mère reposent à côté l'un de l'autre. La matinée était magnifique et les chants joyeux des oiseaux contrastaient avec la solennité du cortège; les hommes noirs semblaient des ombres venues de l'autre monde dans l'épaisseur du bois. Le cercueil frôlait les feuilles des arbres.... »

Ses enfants lui rendirent ce dernier hommage de publier son mariage avec Rocca et d'accueillir en frère l'enfant qui en était né. Cet acte de piété filiale défraya quelques jours la chronique du monde et réveilla l'attention du public. Mme de Staël avait fatigué les salons de son génie, de son éloquence et du fracas de ses disgrâces. Ils avaient hâte de secouer son prestige importun, et de l'oublier. Mais cet oubli même d'un monde qui avait été son idolâtrie, fournit à ses railleurs posthumes l'occasion d'une dernière piqûre. « Le jour des louanges a été déplacé pour elle; elle en avait reçu dans sa vie, il n'y en a point eu au delà, écrivait Joubert. Sans les journaux, la fin d'une vie qui a été si tumultueuse n'aurait pas fait le moindre bruit. » « Elle m'inspirait », écrit une femme qui avait suivi dans la politique des voies très opposées, « cette sorte de pitié que m'inspire le récit des agitations de certaines devineresses chez les anciens ou de nos convulsionnaires.... Elle m'a donné l'idée de l'hermaphrodisme moral. »

Cette disparition de la figure mondaine de Mme de Staël, ses enfants ne la regrettaient point. Ils auraient même voulu effacer cette figure, parce qu'il

n'était point un seul des jugements du monde qui ne les froissât dans leur culte. Leur mère, pensaient-ils, n'appartenait plus qu'à eux ; le monde ne leur avait, durant sa vie, que trop dérobé de sa personne et de son cœur. Mais en la ramenant dans leur temple domestique, ils entendaient dresser une statue de marbre sur son tombeau. C'est ainsi qu'ils publièrent en 1818 et en 1821 les manuscrits qu'elle leur avait laissés : les *Considérations sur la Révolution française* et *Dix Années d'exil.* Le livre des *Considérations* est, avec celui de *l'Allemagne*, la partie essentielle de l'œuvre de Mme de Staël. En le publiant, ses enfants ne lui firent pas seulement, suivant le mot d'un contemporain, « de brillantes et publiques funérailles », ils la consacrèrent à la postérité. « Pourquoi, disait un jour à Sainte-Beuve la duchesse de Broglie, voulez-vous vous occuper de ma mère? Ce qu'on a écrit sur elle ne vous paraît-il pas suffisant? » Pourquoi? Parce qu'elle est l'auteur de ces deux livres, qu'elle a ouvert sur les plus grandes affaires du siècle des vues qui ont porté loin dans le siècle, et qu'elle est entrée tout entière dans le patrimoine des gloires françaises.

CHAPITRE VII

LES ŒUVRES : LE LIVRE DE L'ALLEMAGNE

Ce livre est le plus achevé des écrits de Mme de Staël. La composition en est largement ordonnée; les pensées y sont justes; le style soutenu. Il y a un dessein qui domine l'ouvrage : faire connaître l'Allemagne aux Français ; la leur expliquer et expliquer, par contraste, la France aux Allemands et la leur faire admirer davantage ; rafraîchir la littérature française; élargir les horizons, ouvrir à la poésie de nouvelles avenues vers des sources nouvelles. Mme de Staël apporte à cette œuvre une intelligence d'une compréhension extraordinaire, une sympathie humaine, une passion de la vérité, un enthousiasme pour le beau qui n'ont été dépassés par personne.

L'ouvrage est divisé en quatre parties :

I. *De l'Allemagne et des mœurs des Allemands.* — II. *De la littérature et des arts.* — III. *La philosophie et la morale.* — IV. *La religion et l'enthousiasme.*

Les deux premières parties seules sont une étude directe de l'Allemagne; la troisième est une suite de dissertations sur des questions chères à l'auteur; la dernière, une digression sur son thème préféré. Les proportions du livre sont ainsi celles de l'esprit de Mme de Staël. Le ton est celui du temps où elle écrivait. Mais encore, à ce titre, les deux dernières parties valent comme témoignage. Les deux premières n'ont rien perdu de leur prix. On fait autrement, on sait davantage, on ne comprend pas mieux, on ne sent pas plus vivement. Le fond du livre subsiste donc, et plusieurs chapitres, qui ont fait époque, demeurent définitifs.

L'auteur est saisi dès l'abord par les contrastes : Il n'y a point de prose classique en Allemagne; on y attribue moins d'importance au style qu'on ne le fait en France; chacun se crée sa langue. La poésie a plus de caractère que la prose, elle est en même temps plus aisée à comprendre : c'est que le rythme et la mesure règlent la pensée et l'obligent à se préciser. La poésie, en France, est tout esprit, éloquence, raison ou persiflage; la poésie en Allemagne est tout sentiment : c'est « la poésie de l'âme ». Elle touche et elle pénètre; elle fait voir et elle fait rêver.

Mme de Staël était trop du XVIIIe siècle pour apprécier la révolution que Chateaubriand avait accomplie dans la littérature française. Mais, arrivée en Allemagne, où elle apprit à la fois la langue et la littérature, elle sentit spontanément ce qui lui échappait encore en France : la vie colorée, la puissance har-

monique, la suggestion mystérieuse des mots : « L'on ne dit en français que ce qu'on veut dire, et l'on ne voit point errer autour des paroles ces nuages à mille formes, qui entourent la poésie des langues du Nord, et réveillent une foule de souvenirs ». Elle devine, en Allemagne, l'essor de la poésie populaire. Herder a annoncé cette poésie, Gœthe y a ouvert la voie. Considérant la Germanie de clinquant qui s'étalait auparavant dans les odes, et les Herrmann d'opéra, pompeux et ridicules comme les troubadours du style empire, Mme de Staël écrit : « La moindre chanson nationale d'un peuple libre cause une émotion plus vraie. C'est dans leur cœur seul que les Allemands peuvent trouver la source de chants vraiment patriotiques. » Elle écrivait ces lignes en 1809. Uhland et Kœrner allaient y répondre.

Elle admire Klopstock au delà de la mesure ; mais Klopstock, c'est « la poésie des saints », c'est la vertu en vers, c'est Necker poète : cette admiration est faite de piété. Elle juge Wieland du dehors et justement : « un poète allemand et un philosophe français qui se fâchent alternativement,... l'originalité nationale vaut mieux ». Elle reconnaît cette originalité dans Bürger, poète des terreurs populaires, qui vivifie les légendes. Schiller personnifie cette « poésie de l'âme » qui est la poésie même de l'Allemagne. Gœthe domine la littérature allemande et toutes les littératures contemporaines : naturel, esprit, sérénité, raison, étendue de pensée, il a tous les grands dons et il possède le secret des formes

éternelles. « Son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête; et les inconvénients mêmes de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.... » Comme les anciens qu'il ressuscite en son originalité puissante, il garde la « naïveté de la force ». Il communie directement avec l'humanité et avec la nature. On trouve en lui « ces miracles [primitifs] de la sympathie entre l'homme et les éléments... ». Il « comprend la nature, non pas seulement en poète, mais en frère; et l'on dirait que des rapports de famille lui parlent pour l'air, l'eau, les fleurs, les arbres, enfin pour toutes les beautés primitives de la création.... C'est cette alliance secrète de notre être avec les merveilles de l'univers qui donne à la poésie sa véritable grandeur. » Ajoutez cette poésie de la nature à la poésie de l'âme, considérez que Mme de Staël n'a rien connu d'André Chénier, qu'elle en est demeurée à Parny et à Lebrun-Pindare, vous reconnaîtrez que ses découvertes vont loin et qu'il n'y a point d'excès à trouver un souffle de génie dans ses révélations.

Il y a un terme cependant. Elle comprend tout ce qui se peut expliquer, en causant, dans un salon; elle voit tout ce qui se peut apercevoir, en passant, de sa berline, où elle cause encore, plus qu'elle

n'observe; elle devine le sentiment national, elle pressent la poésie qui en procédera, parce qu'elle a l'imagination humaine, libre et généreuse. Mais elle n'est pas de ce peuple, elle ne descend pas dans les âmes simples. Elle n'en a pas le goût et ne s'en donne pas le temps. Elle ne conçoit point la poésie de passions élémentaires qu'elle n'a pas éprouvées. Les métaphores intimes du langage n'évoquent pas dans son imagination des objets qu'elle n'a jamais considérés. C'est pourquoi la *Louise* de Vos lui semble vulgaire et niaise. Je doute que si elle a lu *Vérité et Poésie*, elle ait été ravie par l'incomparable idylle de Sesenheim. Le chef-d'œuvre de Gœthe et de la littérature allemande, un des chefs-d'œuvre de l'art moderne, *Hermann et Dorothée*, non seulement ne s'isole point à ses yeux, au milieu des ouvrages contemporains, mais il ne la pénètre pas. Elle a beau s'efforcer, sur la foi de Humboldt, « un des hommes les plus spirituels de tout pays », de goûter « la dignité naturelle » des héros de ce poème rustique, les événements et les personnages lui semblent « de trop peu d'importance ». Il y manque, conclut-elle, « une certaine aristocratie littéraire », sans laquelle il n'y a point de grands chefs-d'œuvre.

Elle entre, au contraire, de plain-pied dans le théâtre. On sent que tout ici lui a été accessible et lui est devenu familier. C'est au théâtre particulièrement que s'applique sa fameuse définition du romantisme. Si elle n'a pas tout à fait inventé le mot, elle l'a popularisé. Le mot romantique se disait des

caractères et des paysages qui rappelaient les romans, et il s'employait comme synonyme de romanesque. Wieland, par analogie, s'en servit, en allemand, pour désigner les pays où fleurit l'ancienne littérature romane. Le premier traducteur français qui rencontra le mot, dans cette acception, le commenta : « le pays des fées »; un autre traduisit : « le pays des romans »; un troisième mit tout simplement : « les régions romantiques », et le mot que l'on trouva commode parce qu'il était indéterminé, entra, par un contresens, dans l'usage de la littérature. Mme de Staël le définit : « On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi. »

On ne peut mieux défendre qu'elle ne le fait, le théâtre classique français, Racine en particulier, contre les préjugés des Allemands; on ne saurait mieux montrer pourquoi ce théâtre, le plus particulier du monde sous ses formes abstraites, le plus exclusivement français, et français d'une société très fermée et très raffinée à la fois, demeurera toujours impénétrable aux étrangers. Elle n'est pas moins heureuse dans sa façon d'exposer les drames allemands et de les traduire à l'usage du

public français. Elle juge sainement Lessing; elle analyse Schiller avec éloquence; elle admire *Don Carlos*, elle admire davantage *Marie Stuart* et *Wallenstein*. *Guillaume Tell*, pour les mêmes motifs que *Hermann et Dorothée*, la touche moins, malgré l'intérêt que lui inspire « la respectable conjuration du Rütli ». Elle rend d'ailleurs hommage à cette haute conception poétique qui fait, ainsi que dans *Athalie*, de la nation le héros du drame. Elle montre comment Gœthe n'est point homme de théâtre : il met en dialogue des poèmes admirables, comme dans *Iphigénie*, ou de grandes études historiques, comme dans *Gœtz* ou dans *Egmont*; il y prodigue « les coups de pinceau à la Michel-Ange », mais ce ne sont point des drames, et ses ouvrages se refroidissent à la scène.

Il faut s'arrêter à l'étude sur *Faust*. Benjamin Constant n'entendait rien à ce chef-d'œuvre. Il y voit une « dérision de l'espèce humaine », une obscure et lourde contrefaçon de *Candide*. Mme de Staël y voit ce que Gœthe y a mis, et n'y ajoute rien de son cru. Son interprétation est sortie toute vive et toute vraie des conversations du poète. Le fatras des commentaires a depuis défiguré et comme barbouillé l'ouvrage. Tout Français qui ignore l'allemand, qui n'a pas vécu en Allemagne et qui voudra goûter *Faust*, fera bien, avant d'en lire une traduction, de se pénétrer de l'analyse de Mme de Staël. Autrement, s'il est très patient et très subtil, il se figurera peut-être qu'il comprend les explications des scoliastes,

mais il ne comprendra certainement pas le poème. Faust est dépeint en quelques lignes, et l'on voit bien pourquoi Benjamin ne le trouvait point à son goût : « Faust rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir de savoir et fatigue du travail ; besoin du succès, satiété du plaisir.... Il a plus d'ambition que de force, et cette agitation intérieure le révolte contre la nature. » C'est le type éternel de « ces candidats du vice qui ont bonne intention de faire le mal, mais qui sont sans talent pour l'accomplir ». Par là il se sépare du formidable don Juan de Molière. Ce don Juan est emporté par le diable, mais il le brave et ne se livre point à lui. Faust est voué aux sortilèges et aux sorcières ; le diable qu'il évoque, lui fait peur et se moque de lui. Méphistophélès est merveilleusement compris par Mme de Staël. C'est qu'elle ne l'a point cherché dans la légende, dont il n'a que le costume. Elle l'a pris dans la vie réelle, d'où il sort, dans le siècle dont il est l'enfant difforme, impie et malfaisant, mais dont il a tout l'esprit. C'est un diable contemporain de Frédéric, de Voltaire et de Laclos ; le licencieux et l'ironique par excellence, celui qui nie toujours, qui rétrécit tout, rabaisse tout, analyse tout, dissout l'âme, disperse la conscience, ruine la raison ; un diable qui a lu Wolf, Pufendorf, Rousseau, Diderot, Holbach et les tue l'un par l'autre ; qui avilit l'humanité, noie la vanité de l'homme dans la fange humaine, persifle la corruption, et s'amuse à confondre l'esprit humain jusque

dans le scepticisme; car c'est un pervers plaisant et un nihiliste narquois : il juge que, de toutes les sottises du monde, le néant est encore celle qui prête le plus à rire. Rien avec lui à quoi l'on puisse se reprendre : il n'a pas de côtés vulnérables, tout boiteux qu'il est, boiteux comme le vice qu'il souffle et comme la justice dont il se moque. Si on l'écoute, on est perdu : il vous prend par l'orgueil de la vie et vous mène au mépris de vous-même. « C'est le délire de l'esprit et la satiété de la raison... avec une poésie de mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée qui font frissonner, rire et pleurer à la fois. »

La partie des romans est moins originale et moins développée que celle du théâtre. Cependant la vie de Coppet préparait Mme de Staël à l'intelligence de *Wilhelm Meister*. Elle en est charmée. Elle a vécu ce livre, elle le trouve vivant. Jean-Paul l'enthousiasme : elle croit l'entendre et le compare à Montaigne. Les chapitres consacrés à la critique, telle que l'enseignent Lessing, Herder, Schlegel, « la puissance de connaître et d'admirer », comptent parmi les plus féconds du livre. Je m'étendrai peu sur la philosophie. Mme de Staël n'en parle que par ouï-dire, et elle imagine ici beaucoup plus qu'elle n'analyse. Elle ne veut considérer en Kant que le rénovateur de l'idée du devoir : « Il voulut rétablir les vérités primitives et l'activité spontanée dans l'âme, la conscience dans la morale, et l'idéal dans les arts ». Le reste, c'est-à-dire la critique de la rai-

son pure, échappe à Mme de Staël dans son objet direct, surtout dans ses conséquences. Son Kant, humanitaire, libéral, éclectique et bonhomme, disciple du *Vicaire savoyard* et qui a soumis sa critique à la censure de Necker, est un Kant de convention. Il faut pour la thèse de Mme de Staël qu'il règne en Allemagne une morale douce et « sensible », et Mme de Staël l'y met de gré ou de force. Dans cet ordre d'idées, ce qui aurait dû l'intéresser le plus, l'action de Fichte sur l'esprit national, ne paraît point l'avoir frappée. Quant à la métaphysique même, c'est l'abîme, elle le fuit. Son bon sens naturel glisse sur la logomachie des grands abstracteurs de quintessences. Elle n'y a rien compris, elle n'y fait rien comprendre. Dans les chapitres sur la religion de l'enthousiasme, l'Allemagne ne figure plus qu'à titre de prétexte.

Restent les mœurs sociales et les gouvernements. Les impressions recueillies par l'auteur au cours de ses voyages sont résumées ici et raisonnées. Elles sont presque toujours justes. Mme de Staël relève la différence du Sud et du Nord de l'Allemagne. Dans le Sud, cette « monarchie douce et paisible », qui a favorisé l'éclosion d'une littérature indépendante; cette sorte de liberté d'écrire et de penser qui existait en France sous l'ancien régime, qui tolérait tous les abus en supprimant tous les droits. Cette liberté est mieux définie et mieux exercée en Prusse. Tout y paraît plus ferme et plus rude. Frédéric est bien apprécié dans son œuvre d'État, et cette œuvre

est bien analysée dans ses causes de décadence ; mais les éléments de régénération apparaissent, et c'est l'essentiel en cet ordre d'études. Il ne manque jamais de libellistes et de diplomates pour se duper aux apparences et annoncer la corruption des États. Le penseur discerne la vie qui couve et la sève qui remonte. Il faut du génie pour prédire les relèvements. Mme de Staël a annoncé le relèvement de l'État prussien. Elle a souhaité celui de la nation allemande et elle en a marqué les conditions.

Les principaux obstacles viennent, selon elle, des caractères : les Allemands confondent trop aisément « l'opiniâtreté avec l'énergie, la rudesse avec la fermeté » ; ils ont des vertus sociales, mais ce sont les vertus de la faiblesse. Ils sont, dit-elle, rêveurs, bons, fidèles, loyaux, sincères, pleins de bonhomie, peu enclins à la guerre, soumis aux puissances jusqu'à la servilité, lents jusqu'à l'inertie ; ils mettent de la poésie partout, et mettent toute cette poésie en musique. Leur caractère est « morcelé » comme leur patrie. Ce caractère qui leur manque, l'esprit national peut seul, en leur rendant une patrie, le développer en eux. Il les révoltera contre la force étrangère qui les assujettit, contre l'influence étrangère qui les dénature. Ils imitent trop, en effet, et avec trop d'empressement. Ils sont trop cosmopolites ; ils cherchent trop à tout savoir et à tout comprendre, sauf à se perdre eux-mêmes dans cette critique illimitée d'autrui. « Celui qui ne s'occupe pas de l'Univers chez eux n'a rien à faire. » Ils

n'ont pas assez de « préjugés nationaux ». « Le patriotisme des nations doit être égoïste. » Les Allemands ont trop de connaissances et trop peu d'expérience : ils ne sont pas suffisamment réalistes dans leurs affaires. L'énergie ne se manifeste que dans les pays libres et les États puissants. Les Allemands, sous ce rapport, ont tout à apprendre de l'Angleterre, pour la liberté publique; de la France, pour la force nationale et la force d'État. Ils ne l'apprendront pas par eux-mêmes. Ils mûrissent pour l'indépendance nationale, ils sont encore trop jeunes pour la liberté politique. Il faut un maître pour susciter cette nation, et ce maître ne peut être qu'un prince allemand.

L'auteur, suivant les sympathies de son génie, bien plus que son expérience de l'histoire, ne remarque point ici la contradiction qui mine déjà son édifice. L'Allemagne, très idéalisée, qu'elle présente en 1810, correspond, dans sa pensée, à la France idéale de 1789. En Allemagne, elle voit une nation à ressusciter; en France, elle voyait des libertés à rétablir. En France, la révolution, sociale et civile, s'est réalisée dans le Consulat, elle a dégénéré dans l'empire de Bonaparte et a détrôné la France de 1789. La révolution nationale ne se réalisera en Allemagne que par « l'éperon prussien », et elle découronnera à son tour l'Allemagne de 1810. L'attrait de cette Allemagne, c'est son malheur même et son assujettissement. L'idéal est la consolation des peuples affligés dont le royaume n'est point ou n'est plus

de ce monde. En devenant nationale, unie, forte, en s'inspirant de ce « patriotisme égoïste » et de « ces préjugés nationaux » que leur souhaite Mme de Staël, parce qu'ils sont la condition nécessaire de l'indépendance et de la puissance des grands peuples, les Allemands perdront leur apparente bonhomie et tous les attributs poétiques de la faiblesse. Mme de Staël n'a point aperçu cela, parce qu'il aurait fallu porter ses regards par-dessus la moitié d'un siècle et dominer trois révolutions. Mais elle a, dans l'effarement et la confusion des conquêtes napoléoniennes, démêlé la marche profonde et continue des idées nationales en Allemagne, et c'est beaucoup.

On ne l'a point contesté, mais on le lui a reproché. La critique récente s'est montrée sur cet article plus sévère et plus injuste que la censure napoléonienne. Le vœu de Mme de Staël, a-t-on dit, était téméraire ; le patriotisme défendait de le former; le publier équivalait presque à une trahison. Entendons-nous. Ce vœu, c'était le vœu même de la Révolution française. Mme de Staël y demeurait tout simplement fidèle, et ce n'est point sa faute si, par un déplorable revers de notre histoire, le souffle national de la Révolution se tournait alors et s'est tourné depuis contre la France. Il n'y aurait eu, il n'y a jamais eu qu'un moyen d'éviter ce revers, c'est d'en juger comme l'a fait Mme de Staël et de prendre ce qui était la force même des choses pour conseil fondamental de la politique. L'année 1870 a renversé les proportions du livre *de l'Allemagne* et

bouleversé les points de vue de Mme de Staël. La critique a subi ce renversement d'optique et ne s'en est point rendu compte. « Ce pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. » Voilà l'Allemagne qu'a connue Mme de Staël et qu'elle a décrite. A cette Allemagne pleine de misères politiques et de grandeurs morales, elle oppose, pour la leçon des Allemands oublieux de leur dignité et pour l'avertissement des Français oublieux de leur idéal et de leurs libertés, une France qui, dans l'image qu'elle s'en fait, ressemble fort à l'Allemagne qui nous est apparue après 1870 : une France qui a abjuré les grands rêves d'humanité, tout en armes, toute fiscale et conquérante, qui ne connaît plus d'autre droit que la force, d'autre justice que le succès, d'autre loi que celle du nombre. « Les Français ne sont tout-puissants qu'en masse, et leurs hommes de génie eux-mêmes prennent toujours leur point d'appui dans les opinions reçues quand ils veulent s'élancer au delà. » France d'acier, compacte, homogène, obéissante, disciplinée, machine formidable d'État : « Le présent et le réel lui appartiennent ». C'est aux Français enrégimentés par Napoléon que Mme de Staël adresse l'apostrophe qui forme la conclusion de son livre, et qui se retourne étrangement contre l'Allemagne bismarckienne, l'Allemagne de fer et de feu : « Si l'enthousiasme s'éteignait sur votre sol,... une intelligence active, une impétuosité savante, vous rendraient les maîtres du monde; mais vous n'y

laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert ».

Certes le livre *de l'Allemagne* n'était point l'œuvre d'une femme politique. La princesse des Ursins n'aurait jamais eu, dans sa disgrâce, l'idée de composer un pareil livre sur les Espagnols. Si quelque dame de la cour de Russie eût écrit dans ce style sur la Pologne, la grande Catherine l'eût fait sur-le-champ déporter en Sibérie; mais quand on qualifie cette œuvre d'antifrançaise, on pèche contre l'esprit. Choisir l'heure du plus profond abaissement d'un peuple écrasé sous la conquête, l'heure où ses princes mendient ses dépouilles aux pieds du conquérant, où ses grands hommes célèbrent le génie du vainqueur et démontrent la nécessité historique de sa victoire, choisir cette heure-là pour rappeler ce peuple à ses droits et à ses titres d'humanité ; l'animer à l'indépendance, l'avertir qu'il ne devra qu'à la révolte de sa conscience sa régénération et son salut ; prévenir le vainqueur qu'il excède, qu'il s'égare, que le souffle qui l'a poussé tourne contre lui, que le courant des choses change, et que s'il ne se replie à son tour sur lui-même, le reflux de sa propre victoire l'emportera; concevoir ces pensées et s'exposer, pour les répandre, à errer en proscrite sur toutes les routes d'Europe, c'est l'action d'une âme généreuse et, dans son imprudence même, une des actions les plus françaises qu'ait faites écrivain de France.

CHAPITRE VIII

LES ŒUVRES

LES CONSIDÉRATIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Si *l'Allemagne* est le plus parfait des ouvrages de Mme de Staël, les *Considérations* en sont le plus profond et le plus viril. C'est un livre inachevé. Je doute que l'auteur en eût jamais pu corriger le défaut de composition. Ce livre s'est transformé de soi-même sous sa plume. Il aurait fallu, pour y donner de l'unité, que Mme de Staël en sacrifiât les deux parties qui lui tenaient le plus au cœur, la première et la dernière. Son dessein primitif était d'écrire une grande apologie de Necker. Elle voulait placer le portrait de son père au premier plan dans une sorte de galerie de la France pendant la Révolution. La Révolution a peu à peu envahi la galerie et repoussé le portrait dans un angle. En 1814 et en 1815, Mme de Staël a cru, avec la Restauration, arriver à la fin du cycle qu'elle s'était proposé de parcourir. Elle a vu alors la révolution française contestée dans son

principe, dans sa légitimité, dans ses œuvres essentielles. Les événements l'ont conduite à défendre cette révolution et à retracer les grands souvenirs qu'elle en avait gardés; ce second sujet l'a emporté sur le premier. Elle a joint, pour la justification des idées de Necker et des siennes, « un tableau de l'Angleterre » à ses études sur la France; ce tableau s'est étendu et est devenu la sixième partie de l'ouvrage. Enfin, toutes ses convictions se trouvant froissées en 1816, elle s'est remise en bataille et a exposé ses vues sur le gouvernement de la monarchie restaurée. Cette partie, toute de discussion, forme la cinquième du livre. Les *Considérations* se composent ainsi de plusieurs ouvrages superposés : une apologie filiale, une défense de la Révolution, mêlée de souvenirs personnels, une étude politique sur la constitution et la société anglaises, des fragments d'articles et de discours sur les affaires françaises durant l'année 1816.

La Révolution est le fond commun de ces études; elle en soutient et en relie toutes les parties. L'auteur la présente dans son développement comme elle l'a conçue et observée, de son point de départ, l'Assemblée constituante de 1789, jusqu'à son point d'arrêt, la charte constitutionnelle de 1814. Elle suit dans cette histoire d'un quart de siècle toutes les crises de la liberté, et montre dans la liberté l'objet essentiel et l'accomplissement de la révolution française. C'est l'histoire de l'esprit de 1789; c'en est plus que l'histoire, c'en est la résurrection. Les *Con-*

sidérations ne contiendraient pas des parties historiques de premier ordre, qu'elles devraient rester comme le plus précieux des documents. La Révolution y est jugée dans son ensemble et du point de vue le plus juste pour l'époque. Ce n'est pas de l'échafaud de Louis XVI et du milieu des prisons qu'il convenait de la considérer pour en comprendre la raison d'être et s'en expliquer jusqu'aux excès, c'est du trône de Louis XVIII et de Paris rendu aux émigrés. Voilà l'originalité du livre de Mme de Staël, c'en est la force. La donnée s'en résume dans cette belle maxime que l'auteur applique à tous les partis avec une impartialité supérieure : « Toutes les minorités invoquent la justice, et la justice, c'est la liberté. L'on ne peut juger un parti que par la doctrine qu'il professe quand il est le plus fort ».

La Révolution, dit-elle, n'a pas seulement fait la France libre, elle l'a rendue prospère. Le crime sans doute l'a souillée; mais il n'y a pas eu d'époque où elle n'ait manifesté chez les Français les plus belles vertus de l'humanité. L'amour de la patrie a fait l'honneur et la puissance des républicains. Les Vendéens « ont montré le caractère qui fait les hommes libres ». Que l'on n'exagère point d'ailleurs l'article des cruautés et celui des factions. En Angleterre durant la guerre civile, en France durant les guerres de religion, le même fanatisme a enfanté les mêmes forfaits. Il reste au profit de la révolution française le noble enthousiasme qu'elle a inspiré, les grandes

actions et les grandes âmes qu'elle a suscitées, les principes qu'elle a posés pour l'avenir, la liberté qu'elle a fondée sur des assises inébranlables.

Ce qui fait la fermeté de ces assises, c'est qu'elles s'enfoncent presque indéfiniment dans le passé de la France. On ne diminue pas la Révolution, on l'affermit dans la postérité en la replaçant dans l'histoire de France. C'est l'occasion pour l'auteur de donner ses vues sur l'histoire : Montesquieu l'a enseigné : l'histoire dégage les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses; elle isole et expose les conditions permanentes des progrès des États et des peuples. C'est le fond de la méthode et de l'art de penser en histoire. Mais l'historien, s'il veut agir sur les hommes, doit parler à leur imagination. Il faut « pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait ». Cependant faits et mots ne sont que des signes destinés à représenter les causes profondes qui les produisent. Ces causes dominent jusqu'aux caprices des passions et aux rencontres du hasard dont le scepticisme de Voltaire se plaît à faire les seuls mobiles de l'humanité. Réduite à ce jeu, l'histoire perdrait son sens et sa moralité : elle ne serait plus ni une science ni un enseignement. L'histoire de la Révolution, en particulier, se refuse à ces explications frivoles. Cette grande crise est inexplicable par les petits faits; l'action des événements fortuits et celle des individus y disparaissent comme

noyées dans le flot. Les causes secondaires ne s'y expliquent que par les générales. C'est l'allure principale, l'allure nationale ici, qui emporte tout et qui seule explique tout.

Cette conception de l'histoire est juste. L'application qui en est faite au passé de la France est défectueuse. Mme de Staël manque non de faits, mais de guide. Que n'a-t-elle vécu jusqu'en 1823? Les *Essais* de Guizot qui ont éclairé toutes les avenues de l'histoire de France, l'auraient mise dans le vrai chemin, et elle n'eût pas été réduite à tâtonner dans les buissons.

Elle développe cette belle proposition, inspirée de Montesquieu et précisée par elle dans les méditations de son voyage de Russie : « Il importe de répéter à tous les partisans des droits qui reposent sur le passé que c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne ». Les libertés locales et provinciales ont formé la nation; la royauté l'a déformée en l'exploitant; mais elle ne l'a point anéantie, et la nation s'est retrouvée tout entière quand elle s'est affranchie. « Depuis la vieillesse de Louis XIV jusqu'à la révolution française, l'esprit et la force ont été chez les particuliers, et le déclin dans le gouvernement. » Il faut bien qu'il en soit ainsi, sinon l'avènement de tant d'âmes fières, indépendantes et héroïques, toute une génération de patriotes et de héros, après trois quarts de siècle de décadence d'État, n'auraient plus de raison d'être. Dans l'ardeur de ses revendications libérales, Mme de

Staël refuse toute grande conception politique à Richelieu : il a détruit « l'originalité du caractère français, sa loyauté, sa candeur, son indépendance ». Elle parle de lui comme de Napoléon : c'est « un étranger en France » ; si Bonaparte était Corse, de sang italien, Richelieu est prêtre, élevé aux écoles d'Italie. Elle refuse toute admiration à Louis XIV, jusqu'à l'époque de ses malheurs. Elle ne veut rien reconnaître de grand dans son règne. Elle en discerne, par contre, merveilleusement tous les excès et elle en montre les conséquences. Elle n'a pas eu besoin de recourir à la comparaison, qui est toute une philosophie de l'histoire, de l'article RELIGIONNAIRES dans le *Répertoire* de Guyot, de 1785, avec l'article ÉMIGRATION dans le *Répertoire* de Merlin, de 1807, pour découvrir dans les édits de Louis XIV l'esprit et la lettre même des lois de proscription de la Terreur.

Cette course rétrospective, où l'auteur rencontre plus d'une fondrière et s'égare plus d'une fois dans les brouillards, conserve cependant sa direction et sa suite constantes. Elle conduit Mme de Staël à son but, qui est une large vue d'histoire : Les grandes choses de la Révolution ont été accomplies par ce qui subsistait de pur dans la nation française; les crimes sont dus à l'éternelle perversité des hommes; le gouvernement de l'ancien régime n'a rien fait pour en réfréner l'action chez les Français; s'il en est demeuré en eux des germes, ce n'est pas en rétablissant l'ancien régime qu'on anéan-

tira cette corruption. Ce sont les institutions de l'ancien régime « qui avaient formé la nation; et si elles étaient de nature à n'éclairer qu'une classe d'hommes et à dépraver la masse, elles ne valaient assurément rien ».... « Sans doute, en ôtant tout frein au peuple, on l'a mis en mesure de commettre tous les forfaits; mais d'où vient que ce peuple était ainsi dépravé ? Le gouvernement dont on nous parle comme d'un objet de regrets avait eu le temps de former la nation qui s'est montrée si coupable. Les prêtres, dont l'enseignement, l'exemple et les richesses sont propres, nous dit-on, à faire tant de bien, avaient présidé à l'enfance de la génération qui s'est déchaînée contre eux.... Les fureurs des révoltes donnent la mesure des vices des institutions; et ce n'est pas au gouvernement qu'on veut avoir, mais à celui qu'on a eu longtemps qu'il faut s'en prendre de l'état moral d'une nation. »

Voilà les grandes lignes du livre. Je n'entre point dans le détail des impressions, des souvenirs et des jugements : j'ai essayé d'en donner l'essentiel dans les chapitres qui précèdent. Tout ce qui, dans les *Considérations*, est personnel a dû trouver sa place dans la vie de l'auteur. Je ne retiens ici que les *considérations* proprement dites, les réflexions d'ensemble, formées à distance. Je n'ai pas besoin de dire que la figure de Necker est encore disproportionnée; cependant elle demeure édifiante comme les images byzantines, colosses aplatis des saints familiers. On ne peut juger de plus haut l'Assem-

blée constituante, « qui réunit tant de lumières à tant d'erreurs, qui a fait un bien durable, mais un grand mal immédiat »; qui a posé des principes féconds et tutélaires, décrété des institutions impuissantes ou funestes, mais a donné au génie national une impulsion telle qu'en 1816 on pouvait dire justement : « Si l'on s'étonne de voir que la France a tant de ressources encore, malgré ses revers,... c'est aux décrets de l'Assemblée constituante qu'il faut l'attribuer ».

Les chapitres sur l'émigration sont remplis de mots historiques, passés en aphorismes. Les terroristes sont démasqués dans leur sophisme intime : « C'est précisément quand le danger est passé que les tyrannies populaires s'établissent ». L'honneur du salut de la patrie est rendu à qui de droit : « Un problème encore reste à résoudre : c'est comment il se peut que le gouvernement de 1793 et 1794 ait triomphé de tant d'ennemis.... Ce prodige ne peut s'expliquer que par le dévouement de la nation à sa propre cause. »

Ce sont des vues très prolongées; j'ai eu l'occasion d'en montrer les limites. Je ne reviens donc ni sur la démocratie, que Mme de Staël redoute et dont elle se détourne; ni sur la gloire militaire, qu'elle rabaisse; ni sur la conquête, qu'elle réprouve; ni sur la propagande armée, qu'elle condamne; ni sur Bonaparte enfin, qu'elle maudit. Elle se refuse à considérer dans leur origine, leur raison d'être et leur développement les événements qui lui semblent des

déviations de la révolution française telle qu'elle la conçoit. Ce qui a rompu sa vie et brisé ses espérances lui semble avoir aussi rompu et brisé l'histoire de la France. Bonaparte, selon elle, a confisqué et flétri la France nouvelle, comme ses précurseurs, Richelieu et Louis XIV, ont défloré l'ancienne. Elle conclut sur son règne avec la même sévérité : « De tout l'héritage de sa terrible puissance, il ne reste au genre humain que la connaissance de quelques secrets de plus dans l'art de la tyrannie ».

Toute une partie de la France, la France héroïque et la France d'État, échappe jusqu'à la fin à la fille de Necker. Mais tout n'est point passion de rancune dans ces arrêts passionnés. Mme de Staël est partiale ici, elle n'est point aveugle. Elle nie ce qu'elle refuse de voir; mais ce qu'elle veut voir, elle le voit bien. Pour ne montrer que le revers de l'époque consulaire et impériale, c'est un revers équitable des choses qu'elle découvre à la postérité. Bonaparte est tombé quand Mme de Staël écrit. La légende se fera contre Mme de Staël. Les chansons de Béranger, les odes d'Hugo, l'histoire de Thiers populariseront et transfigureront à l'infini l'image glorieuse de l'empereur, émancipateur des peuples, législateur des Français, Charlemagne de la Révolution. Il y a là, pour la justice, le droit et le bon sens, une réclamation à élever et une prescription à interrompre : celle de la liberté des Français, celle des droits de l'humanité, celle de la Révolution entendue comme la consécration de cette liberté et de

ces droits. Par l'effet des vengeances et de l'ineptie des royalistes, Mme de Staël voyait, en 1816, les idées et les mots se fausser une seconde fois dans les esprits, et les funestes malentendus de l'an VIII reparaître. « Dieu nous en préserve et pour jamais! » s'écrie-t-elle en pensant à un retour possible de César. « Mais que l'on se garde d'appeler bonapartistes ceux qui soutiennent les principes de la liberté en France!... » Voilà le péril qu'elle voudrait conjurer. Cet avertissement jeté à l'avenir corrige ce qu'il y a de défectueux en ces chapitres dans l'intelligence d'une partie du passé.

Les chapitres sur les deux Restaurations sont presque définitifs. L'historien s'y montre constamment clairvoyant et maître de soi dans le jugement des affaires françaises. Les hommes sont remis en leur place et les événements dans leurs proportions. C'est que les uns et les autres remontent à leurs origines, et se recommencent, pour ainsi dire. Mme de Staël n'avait point découvert les nœuds qui liaient la république conquérante et la république césarienne à la révolution toute libérale de 1789; mais entre cette révolution de 1789 et la restauration de 1814, les nœuds se reforment d'eux-mêmes entre ses mains. Elle retrouve, pour dénoncer les desseins pernicieux et absurdes des ultras, la verve et l'éloquence des temps de l'Assemblée constituante.

« Faudra-t-il donc toujours gouverner à trois cents ans en arrière, ou un nouveau Josué commandera-t-il au soleil de s'arrêter!... » « Il serait

curieux de savoir à laquelle des générations de nos pères l'infaillibilité a été accordée »... « Ils veulent un roi absolu, une religion exclusive et des prêtres intolérants, une noblesse de cour fondée sur la généalogie, un tiers état affranchi de temps en temps par des lettres de noblesse, un peuple ignorant et sans aucun droit, une armée purement machine, des ministres sans responsabilité, point de liberté de la presse, point de jurés, point de liberté civile, mais des espions de police et des journaux à gages pour vanter cette œuvre de ténèbres. »

Et quelles machines pour tordre ainsi l'histoire? des cours prévôtales, des prisons d'État, des élections faussées, des collèges électoraux achetés, les protestants et les républicains livrés à la populace effrénée et fanatisée, enfin l'intrusion universelle du clergé dans l'État, et la religion se faisant partout servante de la politique. Mme de Staël a étudié les écrits des nouveaux théocrates, elle a lu les mandements des évêques, et elle s'écrie : « Le bon sens en réchappera-t-il? » La chrétienne proteste en elle aussi vivement que la citoyenne. Christianisme, dit-elle, est synonyme de justice et de liberté; de quel droit interdire à ces sentiments, les plus nobles de la terre, « l'alliance avec le ciel » ? On peut mesurer l'indignation qu'elle éprouve contre les doctrines et l'effroi que lui inspirent les manœuvres rétrogrades, à l'impétuosité des mouvements où elle se porte. Cette femme, très aristocrate de goûts et d'esprit, convaincue, d'ailleurs, de la nécessité

sociale des croyances religieuses, chrétienne, en ce qui la concerne, déclare, sans ambages, que la religion est exclusivement affaire de foyer. Elle a vu le clergé à l'œuvre avant 1789; il était impuissant. Elle le considère comme dangereux en 1816. « L'éducation publique est un devoir des gouvernements envers les peuples, sur lequel ils ne peuvent prélever la taxe de telle ou telle opinion religieuse. » « Qui enseignera la religion et la morale aux enfants, dira-t-on, s'il n'y a point de prêtres dans les écoles?... Ce n'était certainement pas le haut clergé qui remplissait ce devoir; et quant aux curés, ils sont plus nécessaires aux soins des malades et des mourants qu'à l'enseignement même, excepté dans ce qui concerne la connaissance de la religion.... Il faut établir et multiplier les écoles dans lesquelles, comme en Angleterre, on apprend aux enfants pauvres à lire, écrire et compter; il faut des colléges pour enseigner les langues anciennes, et des universités pour porter plus loin encore l'étude de ces belles langues et celle des hautes sciences.... »

Nulle part mieux qu'en ces chapitres, on ne saisit les empêchements infinis qui ont arrêté, puis renversé l'œuvre de la Restauration, paralysé la bonne volonté et la politique de Louis XVIII, usé la grande âme de Richelieu, broyé, pour ainsi dire, le noble génie de Serre et ruiné d'avance la généreuse entreprise de Martignac. Le sentiment des aberrations néfastes dont la France est menacée, la crainte surtout du découragement où de nouvelles épreuves jette-

raient les libéraux, ramènent Mme de Staël en Angleterre, et c'est la clef de la sixième partie des *Considérations*.

On a souvent comparé *l'Allemagne* de Mme de Staël à la *Germanie* de Tacite. La comparaison tomberait plus juste sur cette sixième partie. C'est l'Angleterre qui est le véritable pays d'utopie de Mme de Staël : « Admirable monument de la grandeur morale de l'homme !... Aucun peuple de l'Europe ne peut être mis en parallèle avec les Anglais depuis 1688 : il y a cent vingt ans de perfectionnement social entre eux et le continent. » Les incursions de l'auteur dans le passé de l'Angleterre présentent les mêmes incertitudes que ses incursions dans le passé de la France. Il y a bien de l'idéal dans les peintures et dans les caractères de l'Angleterre contemporaine. Corinne s'y retrouve avec toutes ses chimères, éternelle et inconsolable fiancée de l'illusoire Nelvil ! Mais quelle fermeté dans les pensées dès que l'auteur retombe sur terre, et quelles admirables leçons d'histoire, quels nobles enseignements de morale politique à l'adresse des Français. Qu'ils se rassurent, leur dit-elle, sur eux-mêmes et sur leur révolution; qu'ils ne se laissent point surtout déclarer incapables de liberté ! On l'a répété aux Anglais à l'époque précisément où ils se rendaient libres. Considérez les Anglais d'hier, vous reconnaîtrez les Français d'aujourd'hui. Il faut constamment se rappeler le fanatisme, les désordres, les atrocités des révolutions d'Angleterre. « Ils ont déposé, tué, renversé plus

de rois, plus de princes et plus de gouvernements que le reste de l'Europe ensemble.... Dans l'histoire précédente de ce peuple, il y a plus de violence, plus d'inégalités et, à quelques égards, plus d'esprit de servitude encore que chez les Français.... » Cependant ils ont atteint la terre promise. « C'est un beau spectacle que cette constitution, vacillante encore en sortant du port, comme un vaisseau qu'on lance à la mer, et déployant enfin ses voiles, en donnant l'essor à tout ce qu'il y a de grand et de généreux dans l'âme humaine. »

Cette terre promise, tous les peuples y sont appelés et tous, tôt ou tard, y arriveront. L'auteur les y convie, et c'est par un vœu pour l'indépendance des nations que se conclut cette chaude apologie du gouvernement libre. Il y a ici quelques pages de grande perspective et qui sont comme le testament politique de Mme de Staël. L'avenir est aux nations et le progrès de la civilisation doit consacrer leur indépendance. Il est contre nature qu'un peuple en asservisse un autre. La Révolution, en Europe, s'accomplira par les nations et pour elles. Elle prendra la forme nationale, et, sous cette forme, elle prévaudra envers et contre tous. C'est le courant impérieux de l'histoire. « Rien de durable ne peut se faire que par l'impulsion universelle.... » « Tout vaut mieux que de perdre le nom de nation.... » Mme de Staël a pressenti l'avenir national des Russes; elle annonce la suprématie de l'Amérique du Nord; elle souhaite aux Allemands et aux Italiens de se

constituer en fédérations. Elle prévoit qu'entre ces nations, réveillées et rassemblées, il naîtra des conflits; elle aperçoit déjà ces conflits entre « les Allemands et les Esclavons », comme elle nomme les Slaves; mais elle se repose sur cette maxime, inscrite dans le livre *de l'Allemagne,* et qui apporte le tempérament nécessaire à toutes les entreprises des ambitions nationales contre les droits des nations : « Quand une nation admet dans son sein pour sujets des étrangers ennemis, elle se fait presque autant de mal que quand elle les reçoit pour maîtres: car il n'y a plus, dans le corps politique, cet ensemble qui personnifie l'État et constitue le patriotisme. »

CHAPITRE IX

L'INFLUENCE — LA POSTÉRITÉ DANS LA POLITIQUE, DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LITTÉRATURE

En écrivant, Mme de Staël se préoccupait surtout de persuader. Elle y a réussi. Peu d'écrivains ont exercé, dans autant de directions différentes, une influence aussi prolongée. Cette influence a été plus efficace et plus reconnue après la mort de Mme de Staël qu'elle ne l'était de son vivant. C'est que les cabales de son salon prévenaient contre la sincérité de ses discours, et que l'intempérance de son langage contrariait l'effet de ses écrits. On peut dire de sa vie tout entière et de la destinée de ses ouvrages ce que Chateaubriand disait de ses premières années, les années d'épreuve et de passion : « A mesure que sa jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité ».

Elle a eu ce rare privilège d'une postérité double, en quelque sorte, et également glorieuse. Elle a

fondé une dynastie, et peu de maisons, parmi les plus illustres, présentent une telle succession de talents originaux. Mais ses descendants ne sont point, à proprement parler, ses disciples, et si l'on veut suivre son inspiration directe, c'est dans une autre postérité, la postérité purement intellectuelle, qu'il la faut chercher. Cette inspiration apparaît, nettement définie, dans la politique, dans l'histoire et dans la littérature.

La Restauration ouvrit le monde politique à Mme de Staël. Ses amis forment un groupe qui a sa droite avec Mathieu de Montmorency, sa gauche avec Sismondi, son centre avec Camille Jordan. Benjamin erre sur les confins des partis, hostile à tous et impatient d'une place où il ne saurait se fixer. A ce groupe des familiers, se joignent les hommes qui ont reçu d'un peu plus loin l'impulsion, mais qui la ressentent directement encore : le duc Victor de Broglie qui gardera jusqu'à la fin, avec la fermeté du caractère, l'étincelle généreuse du cœur; de Serre, l'homme qui a jamais mis le plus d'âme dans la politique : sa campagne de 1819, cette époque héroïque de la monarchie constitutionnelle, est tout animée de l'esprit de Mme de Staël; elle y semble ressusciter. Puis vient la lignée libérale de la Restauration, le monde de la « Doctrine » et du *Globe* : politiques, lettrés, orateurs d'académie autant que de tribune, plus éloquents qu'actifs, et supérieurs dans l'opposition à ce qu'ils seront au gouvernement. Ils procèdent tous de Necker, ils

ont tous eu Royer-Collard pour précepteur, et Mme de Staël est leur muse. Le plus grand d'entre eux, leur représentant dans l'histoire sinon leur chef de file, est en même temps celui qui traduit le mieux, dans cette opposition libérale de la Restauration, l'esprit politique de Mme de Staël : Guizot. Homme de salon, homme de science, causeur d'un éclat incomparable, la bienveillance même avec ses familiers, l'abord hautain aux autres, passionné sous les dehors calvinistes, c'est Necker très élevé au-dessus de lui-même, doublé d'un grand ministre de l'instruction publique, d'un diplomate d'envergure, d'un orateur sans rival, et d'un des premiers historiens du siècle. Avec lui, Mme de Staël s'avance jusqu'à la révolution de 1830. On voit reparaître alors la chimère d'un changement de dynastie et cette analogie préconçue avec la révolution anglaise de 1688, qui a déçu autant de constitutionnels que la légende de Monk a trompé de royalistes. Le cabinet d'octobre 1832, qui réunit Guizot et le duc Victor de Broglie, consacre l'avènement politique de Mme de Staël; mais son règne s'arrête là.

Plus tard elle ne se reconnaîtrait plus que parmi quelques opposants, aux côtés de Lamartine, par exemple. C'est un tournant de l'histoire. L'esprit de 1789 s'évanouit. Les souffles nouveaux qui s'élèvent viennent d'autres régions de la Révolution : c'est la démocratie qui envahit, c'est le socialisme qui monte, c'est le césarisme qui, comme un corollaire funeste, s'insinue à la suite. C'est l'ère de la

Démocratie en Amérique de Tocqueville (1839), du procès des saint-simoniens, des complots anarchistes, des apologies de la Terreur, des *Idées napoléoniennes* de Louis Napoléon (1838), du retour des cendres (1840), des odes impériales de Victor Hugo (1835-1840) : *la Colonne, l'Arc de Triomphe, Mil huit cent onze : A Laure, duchesse d'A.*

> Je garde le trésor des gloires de l'Empire ;
> Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher.

L'influence de Mme de Staël sur l'école historique française subit des phases analogues. On la constate à chaque ligne dans l'*Histoire de Louis XVI* du sage Droz ; mais, ici encore, le disciple par excellence, celui qui reprend, grandit et achève l'œuvre, c'est Guizot. Il est impossible de ne pas constater dans les *Essais sur l'histoire de France* (1823) l'impression toute vive des derniers écrits de Mme de Staël. Guizot y dégage dans leur cause première et leur complexité les crises intermittentes de la liberté en France, que Mme de Staël avait soupçonnées confusément, qu'elle avait trop simplifiées et trop directement dirigées vers le gouvernement représentatif. L'*Histoire de la Civilisation* (1828-1829) est inspirée du plus large souffle des *Considérations* : C'est la civilisation conçue comme le progrès constant de la justice dans la société et dans l'État : les conditions extérieures de la vie humaine améliorées, l'homme intime rendu plus intelligent et plus moral. Enfin l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, avec le *Discours* philosophique qui la précède

(1827-1828), cette histoire où les réflexions se mêlent aux récits, est pénétrée de la méthode des *Considérations*. Le lien se révèle jusque dans les épisodes. C'est à Mme de Staël que Guizot emprunte l'idée du noble récit qu'il a intitulé *l'Amour dans le mariage*.

Je rattacherai, mais de plus loin, à la même influence les *Essais historiques* de Charles de Rémusat sur l'Angleterre. Charles de Rémusat, qui débuta dans les lettres par une notice dithyrambique sur les *Considérations*, s'est plus enthousiasmé pour le génie de Mme de Staël qu'il ne s'en est inspiré. La conception fondamentale des *Considérations* s'efface avec la nouvelle école des historiens révolutionnaires, ceux qui prétendent isoler la Révolution française dans l'histoire de France, et en faire non une série d'événements, mais une série de symboles, une quasi-révélation qui a eu ses prophètes et ses précurseurs, mais qui n'a point de précédents historiques. Le livre de Tocqueville sur *l'Ancien Régime* remet en honneur le dessein de Mme de Staël : il renoue les liens avec Montesquieu et avec le passé de la France. Quelque chose d'analogue se passe pour l'histoire de l'Empire. La merveilleuse chronique de M. Thiers (1845) réhabilite les temps flétris par le livre des *Années d'exil*. Lanfrey, qui tient d'ailleurs à Mme de Staël par Rousseau, reprend cette histoire en sous-œuvre, et ramène dans les annales de l'époque napoléonienne l'esprit des *Considérations* (1867). Mme de Staël atteint avec Lanfrey l'extrême limite de son action sur les historiens.

Son influence littéraire, encore que très étendue, n'avance pas si loin. Le livre *de l'Allemagne* fut, à son apparition, et resta longtemps, un événement. Il révéla au grand public européen une forme du génie moderne. « Il fut, a dit Gœthe, comme un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevée entre nous et la France. Il fit, ce livre, que l'on voulut nous connaître au delà du Rhin, puis au delà de la Manche, et nous y avons gagné d'exercer une influence vivante au loin dans l'Occident. Bénissons donc la gêne de ce séjour et le conflit des originalités nationales qui nous semblaient alors vaines et importunes. »

Ce n'est pas seulement le goût de la littérature allemande, c'est le goût même des littératures étrangères que ce livre propagea en France. Il convient d'y rattacher le grand travail de diffusion littéraire et de traductions qui réunit les intimes et les disciples de Mme de Staël, Fauriel, Prosper de Barante, qui traduit Schiller, Guizot, qui remet au point la traduction de Shakespeare. L'influence de la pensée allemande sur la pensée française à partir de 1820 a été considérable. Parmi ceux qui ont alors reçu, subi ou répandu cette influence, il n'en est aucun qui ne la tienne plus ou moins directement de Mme de Staël. L'impulsion première lui appartient et on la découvre jusque chez les hommes qui, dans d'autres directions, s'éloigneront le plus d'elle : Quinet, par exemple, et Michelet. On la suit, immédiate, chez Nodier; par contre-coup chez Hugo

dans sa préface de *Cromwell* et dans ses drames. Elle se disperse à l'infini dans la nuée des ballades fantastiques, des effusions et des rêveries du romantisme; évocations artificielles d'une Allemagne de convention qui remplissent bientôt la littérature française et, de la littérature, passent dans les ateliers et dans les concerts. Le *Rhin* de Victor Hugo, le *Tyrol* de Musset, dans *la Coupe et les lèvres*, pour citer au hasard; le cortège des *Mignon*, des *Marguerite*, des *Méphisto*, de Delacroix à Gounod, de Johannot et Scheffer à Berlioz, procèdent en droite ligne de ce livre, un des plus « suggestifs » qui aient été jamais composés. On n'en peut distraire, non plus, l'école brillante et féconde des voyageurs et des critiques qui s'engagèrent dans le sillon et le prolongèrent en le creusant : J.-J. Ampère, Gérard de Nerval, Saint-René Taillandier. Je ne rappelle que les morts. Les derniers toutefois décrivent une Allemagne sensiblement différente de celle de 1810, et, en suivant, la trace de Mme de Staël, ils marquent le point que ses vues n'ont pas dépassé.

L'Allemagne de Mme de Staël est, dit-on, une chimère, et on a reproché à l'auteur d'en avoir illusionné les Français. Personne ne le lui a reproché avec plus d'esprit qu'un Allemand, Henri Heine, mauvais Allemand, disent ses compatriotes qui le renient, malgré son génie de poète, plus mauvais Français à coup sûr et très perfide à ceux d'entre nous qui le croiraient des nôtres parce qu'il a su, comme autrefois Frédéric, se moquer de nous avec notre propre esprit.

Son *Allemagne* est la contre-partie et la critique mordante de celle de Mme de Staël. « Vous avez, lui dit-il, admiré des fleurs dont vous ne connaissiez ni les racines ni le langage symbolique. » Elle n'a, ajoute Heine, entendu que les dithyrambes de la coterie romantique, elle n'a observé que des fenêtres du palais de Weimar, à travers les rideaux brodés, derrière un éventail, en écoutant les beaux esprits de cour. Elle n'a pas démêlé dans la littérature le fatras et le bric-à-brac romantique; dans les mœurs, l'hypocrisie piétiste; dans le monde politique, la corruption et l'intrigue; dans le peuple, la rancune, la convoitise et la brutalité qui couvent sous la bonhomie et la servilité apparentes. Elle n'a pas vu sortir du chaos métaphysique l'État-Dieu de Hegel, monstre plus dévorant, plus écrasant, plus destructeur de libertés humaines que l'État-Homme de Louis XIV et de Napoléon. Elle n'a pas pressenti l'effroyable aridité que la philosophie de Kant répandrait sur les âmes, le néant de son idéal, les dérèglements de la raison débridée, l'invasion furieuse du *moi* transcendant, la révolution sociale qui en découle, la terreur philosophique qui en sortira et près de quoi la terreur sensible de Robespierre ne sera qu'un divertissement de badaud. « Vous avez plus à craindre, dit Heine aux Français, de l'Allemagne délivrée que de la Sainte-Alliance tout entière avec tous ses Croates et ses Cosaques. » Henri Heine écrit ces lignes en 1839. L'Allemagne qu'il annonce germe en 1840 et surgit en 1848.

Mme de Staël est-elle aveugle de ne l'avoir pas discernée trente ans auparavant. Si elle s'est trompée, Heine l'a rectifiée et vigoureusement. Mais l'Allemagne que Heine a, après elle, pour la contredire, révélée à la France, a laissé plus d'illusions et fait plus de dupes que celle de Mme de Staël n'a jamais risqué d'en faire. Heine, malgré ses réserves réitérées, a répandu dans les esprits le rêve d'une Allemagne révolutionnaire et républicaine dont le premier acte de foi serait, en reconnaissance du baptême des *Droits de l'homme*, d'offrir aux Français la rive gauche du Rhin. Une autre Allemagne, celle qu'on entrevoit dans les notes de Stendhal, observée d'un fourgon de réquisitions par un intendant de Napoléon, a donné l'impression d'un peuple de « grands hommes blonds d'une apparence indolente », pusillanimes, obséquieux, peuple de fumeurs, de musiciens, d'aubergistes et de contribuables, impression plus décevante encore sous sa couleur d'observation réelle et de vue positive des choses. Mme de Staël a prévu l'Allemagne de 1813; cette Allemagne-là est la sève même de celle qui s'est agitée en 1840, qui s'est levée en 1870, qui marchait à la bataille en chantant des *lieder* populaires : le « Bon Camarade » et la « Veillée du soldat ». Cette Allemagne était et est, ne nous y trompons pas, la force cachée que la machine d'État prussienne exploite et met en branle. On s'est étonné, en 1870, de reconnaître mêlés à des croyants mystiques de Wagner, à des disciples ingénieux de Schopenhauer,

à des érudits, à des penseurs, à des savants, à des poètes, à des artistes, les soudards de Blücher, et de voir, dans une guerre qui passionnait toute une nation armée, prévaloir des furieux, des convoiteux et des brutaux. Il est aussi frivole et aussi injuste de s'en prendre à Mme de Staël qu'il le serait, si la guerre ramenait les Russes au centre de l'Europe, de contester le génie de Tolstoï et les belles révélations de M. de Vogüé parce qu'on retrouverait, dans cette invasion, autour des chercheurs tourmentés de l'idéal et des pèlerins de l'au delà, les bandes terribles de Souvarof et les féroces vainqueurs de 1812.

Corinne contribua à relever l'Italie devant soi-même et devant le monde. Elle dévoila le « mystère » de cette nation et de ce pays; elle propagea en Europe cette pensée qui devint un programme de politique : « Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été et par ce qu'ils pourraient être que par ce qu'ils sont maintenant ». Mme de Staël a initié les Italiens au romantisme; Silvio Pellico s'est évidemment inspiré d'elle; enfin elle a mérité ce jugement d'un Italien : « Elle a entrevu l'Italie de l'avenir, elle a été le précurseur d'un nouvel ordre de choses; elle s'est, par là, montrée prophétesse, et elle a devancé, dans ses appréciations, tout ce que d'autres ont dit depuis, sans la nommer ».

Dans la littérature française, on aperçoit Mme de Staël à l'éveil de toute la génération qui la suit. « Elle a été », disait Sainte-Beuve en lui consacrant un de ses derniers écrits, en 1868, « elle a été un

des cultes de ma jeunesse, et ce culte, je ne l'ai pas abjuré ». « Elle a contribué, ajoute-t-il, avec Chateaubriand, après Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, à exalter dans les âmes le goût du merveilleux et de l'infini ». Elle l'a fait, mais elle n'espérait pas y réussir. Elle proposait pour inspiration à la poésie à venir : « l'énigme de la destinée humaine, le *recueillement contemplatif*.... La solitude des forêts, l'horizon sans bornes, le ciel étoilé,... l'éternel et l'infini dont l'âme des chrétiens est remplie ». Mais elle n'imaginait pas que la poésie française fût disposée à cette inspiration. « Notre versification, disait-elle, s'oppose à l'abandon de l'enthousiasme. » Elle n'était pas morte depuis trois ans que le poète appelé par elle se révélait au monde et lui empruntait bientôt non seulement l'inspiration, mais le titre même d'un de ses poèmes : les *Recueillements*.

Lamartine accomplit Mme de Staël dans la poésie, comme Guizot l'accomplit dans l'histoire. Il avait, en 1811, sur les traces de Corinne et de Nelvil, parcouru l'Italie. Il avait dévoré le livre *de l'Allemagne* et le livre *des Passions*. Il exécrait l'Empire, il maudissait en Napoléon « le génie infernal parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national! » Mme de Staël fut sa libératrice. « Tribun sublime, au cœur tendre et expansif, de la femme, femme adorable et miséricordieuse! » Il se réclame d'elle dans une de ses premières *Méditations*, datée de 1820 :

.... Mais mon âme, ô Coppet, s'envole vers tes rives!

Il lui fait, en quelque sorte, hommage de son œuvre dans son discours sur les *Destinées de la poésie*, en 1834. Prenez dans ses vers toute la partie de l'Italie, les *Méditations* sur le Colisée, sur l'humanité, sur l'immortalité; relisez les apostrophes du *Pèlerinage d'Harold*, et vous y retrouverez, comme rythmé et harmonisé par un musicien de génie, tout ce qu'il y a de chant dans les entretiens de Corinne et de Nelvil. L'héroïne de *Jocelyn* est une fille de Delphine, exaltée et brûlante; on reconnaît ces cris de Didon abandonnée qui ont laissé leur écho autour de Coppet :

> Sa voix d'airain vibrait dans la grotte ébranlée,...
> Jocelyn! Jocelyn!
> Viens me rendre à leurs yeux, dans tes bras entr'ouverts,
> Cet asile où mon cœur braverait l'Univers....

La formidable invective de *Bonaparte* sort, comme la flamme cachée, du livre des *Considérations* : « Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme.... Nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.... »

Jetez cette pensée dans une âme de poète, et la voilà qui se colore en images magnifiques :

> Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
> Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
> Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser;
> Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
> Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
> Et des serres pour l'embrasser.

Mme de Staël aurait applaudi les discours de Lamartine en 1840. Elle aurait désavoué l'*Histoire des Girondins*. J'imagine qu'il en eût été de même de bien des romans qui cependant procèdent des siens, des romans de femmes en particulier. Il y a dans l'œuvre et dans la vie de plusieurs des femmes qui ont paru marcher sur sa trace, un mélange d'insubordination morale et de révolte, un fonds de cabale bruyante, une partie d'aventures par delà les frontières de Bohême, qui eût dérouté et froissé en elle la femme de bon sens et la femme sociale. Sans doute, *Mauprat* l'eût enchantée. Elle aurait reconnu dans *Lélia* et dans *Consuelo* des sœurs de *Corinne*. Mais je doute qu'elle eût approuvé les *Indiana* et les *Valentine*, et qu'elle eût aimé l'auteur, tout en l'admirant beaucoup. Je me figure qu'elle eût aimé davantage et plaint surtout, mais en l'admirant moins, Daniel Stern. Delphine Gay, avec son parti pris de pastiche et sa carrière de contrefaçon, lui eût été insupportable. Quelques-unes des femmes de Balzac, *Camille Maupin*, *Madame de Mortsauf*, l'auraient touchée. Elle aurait goûté les *Mémoires de deux jeunes mariées* et trouvé que Louise de Chaulieu comprenait le grand amour quand elle écrivait à son amie : « Oh! comme j'aurais aimé Napoléon et comme je lui aurais fait sentir, s'il m'eût aimé, qu'il était à ma discrétion. »

Balzac s'est inspiré de la chronique de Mme de Staël, et s'est servi de ses livres, celui des *Passions* en particulier, pour faire parler ses amoureuses,

ardentes et raffinées du grand monde. Il n'a pas donné, dans *la Comédie humaine*, de rôle à Corinne elle-même : il la jugeait trop exceptionnelle. « Après elle, dit-il, il n'y avait plus de place dans ce siècle pour une Sapho. » Il ne la fait donc paraître dans son microcosme qu'au passage et par allusion, comme Napoléon, pour vivifier le drame. C'est ainsi que pendant son séjour près de Vendôme, en 1810, lors de la crise du livre *de l'Allemagne*, Mme de Staël rencontre Louis Lambert, en haillons, qui lisait Swedenborg. Elle s'intéresse à son singulier génie, lui paye sa pension au collège de Vendôme de 1811 à 1814, afin de l'arracher à l'Église et à l'Empereur, puis elle disparaît et ne s'occupe plus de lui.

Le genre même du roman de Mme de Staël, le mélange des passions et des caractères avec des réflexions, des voyages, des études de politique, d'art et d'histoire, sombra promptement après elle. *La Chartreuse de Parme* (1839) porta, sous ce rapport, à *Corinne* un coup aussi redoutable que Henri Heine au livre *de l'Allemagne*. Ce genre, très relevé cependant, semblait dédaigné chez nous, lorsque l'exquis auteur du *Prince Vitale*, du *Grand Œuvre*, du *Roman d'une honnête femme*, l'a rajeuni tout à coup et remis en honneur, ramenant ainsi, dans nos lettres, l'esprit de Mme de Staël par les chemins que, dans le même temps, suivait Lanfrey.

On a prodigieusement écrit sur Mme de Staël. De tant d'auteurs je n'en veux ici retenir que trois parce qu'ils sont essentiels, et qu'ils dispenseraient,

au besoin, de lire les autres : Mme Necker de Saussure, qui a recueilli les traditions et peint le portrait de famille; lady Blennerhasset, qui a rassemblé tous les souvenirs épars et composé, d'une mosaïque savante, un large monument; Sainte-Beuve, qui a tout fouillé, presque tout su, deviné le reste et merveilleusement reconstitué l'ensemble. Si Mme de Staël ne figure, dans Balzac, qu'à titre de personnage épisodique, elle est comme l'héroïne et la grande coryphée des *Lundis*, cette autre et supérieure *Comédie humaine*. Sainte-Beuve reste, de tous ceux qui ont étudié Mme de Staël, le plus profond et le plus pénétrant; il a comme dispersé dans son œuvre tous les motifs d'un jugement définitif, et ce jugement est un hommage d'admiration et de sympathie. En avançant dans le siècle, Mme de Staël s'est élevée et isolée parmi ses contemporains, si bien qu'aujourd'hui, soixante-treize ans après sa mort, on est plus occupé d'elle qu'on ne l'était dans le temps où elle se mourait à Paris. Et c'est justice [1].

1. *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, publiées par son fils, et précédées d'une notice par Mme Necker de Saussure, Paris, 1821, 17 vol. in-8.

Voir : Sainte-Beuve : article STAËL dans la table alphabétique des *Causeries du lundi*, des *Portraits de femmes* et des *Portraits littéraires*, par M. Pierrot; *Nouveaux Lundis* : I, Benjamin Constant; II, Mme de Staël, Coppet et Weimar; V, La comtesse d'Albany; VI, Sismondi; XII, Camille Jordan et Mme de Staël; *Chateaubriand et son groupe littéraire. Portraits contemporains* : IV, Fauriel, etc. — *Frau von Staël*, Berlin, 1888-1889, traduction française par M. Dietrich : *Mme de Staël et son temps*, par lady Blennerhasset, née comtesse Leyden, Paris, 1890, 3 vol. gr. in-8. Les tables de l'édition

Ce qui reste d'elle manifeste surtout les facultés de l'orateur : l'improvisation, l'éloquence ample et persuasive. Elle a écrit sur la littérature et sur la politique : il lui a manqué, pour être une femme politique, la raison et les « entrailles d'État » qui font les Elisabeth, les Catherine II et les Marie-Thérèse ; pour être au premier rang des écrivains parmi les femmes, le style qui fait les Sévigné et les George Sand. Les erreurs qu'on peut reprendre dans sa vie ne lui sont pas particulières ; elles tiennent beaucoup à son temps et à son monde : l'enivrement des dernières années de Louis XVI, l'étourdissement du réveil de la vie sous le Directoire. Elle a, en revanche, développé plus qu'aucune personne de son monde les plus belles qualités de son temps : la sympathie, la confiance dans le progrès de l'esprit humain, la foi dans la liberté.

Que les rhéteurs critiquent les défauts de son

allemande donnent une bibliographie de Mme de Staël. J'y renvoie le lecteur, en insistant, pour les antécédents, les origines et les effets du livre *de l'Allemagne*, sur le volume de M. Süpfle : *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, t. II, Gotha. — Voir aussi : *Mme de Staël et l'Italie*, par C. Dejob, Paris, 1890. — Parmi les autres travaux à consulter, je mettrai à part l'ouvrage de M. O. d'Haussonville sur le *Salon de Mme Necker* ; le *Gustave III* de M. Geffroy, les papiers de Fersen ; les publications faites d'après les papiers de Mme Récamier et d'après ceux de Sismondi ; pour l'histoire du livre *de l'Allemagne* : *la Censure sous le premier empire* de M. H. Welschinger. Enfin la série des papiers de Benjamin Constant : le *Journal*, publié avec trop peu de critique dans la *Revue internationale* de 1887, et les *Lettres de Benjamin Constant*, publiées par M. Menos, Paris, 1888.

style; que les parcimonieux et les égoïstes lui reprochent de s'être prodiguée; les politiques, de s'être forgé des chimères; les méditatifs, d'avoir trop aimé le monde; les mondains, d'avoir trop cultivé les lettres; les sages, de s'être trop abandonnée à ses passions; les habiles, d'en avoir fait trop d'éclat : allez au fond, vous ne trouverez dans sa vie que le désir de répandre le bonheur et de l'obtenir, le besoin d'aimer et d'être aimée; dans sa politique, que le sentiment de la justice; dans sa littérature, que l'aspiration vers l'idéal, partout la sincérité. Elle s'est comme débattue contre son cœur, contre son tempérament, contre sa gloire même, et cette gloire, qui lui est venue par surcroît, a été faite de plus de deuils qu'elle n'a apporté de joies.

Mme de Staël a laissé des avis qui sont encore salutaires et de grandes leçons qui sont toujours profitables. La pitié pour les misères humaines est l'exhortation perpétuelle de son œuvre; le sentiment de la dignité de l'homme, de son droit à l'indépendance, de sa véritable grandeur fondée sur son élévation morale en est l'inspiration; le culte de la justice et l'amour de la liberté en sont le conseil constant et la conclusion. C'est le pain quotidien des âmes; il ne suffit point qu'elles s'en croient rassasiées, il faut qu'elles en ressentent l'appétit. Mme de Staël a été, en son temps, pitoyable aux victimes et réconfortante aux découragés; son œuvre, virile, est saine à nos contemporains. Il y reste un souffle, venu des hautes cimes, qui balaye les pen-

sées rampantes et les ferments subtils qui décomposent la vie.

Placée entre deux grands siècles, elle paraît comme la dernière fleur de celui qui finit et comme la première semence de celui qui s'élève. Beau génie plutôt qu'artiste en littérature et en histoire; grand témoin plutôt qu'acteur des choses de son temps, elle mérite de vivre parce qu'elle personnifie une des plus nobles époques de l'âme française.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle qui finit a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des héros de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts; parfois, de pénétrer dans leur pensée.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes illustres que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France

moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les grands penseurs de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Initiateurs d'abord, puis vulgarisateurs, les Français furent les premiers, au sein du tumulte qui marqua le début du moyen âge, à recommencer une littérature; les premières chansons qu'entendit la société moderne à son berceau furent des chansons françaises. De même que l'art gothique et que l'institution des universités, la littérature du moyen âge commence dans notre pays, puis se propage dans toute l'Europe : c'est l'initiation.

Mais cette littérature ignorait l'importance de la forme, de la sobriété, de la mesure; elle était trop spontanée et pas assez réfléchie, trop indifférente aux questions d'art. La France de Louis XIV mit en honneur la forme : ce fut, en attendant l'âge du renouveau philosophique dont Voltaire et Rousseau devaient être les apôtres européens au XVIII[e] siècle, et en attendant la période éclectique et scientifique où nous vivons, l'époque de la vulgarisation des doctrines littéraires. Si cette tâche n'avait pas été rem-

plie comme elle l'a été, la destinée des littératures eût été changée ; l'Arioste, le Tasse, Camoens, Shakespeare ou Spenser, tous les étrangers réunis, ceux de la Renaissance et ceux qui suivirent, n'eussent point suffi à provoquer cette réforme; et notre âge, peut-être, n'eût point connu ces poètes passionnés qui ont été en même temps des artistes parfaits, plus libres que les précurseurs d'autrefois, plus purs de forme que n'avait rêvé Boileau : les Chénier, les Keats, les Gœthe, les Lamartine, les Leopardi.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient de reste la publication, ont donc été consacrés de notre temps aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans la littérature actuelle du monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France, pour des causes multiples.

D'abord, ayant reçu tardivement, au siècle dernier, la révélation des littératures du Nord, honteux de notre ignorance, nous nous sommes passionnés d'étranger, non sans profit, mais peut-être avec excès, au grand détriment dans tous les cas des ancêtres nationaux. Ces ancêtres, de plus, il n'a pas été possible jusqu'ici de les associer à notre vie comme nous eussions aimé, et de les mêler au courant de nos idées quotidiennes; du moins, et précisément à cause de la nature des travaux qui leur ont été consacrés, on n'a pas pu le faire aisément. Où donc, en effet, revivent ces morts? Dans leurs œuvres ou dans les traités de littérature. C'est déjà

beaucoup sans doute, et les belles éditions savantes, et les traités artistiquement ordonnés ont rendu moins difficile, dans notre temps, cette communion des âmes. Mais ce n'est point encore assez; nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose nous soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, le livre qui s'ouvre, tout seul pour ainsi dire à ces moments, est le dernier roman paru; et les œuvres des grands hommes, complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, de l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

Le but de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres seront courts, le prix en sera faible; ils seront ainsi à la portée de tous. Ils seront conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donneront, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils pourront être utiles même à ceux qui savent : ils ne contiendront pas d'annotations, parce que le nom de leurs auteurs sera, pour chaque ouvrage, une garantie suffisante : le concours des plus illustres contemporains est, en effet, assuré à la collection. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permettra aux lecteurs de faire en quelque manière la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé,

donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre but principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres; elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc encore, si l'accueil qu'elle reçoit permet de la mener à bien, pour la connaissance du présent.

J. J. JUSSERAND.

